Avant-Scène

femina-théâtre

227

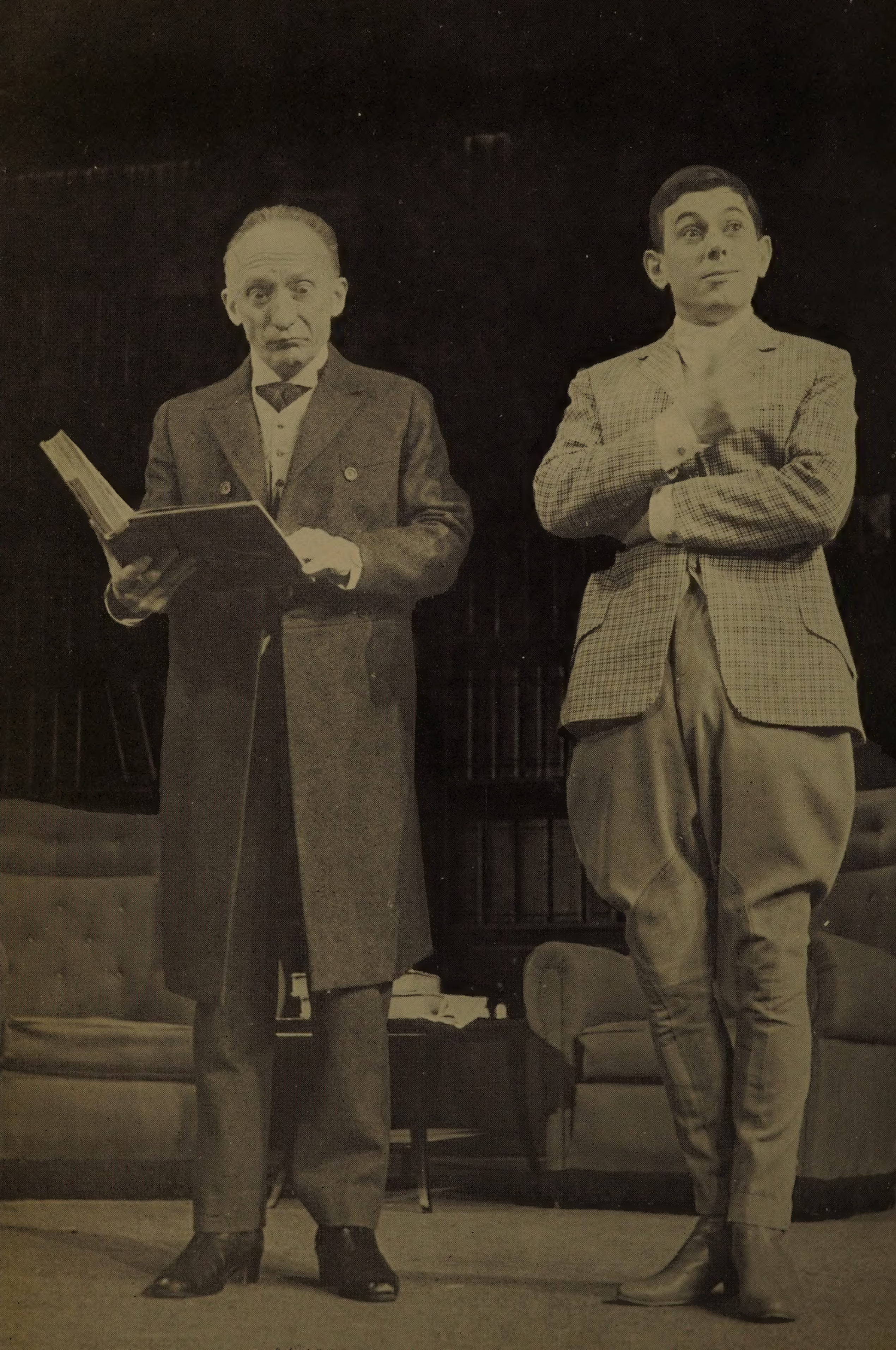
UN GARÇON D'HONNEUR
d'Antoine Blondin
et Paul Guimard

LE FLAMBEAU
3 actes de Léon Ruth

Quelques créations
dans le monde
par Ossia Trilling

BI-MENSUEL ● 15 SEPTEMBRE 1960





UN GARÇON D'HONNEUR

Théâtre Marigny
(Direction Simonne Volterra)

4 actes d'Antoine Blondin
et Paul Guimard
(d'après la nouvelle d'Oscar Wilde
« Le crime de Lord Arthur Savile »)

Mise en scène de Claude Barma

Décors et costumes de Léonor Fini

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Lord Arthur Savile	**Jacques Duby**
Sybil Merton	**Anne Doat**
Le mage Nadar	**Pierre Asso**
James, *maître d'hôtel des Savile*	**Armand Bernard**
Lady Priscilla Merton	**Suzet Maïs**
Lady Clementina	**Marguerite Pierry**
Le général Lord Michael Merton	**Robert Burnier**
Lord Anthony Savile	**Jean Ozenne**
Monseigneur Richard Osborne, *évêque doyen de Chichester*	**Paul Colline**
Tom Osborne, *son fils*	**Jean-Paul Thomas**
L'ambassadeur de France	**Marcel Charvey**
Le photographe	**Jacques Gheusi**
Le valet de pied du club	**Raymond Devismes**
Sir Docker, *professeur de toxicologie*	**Lucien Raimbourg**
Winkelkopf	**Henri Virlogeux**
Gregor, *son assistant*	**Pierre Duncan**

« Un Garçon d'honneur » a été créée le 18 mars 1960 au Théâtre Marigny

i-contre :
ucien Raimbourg, Jacques Duby
R DOCKER : Je ne saurais trop
us déconseiller les barbituriques.
Photo BERNAND.

DUBY JACQUES

né à Toulouse, le 7 mai 1922.

Languedocien par sa famille paternelle, il est parisien par celle de sa mère ; son talent, révélé à Toulouse, a été consacré par Paris. L'histoire paraît logique et simple comme son art, subtil et insolite, nous semble maintenant évident.

Son arrière-grand-père était ce qu'on appelle compagnon de France, son grand-père instituteur et, par la volonté de celui-ci, qui avait consenti à de gros sacrifices pour permettre à son fils de faire des études supérieures, le père de Jacques Duby dut se résigner à être médecin alors qu'il rêvait de théâtre.

Faute de pouvoir monter sur les planches, il s'amusa à pratiquer la critique dramatique en amateur. A ce titre, il disposait régulièrement de deux places au Capitole. Deux places que les obligations de sa profession ne lui laissaient pas le plus souvent le loisir d'occuper...

— *C'est moi,* dit Jacques Duby, *qui allais occuper ces fauteuils. Moi, oui... j'ai deux frères, mais il n'en avaient pas l'idée.*

« *C'est ainsi que j'ai vu tous les opéras, opéras-comiques, opérettes ou comédies musicales. J'étais assurément passionné de théâtre, sans songer pour autant à m'y consacrer!*

« *Il a fallu que je sois collé à l'oral du bac de philo et que mon père, irrité, me dise : « C'est une question de timidité. Tu vas prendre des cours de diction au Conservatoire. Cela te donnera de l'assurance !* »

« *Je devins l'élève de Mlle Jalour, et, tout de suite, mon goût pour le théâtre se précisa. Je décidai de monter à Paris pour préparer le Conservatoire... celui de Paris...* »

Pour tenter de satisfaire son père qui veut faire de lui un médecin — mais il ne se sent pas capable d'en assumer les graves responsabilités — il passe le concours de l'Ecole... vétérinaire, tout en jouant à l'occasion, auprès de cabotins de la région — ce qui ne le laisse pas peu effaré.

A Paris, il est d'abord élève de Pierre Dux au Centre du Spectacle. Son professeur, qui le juge déjà assez formé, l'encourage à jouer (il sera entre autres Basile dans une petite salle de Montmartre),) mais lui tient au Conservatoire. Il y entre en octobre 1943, dans la classe de Denis d'Inès, après avoir présenté la Flèche et Scapin.

Voilà donc une carrière de comédien parisien normalement amorcée ! Malheureusement Jacques Duby, réfractaire au service du travail obligatoire, doit brusquement se faire oublier des autorités et choisir une clandestinité toulousaine. C'est alors que, dans un cours d'art dramatique, il rencontre Maurice Sarrazin.

A la Libération, il a joué avec Myrès Vincent, *Les Jours Heureux* de C.-A. Puget au Théâtre des Nouveautés (de Toulouse), lorsqu'avec Sarrazin, il voit *Hernani* interprété au Capitole par des Comédiens-Français.

Une indignation salutaire en présence de ce spectacle les incite à faire du théâtre comme ils l'entendent.

Ils se réunissent, chez Sarrazin, dans un grenier ; leur compagnie s'appellera le Grenier de Toulouse !

Avec Simone Turck, Renée Salabert et Gustave Lacoste, ils commencent par présenter au Théâtre de Montauban, puis au Capitole, *La Peur des Coups* de Courteline, *Une demande en mariage* et *Sur la grand-route* de Tchékov et, de Paul Géraldy, *Les Grands Garçons*, première mise en scène de Jacques Duby. L'ensemble est bien accueilli (1945).

Puis c'est, en 1946, *Le Carthaginois* de Plaute. Jacques Duby est distribué dans le rôle du valet et Daniel Sorano dans celui du maître avant qu'ils n'aient l'idée d'intervertir leurs rôles.

Lauréat au premier concours des Jeunes Compagnies avec *Le Carthaginois*, le Grenier de Toulouse peut en donner une série de représentations au Vieux-Colombier.

De retour à Toulouse, la troupe ne tarde pas à connaître des difficultés financières et se disperse en 1947, en attendant des jours meilleurs.

Jacques Duby, engagé à Radio-Monte-Carlo, y lit aussi bien les informations qu'il y joue la comédie. Le pianiste de service s'appelle Léo Ferré. Jacques Duby aborde le tour de chant de cabaret, dans une taverne, en chantant notamment la chanson du décervelage dont son nouvel ami a composé la musique. Six mois plus tard, le Grenier de Toulouse reprend son activité, Jacques Duby met en scène les *Epousailles* de Gogol, mais en 1949, s'en va tenter l'aventure parisienne. L'entracte toulousain, commencé l'hiver 1943, est en somme terminé.

Jacques Duby entre aussitôt dans la Compagnie Grenier-Hussenot (*La Fête du Gouverneur* d'A. Adam, Théâtre de la Renaissance, 1949, puis *Les Gaîtés de l'Escadron* de Courteline, *Liliom* de Molnar, *Les Gueux au Paradis* d'A. Obey et G. M. Martens à la Porte-Saint-Martin, où il est encore des *Trois Mousquetaires* adapté par R.-M. Picard, 1951).

Cependant, il suit Grenier et Hussenot au cabaret (chez Gilles, La Fontaine des Quat'Saisons) et débute au cinéma (*Trois Femmes* d'André Michel, 1951).

1952. Il reprend sa liberté, crée *Le Village des Miracles* de G. M. Martens au Studio des Champs-Elysées... Avec Hubert Deschamps — qu'il a connu au cabaret — il met au point pour le cabaret un numéro de duettistes...

A la demande d'un camarade du Grenier de Toulouse, Pierre Chouvy, qui anime une jeune compagnie lyrique, *L'Ensemble Lyrique de Paris*, il met en scène *Le Mariage* de Moussorgski au Théâtre des Champs-Elysées (1953)...

Il est de la reprise de *Clérambard* de Marcel Aymé à la Comédie des Champs-Elysées (1954) (c'est son interprétation du film *Thérèse Raquin* de M. Carné qui l'a signalé à l'attention du metteur en scène).

Après *Voulez-vous jouer avec moâ* de Marcel Achard avec Robert Dhéry, Christian Duvaleix et Colette Brosset, au Théâtre en Rond (1955), sa personnalité originale de comédien s'impose définitivement par la création des *Oiseaux de Lune* de Marcel Aymé (1955) et de *L'Œuf* de Félicien Marceau (1956) au Théâtre de l'Atelier.

En 1960, il est le *Garçon d'honneur* de Paul Guimard et Antoine Blondin (et Oscar Wilde) au Théâtre Marigny.



Suzet Maïs, Marguerite Pierry, Pierre Asso, Jean-Paul Thomas

LADY CLEMENTINA : Eh bien, s'il en est ainsi, je vivrai en ballon.

QUELQUES SCÈNES DE "UN GARÇON D'HONNEUR"

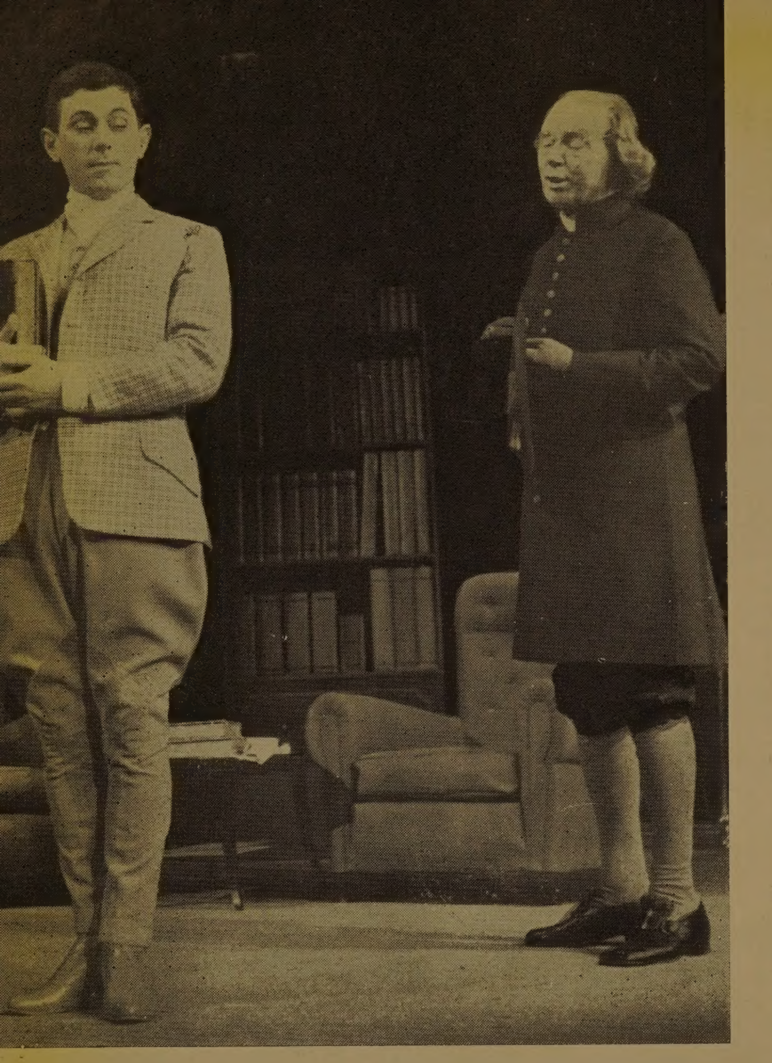
Jacques Duby, Pierre Asso

LE MAGE NADAR : Vous l'aurez voulu, Lord Arthur. Je vous préviens, c'est une chose terrible.

A droite :

Jacques Duby, Anne Doat

ARTHUR SAVILE : C'est parce que je suis un homme d'honneur que je ne peux plus vous épouser.







Ci-dessus, à gauche :
Jacques Duby, Paul Colline

RICHARD OSBORNE : Aide-toi, le ciel t'aidera.

Ci-dessus, à droite :
Armand Bernard, Jacques Duby

JAMES : Milord veut sans doute parler d'une dent branlante.

Au milieu :
Jacques Duby, Henri Virlogeux

WINKELKOPF : A la première pluie... boum ! plus de recteur.



Ci-contre :
Anne Doat, Jacques Duby

SYBIL : Tout commence.

Antoine BLONDIN

par Marcel Aymé

Antoine Blondin et Paul Guimard pendant les répétitions de « Un Garçon d'honneur »

Ayant à présenter Antoine Blondin, j'ai pensé que, pour l'avoir rencontré une vingtaine de fois entre deux verres de limonade, je n'avais pas une connaissance suffisante de ce garçon réputé singulier. Mon premier mouvement a été de chercher dans mes archives la documentation qui le concernait. Je n'y ai trouvé qu'un article écrit en 1949 à propos de l'*Europe Buissonnière,* article évidemment consciencieux, mais ne livrant aucun renseignement précis quant à l'homme. « Antoine Blondin, y est-il dit, mesure à vue de nez 1 m. 68 (1), il a des yeux d'une couleur que je ne me rappelle pas, mais pleins d'une mélancolie chaleureuse et il ressemble à la fois à son nom et à son prénom. » Ces quelques lignes, qui frisent d'ailleurs la littérature, m'ont paru très insuffisantes et j'ai décidé de joindre l'intéressé.

Le directeur du journal dans lequel écrit Blondin m'accueillit aimablement et, sur question, me répondit :

— Antoine était là il y a trois jours ,mais nul ne peut prévoir quand il reviendra, car ce n'est presque jamais de lui-même qu'il revient. Lorsque sa présence m'est signalée dans les parages, je lui dépêche trois ou quatre de nos rédacteurs, parmi les plus costauds, qui l'amènent de force au journal où on l'enferme à clef dans une chambre forte avec un porte-plume et du papier. En général, on réussit à le tenir là un jour ou deux à écrire des articles pour nous et parfois un morceau de roman pour lui.

— Et vous n'avez aucune idée de l'endroit où il se trouve présentement ?

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il arpente les rues de Paris, le nez au vent, en pensant à Dieu sait quoi.

— Mais enfin, votre Blondin, il a bien un domicile !

— Ce serait trop commode, soupira le directeur. Sachez qu'il a plusieurs domiciles et qu'à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, on ne le trouve à aucun. Je vous souhaite bonne chance.

Comme j'étais pressé par le temps et que les matériaux me faisaient défaut, j'ai pris le parti d'en imaginer une qui corresponde à l'aspect extérieur du Blondin et rende compte de son œuvre.

Marie - Eugène Dellébeuse, qui devait prendre plus tard le pseudonyme d'Antoine Blondin, serait donc né le 17 mai 1924 à Ambarès-le-Rotrou. Son père était un petit imprimeur de rien du tout qui avait ses presses dans le quartier de Grenelle à Paris et imprimait une revue anarchiste. Sa mère était la duchesse de Rieselstein, de l'illustre maison de Rieselstein qui fournit deux rois et quatre reines aux Etats balkaniques pour ne parler que du dernier demi-siècle. Dans l'été de 1923, la petite duchesse, alors âgée de seize ans, vint à Paris en compagnie d'une gouvernante armo-

(1) Antoine Blondin mesure en réalité 1 m. 78 (N. d. A.)

ricaine et d'une femme de chambre autrichienne, qui tombèrent amoureuses, l'une d'un déménageur, l'autre d'un joueur de banjo. Un peu livrée à elle-même, l'héritière de Rieselstein consacrait ses après-midi à béer devant les monuments publics. Mal renseignée, elle s'égara dans le quartier de Grenelle et, passant dans une ruelle presque déserte, avisa sur le seuil d'une imprimerie branlante un garçon à l'œil clair, occupé à rouler une cigarette...

Quelques mois plus tard, en Allemagne, sur la terrasse crénelée du château de Rieselstein, la pauvre petite duchesse se tenait tête basse en face de son oncle et tuteur, le comte Otto von Osborn, personnage glabre ne badinant pas avec l'honneur de la famille.

— Quel est le... ? demandait le comte en regardant durement sa nièce à la hauteur de la ceinture.

Von Osborn, s'il avait pu deviner que l'enfant de l'amour n'était rien de moins que le future Antoine Blondin aurait montré davantage de mansuétude ? Nous croyons pouvoir répondre par l'affirmative, car le glabre individu était assez fin lettré pour sacrifier beaucoup au plaisir de lire une belle prose, fût-ce en français. Malheureusement, l'auteur de *Un Singe en Hiver,* en tant que tel, ne se manifestait pas encore. Le médecin de famille, appelé d'urgence, entendit battre le cœur de l'enfant, mais n'en comprit pas les promesses. Il me semble que l'occasion m'est bonne de dire ici que ces promesses ont été tenues.

et Paul GUIMARD

par Jacques Perret

Paul Guimard n'est pas un ami de très longue date et, comme tous les paresseux, il prend son temps pour se laisser connaître. Notez qu'il faut déjà y revenir à plus d'une fois pour découvrir sa paresse, en soupçonner l'étendue et en sonder l'épaisseur. De mon côté, guère actif ni curieux, j'abandonne bientôt ces recherches et me contente fort bien des sympathiques apparences de la paresse, d'autant mieux que je les flaire trompeuses. La paresse, la vraie, n'est pas tellement aimable, à la longue, mais, dans l'emprunt de ses manières, on peut aller très loin par courtoisie, et je prends volontiers la paresse de Guimard pour effet de sa pudeur. Je n'en veux pas aux gens actifs, il en faut bien pour nous rendre hommage, mais leur agenda me trouble, ce gérondif en maroquin dans la petite poche du cœur. Jusqu'ici Guimard n'a jamais sorti d'agenda en ma présence, et Dieu sait pourtant qu'il roule des projets dans sa tête rêveuse. Des projets de paresseux en incubation dans une paresse vigilante. Il mène sa barque mollement accoudé sur la barre, bayant aux mouettes et sachant prêter l'oreille aux sirènes sans perdre au vent. Timonier musard et sagace, économe pour le bon motif. Ce qu'il faut de minutes utiles pour se ménager des heures inutiles.

La première fois que j'ai vu Guimard, c'était avec Blondin déjà, et pour discuter bateau en mangeant des moules et de la barbue. Telle est l'amitié de Blondin qu'il endure, avec tous les symptômes du ravissement, trois heures de confabulation sur le mouillage en rade foraine. A cette époque, la comédie que vous voyez ce soir commençait à poindre dans les mystères légers d'une collaboration apparemment allergique au labeur. C'était le Zipangu d'un équipage qui s'attardait dans les bistrots du port. Nous n'y fîmes, ce jour-là, qu'un allusion pudique et enjouée. Il semble que la chose ait éclos tout naturellement, ou paresseusement, comme d'une bonne graine semée en bon terreau. On n'en parlait même pas, et tout ce que j'en sais aujourd'hui encore, c'est qu'il s'agit d'une histoire d'Anglais mondains à propos de laquelle nos deux matelots ont stupidement parié de nous divertir.

acte 1

Le rideau se lève sur la façade d'une maison, la nuit. Des fenêtres brillamment éclairées et l'ambiance sonore indiquent qu'il se déroule une fête dans cette propriété.

Derrière les vitres, on distingue en ombres chinoises des silhouettes d'invités, et particulièrement celle d'une dame opulente : c'es la célèbre Melba dont le grand air s'achève au milieu des applaudissements. Ces applaudissements ont pour effet d'animer un couple de jeunes gens assis dans l'ombre, sur un banc, au premier plan de ce qui peut être une amorce de jardin ou de terrasse. De ces deux amoureux de Peynet, dont le costume et le maintien très chaste sont ceux de la fin du siècle dernier, le garçon se lève le premier et a un mouvement très net pour ramener sa compagne vers la maison. Celle-ci résiste tendrement et le forcera à se rasseoir près d'elle.

SYBIL. Encore une minute, Monsieur le bourreau...

ARTHUR. Est-ce bien honnête ?

SYBIL. Il me semble qu'il fut un temps où vous étiez volontiers déshonnête.

ARTHUR. Oui, mais, en ce temps-là, nous jouïons à cache-cache. Les fugues dans le jardin sont de tradition chez les amis d'enfance. Des amoureux ont le droit de se cacher, des fiancés ont le devoir de se montrer.

SYBIL. S'il en est ainsi, je déteste les fiançailles. C'est une situation fausse... un peu comme l'armistice : on ne sait pas très bien si l'on est en paix ou en guerre.

ARTHUR. Huit jours seront vite passés.

SYBIL. Voici quinze ans que nous attendons et dix minutes que nous sommes ici ; ne me dites pas que vous trouvez cela excessif.

ARTHUR. Pour ce qui est de moi, certes non, mais nos invités ne manqueront pas d'en être choqués et quant à nos familles, je donnerais mon fauteuil à la Chambre des Communes pour voir le visage qu'elles font en ce moment...

Sur ces mots, la façade de la maison semble se dissoudre dans l'espace. A la faveur de ce mouvement, les amoureux se trouvent escamotés.
Nous sommes dans le salon le plus intime de l'hôtel des Savile, dans lequel débouchent, venant du grand salon adjacent où la fête bat son plein, un certain nombre de personnages qu'une dame autoritaire fait converger vers une sorte de fakir mondain qui se tient impassible devant la cheminée ou tout autre meuble.

LADY MERTON. Mais si, j'insiste, retirez votre gant...

LADY CLEM. Ma chère, je vais avoir l'impression d'être toute nue. Ce n'est plus de mon âge, cela n'a jamais été de mon goût.

LADY MERTON. Toute nue ! Quelle importance, devant un étranger ! Et puis, le professeur Nadar a beau posséder des dons surprenants, il ne peut tout de même pas déchiffrer une main à travers un gant.

LORD ANTHONY SAVILLE, *un peu à l'écart, en compagnie du général Merton.* Est-il aussi fort qu'on le dit ?

LE GÉNÉRAL. Il est Hindou, c'est tout ce que j'en sais, mais pour tout Londres, il a du génie. Ma femme adore s'encombrer de phénomènes de ce genre. Ne m'en veuillez pas, je n'ai pas pu obtenir qu'elle renonce à la gloire de l'exhiber chez vous.
(*Lord Anthony fait un geste de dénégation polie.*)

LADY CLEM, *dégantée, tend sa main.* Puisque vous insistez !

NADAR. Désirez-vous que je vous parle du passé ou de l'avenir ?

LADY CLEM. De l'avenir, naturellement. Etant donné mon âge, ce sera plus vite fait.

LORD ANTHONY, *au doyen.* Enfin, vous, Richard, vous n'allez pas me dire que vous croyez aux lignes de la main ?

LE DOYEN. L'important, c'est de croire à quelque chose... A nous autres, cela nous épargne déjà la moitié du chemin.

LADY CLEM, *à James, qui passe à proximité, avec un plateau de pâtisseries.* Hep !... (*Elle s'empare d'un énorme baba.*) J'estime que ma main droite peut parfaitement ignorer ce que fait ma main gauche.

LADY MERTON. Oh ! Lady Clem ! Votre foie...

NADAR, *lisant.* ... Le mont de la Lune... Le triangle de Vénus... Euh ! un danger vous menace dans les jours à venir.

LADY CLEM, *goguenarde.* Indigestion ?

NADAR. Non... Vous serez en danger sur la terre...

LADY CLEM. Je vais acheter un bateau.

NADAR. Sur la mer également.

LADY CLEM. Eh bien, s'il en est ainsi, je vivrai en ballon. Je trouverai bien quelqu'un pour me monter mes repas et mes petites pilules...

NADAR. Méfiez-vous de quelqu'un de votre entourage.

LADY CLEM. Je ne fais que cela depuis cinquante ans. (*Et comme elle éprouve des difficultés à manger son gâteau d'une seule main.*) D'ailleurs, pour l'instant, c'est de vous que je me méfie, vous me gâcher mon baba. Travaillez donc plutôt sur Lord Anthony... ou sur l'Ambassadeur, tenez ! Les Français adorent qu'on parle de leurs petites histoires devant tout le monde.

L'AMBASSADEUR, *fort accent anglais.* Vous oubliez, chère Madame, que la France est le pays du rationalisme.

LADY MERTON. Mais il est aussi celui de la gentillesse, Excellence ; j'espère que vous allez me faire la grâce...

L'AMBASSADEUR ... de montrer... comment dites-vous... patte blanche ?

LADY MERTON. Exactement. C'est fou ce que vous parlez bien l'anglais.

L'AMBASSADEUR. Un diplomate doit parler toutes les langues... et si possible en comprendre quelques-unes.

TOM. Après... j'aimerais bien, moi aussi...

LE DOYEN. Mon pauvre garçon, j'ai bien peur qu'on

ne trouve pas grand-chose à lire dans ta main, à part le règlement du cricket.

TOM. Mais, papa...

L'AMBASSADEUR, *à Lady Merton.* Ne trouvez-vous pas que le professeur devrait aussi exercer sa science sur les héros de cette fête ?

LADY MERTON. Certes, mais les héros en question ont disparu dans le parc. (*Au général.*) Michaël, vous ne pourriez pas les retrouver ?

LE GÉNÉRAL. Ma chère, les retraites sentimentales ne figurent pas sur les cartes d'état-major.

LORD ANTHONY. Ces jeunes gens s'épousent dans huit jours. Ils ont le droit de souhaiter un isolement temporaire.

LADY CLEM. Sottises ! De mon temps, on ne s'isolait pas avant le mariage. Après non plus, d'ailleurs, ou si peu !

LADY MERTON, *poussant l'ambassadeur vers Nadar.* Allons, Excellence... Allons...

TOM. C'est passionnant ! Nous allons apprendre des secrets d'Etat.

NADAR. Je vois... des honneurs... beaucoup d'honneurs... et un long voyage lié à ces honneurs... Votre Excellence va traverser la mer.

LORD ANTHONY, *au général.* Pour faire un long voyage en partant de Londres, c'est le seul moyen connu.

NADAR. Dans votre carrière... je vois un succès... Je dirais même un véritable triomphe !

LE GÉNÉRAL. Hum ! Fâcheuse nouvelle...

LORD ANTHONY, *au général, en* a parte. Il vous déplaît ? Je le trouve assez convenable, pour un étranger.

LE GÉNÉRAL. Oui, mais quand un diplomate français remporte un succès, il le fait généralement sur notre dos. Lorsqu'on hisse un drapeau à Paris, il est rare qu'il n'y ait pas un pavillon en berne sur Westminster. Et inversement !

LORD ANTHONY. C'est le principe du contrepoids. (*Il explique du geste.*) J'espère que votre Sybil et mon Arthur ne mettront pas trop souvent le pavillon en berne.

LE GÉNÉRAL. Il faudra qu'aucun des deux ne cherche à le hisser trop haut.

LORD ANTHONY. Arthur ne m'a jamais donné l'impression de marcher dans la vie, les yeux tournés vers les hauteurs.

LE GÉNÉRAL. Sybil non plus. Elle regarde droit devant elle, au niveau du cœur.

LORD ANTHONY. C'est la bonne altitude... Un peu de brandy ?

NADAR, *à l'ambassadeur.* ... En résumé, la conjoncture est brillante, et je dirais même... (*Il est interrompu par l'arrivée de Sybil et d'Arthur. Ambiance.*)

LADY MERTON. Enfin !... Vous arrivez au bon moment. Voilà des heures que nous vous cherchons.

SYBIL. Oh ! maman, nous ne sommes pas restés dans le parc plus de dix minutes. (*A Lord Anthony.*) Je disais à Arthur combien j'aime votre propriété.

LADY CLEM. Dans votre état, vous adoreriez un terrain vague.

LE DOYEN, *qui compare les cadrans de deux montres qu'il a tirées de son gousset.* Pas dix minutes !... Vingt et une minutes, quarante-trois secondes... Vous avez quitté le grand salon à vingt-deux heures sept, d'où je déduis que...

ARTHUR. Chère Sybil, ne faites pas attention ! Votre futur cousin ne sait pas vivre sans s'entourer d'un bataillon de mécaniques à mesurer le temps. Je dirais même qu'il les collectionne, s'il n'était pas, par définition, détaché des biens de ce monde...

LE DOYEN. C'est la petite passion d'un homme dont le grand souci reste, croyez-le bien, l'éternité.

LADY CLEM. Arthur, tu ne sais rien... ta pauvre tante va vivre désormais dans un ballon. Ceux qui disent que je n'ai pas les pieds sur terre seront satisfaits.

ARTHUR. J'irai vous rendre visite, ma tante.

LADY MERTON. Arthur, vous allez me faire le plaisir de montrer votre main au professeur.

LE GÉNÉRAL. Pour quoi faire ? Chacun sait qu'Arthur est un garçon d'avenir.

LADY MERTON. Certes, mais j'aimerais bien savoir lequel. Et puis, toi aussi, Sybil, après tout...

SYBIL, *gracieuse, mais ferme.* Non, maman, je ne peux pas.

LADY MERTON. Cette enfant est merveilleuse. Elle ne peut pas montrer sa main au professeur. Et pourquoi, s'il te plaît ?

SYBIL. Parce que je n'en ai plus.

LADY MERTON. Ma fille n'a plus de main ! C'est un comble ! Et devant tout le monde...

SYBIL. Je l'ai donnée à Arthur.

ARTHUR. Excusez-la, Lady Priscilla, c'est moi qui la lui avais demandée.

LADY CLEM, *la bouche pleine.* Non seulement l'amour rend aveugle, mais voilà qu'il fait devenir manchot.

LADY MERTON, *poussant Arthur vers Nadar.* Allons... Et tâchez de nous étonner !... (*A Sybil qui s'éloigne.*) Voyons, cela doit t'intéresser.

SYBIL, *pour Arthur.* Je crois que je connais déjà tout ce que je souhaite savoir. (*Au doyen.*) Et puis, c'est tenter le ciel, ne trouvez-vous pas, Monseigneur ?

LE DOYEN. Il est assez grand pour résister à la tentation !

LADY MERTON. Etudes à Oxford... fauteuil à la Chambre des Communes... mariage dans une semaine... vous ne nous apprendrez rien, c'est écrit dans le *Times* de ce matin. Mais le reste !

NADAR, *avec l'aisance machinale du professionnel et presque distraitement.* Lord Arthur recevra demain une bonne nouvelle, sous forme de lettre. Je vois de l'argent dans cette lettre... pas mal d'argent ma foi... (*Sur ce « ma foi » qui aiguise son attention, il se penche davantage sur la main d'Arthur, marque un temps d'arrêt, puis un mouvement de recul. Toute sa désinvolte le quitte d'un coup. Il laisse retomber la main d'Arthur.*)

LADY MERTON. Eh bien, Arthur, ce n'est pas fini. (*Arthur tend très docilement sa main dont Nadar se détourne.*)

NADAR. Lady Priscilla, je préférerais...

LADY MERTON. Faites encore un petit effort. (*Nadar reprend à contrecœur la main d'Arthur et dit, avec une gravité pleine de sous-entendus.*)

NADAR. Ce jeune homme a le sens du devoir... un sens très aigu du devoir...

LADY MERTON. Il ne manquerait plus que cela... Et ensuite ?

ARTHUR. Oui, ensuite ?...

NADAR. C'est tout.

ARTHUR. Une seconde... Vous commencez à m'intéresser.

NADAR. Je ne vois rien d'autre qui mérite la peine d'être dit ici.
(*Il se dirige vers la porte vitrée donnant sur le jardin. Lady Merton cherche à dissiper le léger malaise causé par cette sortie.*)

LADY MERTON. Excusez-le, Anthony, la chiromancie est un art épuisant. Mais ceci ne doit pas compromettre cette soirée.

LADY CLEM. Cela ne valait pas la peine de s'éloigner du buffet.

LORD ANTHONY. Eh bien, retournons-y... Nous ne nous sommes que trop attardés loin de nos invités.

(*Il tend son bras à Lady Clem et entraîne, dans le même mouvement, Tom, l'ambassadeur et le doyen.*)

L'AMBASSADEUR. Voilà une affaire qu'un diplomate peut arranger.

LE DOYEN. Avec l'absolution pleine et entière de l'Eglise.

(*Ils passent dans le grand salon. Bientôt, il ne reste plus sur scène qu'Arthur, Sybil et les Merton qui s'attardent volontairement. Arthur, tourné vers la porte par laquelle est sorti Nadar, semble songeur.*)

LADY MERTON. Eh bien, Arthur, remettez-vous, le professeur ne vous a rien annoncé que d'agréable.

ARTHUR. Oh ! vous savez, l'argent...

LADY MERTON. Evidemment, j'aurais préféré quelque chose que vous n'ayez pas déjà.

LE GÉNÉRAL. Ce qui prouve que tout ceci n'est que fariboles. Nous aurions mieux fait de profiter de ce que nous étions entre nous pour arrêter le thème tactique de la cérémonie de mercredi.

LADY MERTON. Mon ami, vous avez fait merveille à la tête des lanciers du Bengale, mais un cortège de mariage n'est pas un défilé militaire. Et puisque vous parlez de mercredi, précisément, je me demande si nous avons été bien inspirés de choisir ce jour-là. J'ai examiné la carte du ciel : Saturne est dans la Balance, ou Mercure dans les Poissons... ou plutôt non : la Vierge est dans Saturne... Bref, tout est dans tout, et mercredi semble un mauvais jour. Arthur, qu'en pensez-vous ?

ARTHUR, *distraitement*. Pardon ?

LADY MERTON. Et toi, Sybil ?

SYBIL. Mon avis est très simple : pour moi, mardi vaut mieux que mercredi, lundi vaut mieux que mardi, et ainsi de suite jusqu'à cet instant même.

LE GÉNÉRAL, *sarcastique*. Aujourd'hui ? Eh bien, nous serions joliment pris de court ! L'essentiel n'a même pas été abordé. Quand je pense que nous ignorons jusqu'à l'ordre dans lequel nous allons disposer les collatéraux... C'est la pagaille... Voyons, Priscilla, Saint-Paul est là... Imaginons que vous soyez votre nièce Victoria, vous entrez nécessairement au bras de son oncle Marmaduke...

(*Dans le mouvement, il a pris le bras de sa femme et marche avec elle jusqu'à disparaître par la porte du grand Salon.*

Sybil ne leur emboîte pas le pas, mais suit du regard Arthur qui, par un mouvement inverse, s'approche, comme fasciné, de la porte-fenêtre par où est sorti Nadar.)

SYBIL, *parodiant son père*. Et maintenant, supposons que nous sortions de la cathédrale Saint-Paul, Lady Sybil prend nécessairement le bras de son époux Lord Arthur Savile.

ARTHUR. N'avez-vous pas l'impression qu'il nous a caché quelque chose ? J'ai trouvé son allure étrange.

SYBIL. Mon chéri, cela fait partie de la panoplie.

ARTHUR. Vous n'avez vraiment rien remarqué ? Vous avez sans doute raison : un chiromancien est étrange comme un orme est séculaire, une servante accorte et un minois frais.

(*Cette dernière comparaison, Arthur l'a adressée directement à Sybil, comme une galanterie. Il s'ensuit un jeu de scène tendre, interrompu par l'entrée de James portant une cape et une canne à pommeau. Cette intrusion a pour effet d'éloigner Sybil d'Arthur et de la faire se diriger vers le grand salon.*)

JAMES. Que Mylord m'excuse... Le professeur a fait demander son vestiaire.

ARTHUR. Tiens... Ça va bien, James, posez ça là. (*James sort. Arthur va vers la porte-fenêtre, l'ouvre et appelle.*) Professeur...

NADAR. Oui... (*Il entre.*)

(*Les deux hommes se regardent un instant en silence.*)

ARTHUR. Alors ?

NADAR. Je n'ai rien à vous dire de plus.

ARTHUR. J'ai fort bien compris que vous me cachiez quelque chose. Vous pouvez me dire la vérité, professeur, je suis en âge de l'entendre.

NADAR. Ce que j'aurais à vous dire, il n'y a pas d'âge pour l'entendre.

ARTHUR, *encore désinvolte*. C'est aussi grave que cela ? Alors, je suppose que ce sera très cher. Combien ?

NADAR. Vous paieriez plutôt pour ne pas le savoir.

ARTHUR. Bon, assez plaisanté : cent guinées.

NADAR. Non !

ARTHUR. Deux cents...

NADAR. Non !

ARTHUR. Cinq cents...

NADAR. Vous l'aurez voulu, Lord Arthur. Je vous préviens, c'est une chose terrible.

ARTHUR. Est-ce lié à cette lettre que je dois recevoir demain ?

NADAR. Non... et nul ne sait quand cela se produira !

ARTHUR. Mais quoi, à la fin, qu'est-ce qui se produira ?

NADAR, *après un silence*. Le meurtre, Lord Arthur.

ARTHUR. Je ne crains personne... J'ai manié l'épée et le pistolet à Oxford...

NADAR. Le meurtre que *vous* commettrez, Lord Arthur.

ARTHUR. Que je... C'est une plaisanterie ?

NADAR. Non, c'est une fatalité.

ARTHUR. Expliquons-nous : vous voulez parler d'un duel ?

NADAR. Non.

ARTHUR. Ah ! un accident !

NADAR. Non... Un meurtre criminel.

ARTHUR. Vous voulez dire que moi, Lord Arthur Savile, je vais sciemment perpétrer un assassinat contre mon prochain ?

NADAR. Exactement.

ARTHUR. C'est de la folie !... Mais contre qui ?

NADAR. Je ne peux pas le savoir. Il faudrait que j'eusse examiné la main de cet être-là... Et peut-être l'ai-je examinée, je ne sais pas !

ARTHUR. C'est absolument extravagant.

NADAR. La vie est extravagante, Lord Arthur.

ARTHUR. Et d'abord, quel meurtre ? Car enfin, entre Lord Seymour qui abattit un cambrioleur, et Sir Pringle qui étrangla sa femme de chambre, il y a un monde. J'espère qu'au moins, je commettrai un crime convenable ?

NADAR, *indiquant dans la main d'Arthur*. Hélas ! ce signe que vous voyez... non, ici... est pire. On l'a retrouvé dans la main du boucher de Soho, du vampire de Portsmouth... D'anciennes chroniques affirment qu'il s'inscrivait dans la main de César Borgia...

ARTHUR, *narquois*. Donc, ce serait bien l'assassinat dans toute son horreur ?...

NADAR. Certainement.

ARTHUR. Ouf ! vous me rassurez...

NADAR, *commisération de l'initié pour celui qui ne l'est pas.* Naturellement, vous ne me croyez pas...

ARTHUR. Voyez-vous, cher professeur, vous m'annonceriez que mes couleurs n'auront aucune chance cette année dans le Derby, quelle que soit l'invraisemblance de la chose, j'aurais consenti à vous écouter en raison de la considération que je porte à ma future belle-mère. Mais il y a des limites à la crédulité : l'éventualité que vous suggérez ne peut prêter qu'à sourire... Voici vos guinées, restons-en là...

NADAR. J'accepte les guinées, mais je refuse le sourire... je le connais trop bien. C'est celui qu'avait précisément Randolph Balfour lorsque je lui ai appris qu'il épouserait une personne de couleur...

ARTHUR, *ébranlé.* Quoi ! vous l'aviez prévu ?...

NADAR. Six mois avant que ce gentleman échoue à Saint-Domingue... Les lignes de la main ne trompent jamais, Lord Arthur.

ARTHUR. Ce qui signifierait que vous êtres infaillible...

NADAR. Je vois que vous êtes comme les autres... vous avez besoin de toucher du doigt pour croire... Eh bien, soit, mettez-moi à l'épreuve...

ARTHUR, *après réflexion.* Il se trouve dans l'une de mes poches un objet qui ne m'appartient pas... Pouvez-vous me dire lequel ?...

NADAR. Enfantin !... Vous portez dans la poche intérieure gauche de votre redingote un mouchoir au chiffre de Miss Sybil Merton, que celle-ci a laissé tomber par mégarde en se promenant dans le parc avec vous, il y a moins d'une heure... (*Il joint le geste à la parole et extirpe de la poche d'Arthur le mouchoir en question.*) Je regrette pour vous, Lord Arthur, mais il n'y a aucun risque d'erreur en ces matières. Ce qui est écrit est écrit.

(*Arthur lui reprend assez violemment le mouchoir.*)

ARTHUR. Un assassin, moi, c'est extrêmement... comment dire... déplaisant...

NADAR. Vous comprenez pourquoi je ne voulais pas vous parler.

ARTHUR. Et vous attendez la veille de mon mariage pour m'annoncer cela !

NADAR. Si je vous avais examiné plus tôt...

ARTHUR. Cela risque de provoquer un scandale épouvantable.

NADAR. Hélas !

ARTHUR. Le nom de Savile dans le *Times*, en dehors du carnet mondain... Inconcevable.

NADAR. Croyez bien, Lord Arthur, que je suis le premier navré.

ARTHUR. Navré me semble faible. Je vous répète que je me marie mercredi.

NADAR. Rien ne vous en empêche. Je n'ai pas dit que cela se produirait avant la cérémonie.

ARTHUR. Aussi ignorant que vous soyez de nos usages, vous n'imaginez pas qu'une semblable éventualité, à quelque échéance qu'elle puisse se présenter, soit un cadeau qu'on mette volontiers dans une corbeille de noces ?

NADAR. Il me semble que ce serait à Miss Sybil d'en décider. Si vous lui expliquiez...

ARTHUR. Expliquer quoi ? Que son mari va tuer quelqu'un ! Qui ? Quand ? Comment ? Mystère ! Non, je n'ai pas le droit d'entraîner Sybil dans cette affreuse aventure. Ce serait tout à fait indécent.

NADAR. Croyez bien, Lord Arthur...

ARTHUR. Allez-vous-en... Je sais ce qui me reste à faire. (*Nadar sort. Resté seul, Arthur va jusqu'à une glace dans laquelle il se regarde en murmurant.*) Assassin...

(*Puis il contemple sa main. C'est dans cette posture que Sybil le surprend.*)

SYBIL. Eh bien, Arthur, vous jouez Macbeth ?... (*Jouant.*) « Toute l'eau de la mer ne lavera pas cette petite tache... »

ARTHUR. Taisez-vous.

SYBIL. Mon cher, vous parlez comme un très vieux mari.

ARTHUR. Si vous saviez !

SYBIL. Je sais qu'on réclame les fiancés au salon.

ARTHUR. Il n'y a plus de fiancé.

SYBIL. C'est exactement ce que disait Lady Clem : s'isoler à deux, passe encore, mais tout seul, c'est inexcusable.

ARTHUR. Je dis qu'il n'y a plus de fiancé.

SYBIL. Arthur, qu'avez-vous ?

ARTHUR. Nous ne pouvons plus nous marier.

SYBIL. A quoi rime ce jeu ?

ARTHUR. Je vous expliquerai plus tard... peut-être...

SYBIL. Vous ne parlez pas sérieusement... Comment dois-je comprendre votre attitude ?

ARTHUR. Je suis un homme d'honneur, vous le savez... Vous me l'avez presque reproché tout à l'heure... C'est parce que je suis un homme d'honneur que je ne peux plus vous épouser... C'est comme ça... Embrassez-moi !

SYBIL. Non.

ARTHUR. Embrassez-moi... Comme si j'allais mourir... Enfin, non : comme...

LORD ANTHONY, *entrant avec les autres personnages et un photographe encombré d'un énorme appareil.* Chacun en place, nous allons fixer cette minute.

LADY CLEM. Cette maison est encombrée de phénomènes... Qu'est-ce que c'est encore ?

LORD ANTHONY. La photographie, ma chère. Une nouvelle invention très amusante.

L'AMBASSADEUR. D'un Français.

LE GÉNÉRAL. Comme son nom l'indique : Nicéphore Niepce.

L'AMBASSADEUR, *galant, aux fiancés.* Je suis heureux que le génie d'un de mes compatriotes serve à illustrer un bonheur aussi rare.

LE PHOTOGRAPHE, *qui a installé ses appareils.* Mesdames, Messieurs, si vous voulez prendre la pose...

LADY MERTON. Les fiancés au milieu, naturellement. (*Arthur et Sybil se laissent faire, comme des automates.*) Eh bien, regardez-vous.

LADY CLEM. Arthur, j'espère que tu auras un visage aussi sinistre à mes obsèques. Ce sera très flatteur pour moi. Aujourd'hui, ça l'est beaucoup moins pour Sybil.

LE PHOTOGRAPHE. Souriez... Ne bougeons plus... (*Il ressort de sous son drap noir.*) Je demande aux fiancés de prendre une attitude qui symbolise en quelque sorte la situation.

SIBYL. Finissons-en, je vous en prie.

LE PHOTOGRAPHE. Permettez... une scène de fiançailles doit évoquer à la fois Roméo et Juliette, Paul et Virginie, Tristan et Yseult, en ce qui concerne le présent, et faire aussi prévoir ce que sera l'avenir : Philémon et Baucis...

ARTHUR. S'il vous plaît... Miss Merton est lasse.

TOM, *entrant.* Et moi ? J'en suis !

LE DOYEN. Tout à l'heure, mon garçon... Tout à l'heure...

TOM, *à Arthur et à Sybil.* J'y tiens. Plus tard, quand vous regarderez cette photographie, vous vous direz : c'était Tom. Et puis, vous savez, c'est votre intérêt. Je porte bonheur. Je suis une véritable mascotte.

SYBIL, *à bout de nerfs.* Je ne peux plus... Mère, je vous demande de rentrer.

LADY MERTON. Comment cela ? Tu n'y penses pas ?

ARTHUR. Ce serait préférable. Depuis quelques instants, Sybil ne se sent pas bien.

LADY MERTON. Inconcevable ! Une fiancée n'a pas à se sentir mal.

LADY CLEM. L'excès du bonheur, sans doute.

LE GÉNÉRAL. Naturellement, mon petit, nous t'accompagnons.

SYBIL. Pardonnez-moi, Lord Anthony, de troubler cette fête.

LORD ANTHONY. Mon enfant, je souhaite seulement que ce malaise ne soit pas grave.

SYBIL. Je le souhaite aussi, de toute mon âme.

LADY MERTON. Tu ne dis pas au revoir à Arthur ?

SYBIL. Nous l'avons fait, il y a un instant.

ARTHUR. Sybil, je... je vous écrirai demain... (*Et devant la stupéfaction des assistants.*) Je veux dire... pour prendre de vos nouvelles... Je trouverai un remède...

(*Les Merton font une sortie qui ressemble à une fuite et qui provoque un perceptible malaise.*)

LADY CLEM. Je ne vois pas pourquoi une personne de mon âge serait moins lasse qu'une jeune fille de vingt ans. Anthony, voulez-vous demander ma voiture ?

LE DOYEN. Hum ! Chère amie, je vous accompagne... Je dois préparer mon sermon de dimanche : « Le Seigneur, grand horloger de l'univers... »

TOM. Ah non ! on ne part pas maintenant... Les musiciens vont commencer la contredanse...

LE DOYEN. Juste ciel ! Je crois que la Providence m'a donné ce garçon pour assurer mon salut ici-bas.

LADY CLEM. Tiens, l'ambassadeur s'est éclipsé... C'est un vrai diplomate. A bientôt, Anthony... Et toi, Arthur, méfie-toi : cette petite n'a pas de santé.

(*Ils sortent.*)

LORD ANTHONY. Eh bien ! Je pense qu'il serait bon que je dirige insensiblement nos invités vers la sortie. Un bal de fiançailles sans fiancés serait paradoxal.

ARTHUR. Puis-je vous prier de m'excuser auprès d'eux ? Je n'ai pas le courage...

LORD ANTHONY. Humpf !... Ne t'inquiète pas outre mesure. Les jeunes filles sont sujettes à ces sortes de crises. Ta pauvre mère elle-même allait parfois jusqu'à la syncope. L'émotion d'un pareil jour... C'est le cœur...

ARTHUR. Oui... C'est le cœur !

(*Lord Anthony sort. Arthur reste seul avec le photographe.*)

LE PHOTOGRAPHE. Si je comprends bien, on ne photographie plus.

ARTHUR. Non, Monsieur.

LE PHOTOGRAPHE, *remballant.* Dommage... quoique je me méfie des photos de fiançailles, elles sont rarement réussies. Le bonheur prend mal la pose... C'est le plus souvent un instantané... Or, je dois laisser mon objectif ouvert dix secondes et une expression de bonheur ne dure jamais aussi longtemps.

ARTHUR. Il y a beaucoup de vérité dans ce que vous dites.

LE PHOTOGRAPHE. Voyez-vous, pour nous, l'idéal est la photo mortuaire.

ARTHUR, *à James qui passe.* James...

JAMES. Milord ?

ARTHUR. Donnez des ordres pour que l'on selle Princesse.

JAMES. Puis-je demander ce que compte faire Milord ?

ARTHUR. Qu'envisagez-vous que je puisse faire sur le dos d'un cheval ?

JAMES. Certes, Milord... Mais en pleine nuit ?

ARTHUR, *pour lui-même.* J'ai besoin de réfléchir, j'ai besoin de sortir d'ici.

JAMES. Bien, Milord.

LE PHOTOGRAPHE. Monsieur, tout à votre service.

(*Ils sortent.*)

ARTHUR, *regarde sa main et murmure.* Assassin... (*Puis il baisse le bec de la lampe qui se trouve près de lui.*)

La scène se trouve plongée dans l'obscurité à l'exception d'une amorce de façade où se trouve le perron de la maison, surmonté d'un globe lumineux qui s'éteint à son tour graduellement, cependant que le jour monte sur cette même façade. Du coup, la clarté du dehors filtre à travers les rideaux fermés du salon.

James entre, tire les rideaux. La clarté du matin inonde la pièce où James a disposé les deux couverts tête à tête, d'un petit déjeuner à l'anglaise. Sur quoi apparaît, en robe de chambre, Lord Anthony dont le comportement témoigne d'un certain désarroi et qui vient prendre place devant l'un des couverts, non sans jeter un regard insistant sur la chaise vide.

JAMES. Si Votre Grâce le permet, je vais remporter l'œuf de Milord à l'office...

LORD ANTHONY. Un moment !... (*Commençant à déjeuner.*) James, je ne vous dissimulerai pas que je suis troublé... Il n'est pas rentré de la nuit, n'est-ce pas ?

JAMES. A moins de supposer que Milord s'est levé de très bonne heure pour faire son lit lui-même...

LORD ANTHONY, *coupant.* Absurde !

JAMES. Donc, Milord ne s'est pas couché... cependant, puis-je rappeler à Votre Grâce que ça n'est pas la première fois ?

LORD ANTHONY, *indigné.* Mais le breakfast, James !... Entre trois et soixante-quinze ans, un Savile n'est pas absent au breakfast, sans excuse valable !

JAMES, *indulgent.* Votre Grâce n'a pas oublié qu'elle avait su fermer les yeux après cette fameuse soirée avec les Cadets de Portsmouth où Milord avait parié de boire son propre poids de punch en vingt-quatre heures.

LORD ANTHONY, *un peu radouci.* Une chose est de remplir son devoir de marin, une autre de manquer de respect aux usages.

JAMES. Si j'osais...

LORD ANTHONY. Osez, James, vous êtes dans cette maison depuis assez longtemps pour vous autoriser à avoir des idées personnelles.

JAMES. Hier soir, quand Milord m'a demandé de faire seller son cheval, j'ai cru remarquer que Milord présentait certains symptômes...

LORD ANTHONY. Des symptômes !... Sous mon toit !...

JAMES. Les symptômes de cette sorte de désarroi que les hommes, même les mieux trempés, éprouvent aux approches du mariage.

LORD ANTHONY. Ah ! Vous avez constaté, vous aussi... James, vous ne pouvez savoir combien vous me mettez à l'aise...

JAMES. Votre Grâce m'honore.

LORD ANTHONY. Si... si... Tout serait tellement plus facile si je pouvais parler librement avec mon fils comme je le fais avec vous.

JAMES. Votre Grâce doit être persuadée que je serais le premier à le déplorer.

LORD ANTHONY. Certes, on ne peut pas dire que l'intimité fasse partie des tradition de notre famille.

JAMES, *noble.* La dignité ne saurait être une cuirasse, si elle n'était parfois en même temps un bâillon.

LORD ANTHONY. Vous avez raison, James... Il n'empêche que la visière de Lord Arthur nous a laissé apercevoir, hier soir, un visage bien funèbre... Plus funèbre, en vérité, que ne le justifiait le départ un peu précipité de sa future épouse... Une vraie mine d'enterrement !

JAMES. C'est une attitude fort répandue à la veille d'enterrer sa vie de garçon, Votre Grâce.

LORD ANTHONY, *intéressé.* Parce que vous croyez que Lord Arthur est parti... enterrer ?

JAMES. Selon toutes les apparences.

LORD ANTHONY. Mais enfin, à cheval ! Voyons, on n'a pas idée !

JAMES. Je me suis laissé dire que cela se faisait.

LORD ANTHONY Comme c'est curieux !... Après tout, souhaitons que vous ayez raison. N'avez-vous pas entendu le sabot de Princesse ?

JAMES, *très déférent.* Je voulais laisser à Votre Grâce l'honneur de l'entendre la première.

LORD ANTHONY, *se ressaisissant.* James, je vous serais reconnaissant d'oublier ces quelques moments d'une faiblesse passagère chez un père... (*Désignant le coquetier.*) Cet œuf ?...

JAMES. Votre Grâce, je crains qu'il ne soit dur.

LORD ANTHONY, *spartiate.* C'est bien ainsi.

(*Au moment où James va reposer le coquetier, Arthur fait són entrée en tenue de cheval. Son élégance naturelle a pâti de l'insomnie.*)

ARTHUR. Inutile, James, je ne me sens pas d'appétit, ce matin. Père, je vous présente mes excuses pour ce retard...
(*James se retire.*)

LORD ANTHONY. Mon cher Arthur, quand tu es venu au monde, je me suis promis qu'en toutes circonstances, tu saurais te montrer homme de devoir... Eh bien...

ARTHUR. Eh bien ?

LORD ANTHONY. Quand un homme commence par renoncer à son petit déjeuner, on ne sait plus où il s'arrêtera... C'est bon, assieds-toi.

(*Arthur obtempère, se verse machinalement une tasse de thé, beurre un toast, tandis que son père se plonge ostensiblement dans la lecture du* Times. *Tout ce qui suit sera coupé de silences gênés.*)

ARTHUR. Qu'est-ce qu'on raconte de nouveau à propos de cette affaire du Transvaal ?

LORD ANTHONY, *par-dessus son journal.* Nous avons perdu une bataille... Nous n'avons pas perdu la guerre... (*Directement.*) Ton oncle, en revanche, a perdu définitivement son valet de chambre au siège de Prétoria.

ARTHUR. Disparu ?

LORD ANTHONY. Une balle dans le bras gauche... le bon... celui qui sert à table... Les Boers ne valent rien au sabre, mais ce sont d'excellents fusils ; ils savent ce qu'ils font. Depuis cet incident regrettable, le général est obligé de confectionner son thé lui-même avec de l'eau croupissante, et il est couvert de boutons... sur la figure, naturellement... parce que, sur son uniforme, il n'en a plus un seul... Je ne pense pas qu'il puisse continuer longtemps la guerre dans ces conditions...

ARTHUR, *distrait par ses soucis.* Un valet de chambre perdu, dix retrouvés.

LORD ANTHONY, *sérieux.* Tu apprendras que, dans l'armée anglaise, il faut moins de temps à une division pour s'habituer à un nouveau général qu'à ce général pour s'habituer à un nouveau valet de chambre... En ce cas, mieux vaut changer tout de suite de commandement. Je crois que l'état-major serait avisé de pourvoir au remplacement de ton oncle.

ARTHUR, *de plus en plus absorbé par son souci.* Vous voyez quelqu'un ?

LORD ANTHONY. Il serait piquant qu'on désignât Merton... Ainsi, ta belle-famille, après ta famille, contribuerait à la victoire de Sa Très Gracieuse Majesté.

ARTHUR, *brûlant ses vaisseaux.* Père !

LORD ANTHONY. Plaît-il ?

ARTHUR. Je n'envisage plus que le général Merton devienne jamais mon beau-père !

LORD ANTHONY, *se contenant.* Dois-je comprendre que nous ne nous rendrons pas à la cathédrale Saint-Paul mercredi prochain ?

ARTHUR. Je le crains.

LORD ANTHONY. Et puis-je te demander si cette conviction t'est inspirée par l'attitude étrange de ta fiancée à la fin de notre réception d'hier... ou bien si elle est liée, disons à ton goût pour l'équitation nocturne ?

ARTHUR. C'est, en effet, au cours de cette triste promenade que je viens d'arrêter ma décision... Veuillez croire que ma chère Sybil n'est pas en cause, mais ma volonté seule.

LORD ANTHONY. Il m'avait semblé que le sentiment qui te poussait vers la fille de mon vieux camarade Merton était à l'abri d'un caprice aussi inexplicable.

ARTHUR. Il ne s'agit pas d'un caprice, père, et j'en suis le premier affecté !

LORD ANTHONY. Eh bien, voilà qui est plus fâcheux encore ! A la rigueur, on te pardonnerait de t'être montré... cavalier ; on ne te pardonnera pas d'être malheureux. Le malheur n'est pas quelque chose de très honorable, Arthur.

ARTHUR. Le sens de l'honneur n'est pas toujours quelque chose de très réjouissant, mon père.

LORD ANTHONY. Ce qui signifie ?

ARTHUR. Ce qui signifie qu'entre deux scandales, mon honneur me dicte de choisir le moindre et qu'il vaut mieux renoncer à épouser Sybil que de lui faire partager l'aventure qu'elle risque de courir à mon côté.

LORD ANTHONY. Une aventure, grands dieux ! Toi, Arthur, tu vas courir une aventure ! Et quand cela, s'il te plaît ?

ARTHUR. Précisément, je n'en sais rien. C'est bien pourquoi je ne voudrais pas que ma femme risque de s'y trouver mêlée.

LORD ANTHONY. Cela ne tient pas debout ! Ou bien une aventure mérite qu'on l'affronte et il n'y a pas à en rougir ; ou bien, elle ne le mérite pas, et alors on l'évite.

ARTHUR. La Fatalité...

LORD ANTHONY. La Fatalité n'existe pas pour des hommes de notre rang ! Entrez !

JAMES, *qui a frappé, pénètre avec un plateau qu'il tend à Arthur.* Je me suis permis... C'est une lettre de la banque, Milord.

ARTHUR. Ma banque ?... Tiens, j'y suis pourtant passé cette semaine... Merci, James.

(*James sort, Arthur reste un instant figé, la lettre entre les mains.*)

LORD ANTHONY. Eh bien ! tu ne l'ouvres pas ? (*Arthur ouvre la lettre, la parcourt, se dresse d'un bond.*) Fâcheuses nouvelles ?

ARTHUR. Abominables !... Mes valeurs canadiennes ont accompli un bond considérable.

LORD ANTHONY. Et alors ?

ARTHUR. Je gagne vingt mille livres...

Lord Anthony. Je m'attendais à pire... Le plus amusant, c'est que je crois bien me rappeler que ce professeur hindou t'avait justement prédit que le courrier t'apporterait de l'argent ou quoi que ce soit d'approchant... Est-ce que je me trompe ?

Arthur, *catastrophé.* Non, père, vous avez raison... Il faut désormais s'attendre à tout.

Lord Anthony. Ecoute, Arthur, je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Quelle que soit la préoccupation qui t'agite, je suis prêt à admettre que tu ne t'estimes plus en mesure d'épouser Sybil aujourd'hui... Mais, d'ici mercredi, que diantre ! Tu as peut-être le temps de te retourner ?

Arthur. D'ici mercredi, impossible.

Lord Anthony. Je ne puis concevoir qu'un obstacle qui n'existait pas hier soit insurmontable ce matin.

Arthur. Qui vous dit qu'il n'existait pas hier ?... Il était sans doute inscrit quelque part...

Lord Anthony. Allons, bon ! Laisse ces sornettes à nos paysans, veux-tu bien, et considérons plutôt la situation en face. Cette aventure dont tu m'as parlé — je ne veux même pas savoir de quoi il retourne — te paraît inévitable ?

Arthur. Plus que jamais.

Lord Anthony. En ce cas, il n'y a qu'une solution : il faut porter immédiatement le fer dans la plaie.

Arthur, *choqué.* Le fer dans la plaie ! Père, vous n'y pensez pas !

Lord Anthony. Pourquoi ? Tu as une chose à accomplir... Il ne te semble pas possible de la mener à bien si tu es marié... Eh bien, fais-la d'abord, mon garçon, tu te marieras après...

Arthur, *troublé.* Que je... d'abord... maintenant... comme ça...

Lord Anthony. Absolument !... Un Savile ne peut pas porter toute sa vie durant je ne sais quelle hypothèque par-devers lui et la lui faire peser sur celle qu'il a choisie pour femme... Le devoir consiste à prendre les devants... Tu verras ensuite comme tu seras soulagé...

Arthur, *attentif.* Vous croyez vraiment ?

Lord Anthony. Il est inutile, je pense, de te rappeler la devise de notre maison ?

Arthur. Faire face !

Lord Anthony. A la bonne heure !... Au demeurant, rassure-toi, tu n'es pas le seul auquel ce genre d'histoire arrive.

Arthur. Cela m'étonnerait.

Lord Anthony. Mais si, je t'assure, cela arrive à tout le monde... Seulement, Arthur, les autres font avec discrétion ce qu'ils considèrent comme leur devoir préalable... afin de pouvoir mieux se présenter, à la date fixée, la tête haute, devant la société...

Arthur. Mais, père, vous n'ignorez pas combien la nôtre est exigeante. Elle ne supporte pas la moindre tache.

Lord Anthony. C'est bien pourquoi elle te sera d'autant plus reconnaissante que tu l'auras plus rapidement effacée... Comme disaient les gardes-chasse que nous rencontrions jadis dans nos bruyères : « Une main propre vaut mieux qu'une main blanche... » Autrement dit : l'homme qui s'est lavé les mains est plus valeureux que celui qui ne se les a jamais salies. Si besoin est, je suis prêt à t'aider.

Arthur. Non, non, père !... Non, ça n'est pas possible.

Lord Anthony. Comme il te plaira... A ta place, en effet, je préférerais agir seul... Remarque que je ne te demande même pas si la victime est une femme..

Arthur. La victime !

Lord Anthony. Bien que je n'aime guère à me déboutonner sur ce terrain, je ne te cacherai pas que j'ai connu, moi aussi, avant de me marier, quelques personnes assez encombrantes.

Arthur. Je crois que je commence à y voir plus clair.

Lord Anthony. Je ne peux que t'en féliciter et ne m'en trouve que plus à l'aise pour te répéter : « Lave cette main, Arthur... » et réponds « présent ! » mercredi, à la cathédrale Saint-Paul... (*Lord Anthony se lève, va vers le baromètre qu'il tapote.*) Je crois que le temps se remet au beau... (*Vers Arthur.*) Non ?

Arthur. Certainement, père...

Lord Anthony. Je te fais confiance.

(*Il sort, laissant Arthur partagé et perplexe, qui n'entend même pas qu'on frappe. James entrouve la porte.*)

James. Milord est seul ?

Arthur, *songeur.* Extrêmement seul, en effet.

James. J'en profiterai pour rappeler à Milord que c'est demain l'anniversaire de Lady Clementina...

Arthur, *distrait.* Ah oui ?

James. Comme chaque année, j'ai cru bon de faire le nécessaire. (*Il déballe la bonbonnière sous l'œil quasi indifférent d'Arthur.*) Je me suis permis de commander cette bonbonnière à son chiffre chez Fortnum and Mason... (*Il la tend à Arthur.*)

Arthur, *revenant sur terre.* Excusez-moi, James... Elle est ravissante ! (*A partir de maintenant, sa frivolité ne cessera de reprendre le dessus.*) Mon cher, depuis que vous êtes à mon service, chacun se plaît à trouver charmants les cadeaux que je fais... Ma tante sera enchantée.

James. Milord est trop indulgent...

Arthur. Non... non... James... Vous ne pouvez savoir à quel point votre expérience de la vie m'est précieuse... A ce sujet, je crois que je suis sur le point de résoudre un dilemme assez original avec les bonnes vieilles recettes...

James. Si je puis être de quelque renfort à Milord ?

Arthur. Eh bien, James, cette fois, je vous annonce que nous allons agir en homme de devoir.

James. Je n'en ai jamais douté, Milord... J'espère cependant que Milord ne négligera pas pour autant cette autre face du devoir... ce devoir envers soi-même que nous appelons le bon sens...

Arthur, *commençant à quitter sa tenue de cheval.* Voyons... Comment présenter la chose ? Une question : admettons que vous, James, soyez invité à passer le week-end chez une personne à laquelle vous teniez beaucoup... mercredi prochain, par exemple...

James. Un week-end, le mercredi ? A la place de Milors, je me méfierais...

Arthur. La date ne fait rien à l'affaire.

James. Bien, Milord.

Arthur, *concentré.* Et maintenant, supposons que vous ayez une dent malade et que la menace d'une horrible fluxion pèse sur ce week-end... James, que feriez-vous ?

James. J'imagine que me ferais arracher cette dent avant de partir.

Arthur. Voilà ! Nous sommes parfaitement d'accord !... Saluons, James, cette péripétie assez exceptionnelle où le sens de l'honneur et le sens commun confondent leur verdict.

James. Je suis tout prêt à saluer avec Milord... encore que je ne comprenne pas très bien ce que l'honneur vient faire dans cette histoire de fluxion...

Arthur. Un instant, James... C'est que le plus diffi-

cile n'est pas fait : il reste à trouver la dent malade...

JAMES. A l'ordinaire, Milord, elle marque une tendance exagérée à se manifester d'elle-même.

ARTHUR. En l'occurrence, ce n'est pas le cas. Rien ne la désigne encore.

JAMES. Que Milord m'excuse. Cette fois, je ne le suis plus du tout... On reconnaît la dent malade à ce qu'elle fait souffrir... Si l'on ne souffre pas, c'est qu'on n'a pas de dent malade...

ARTHUR. Ça, James, tous les dentistes vous diront le contraire...

JAMES. Milord veut sans doute parler d'une dent branlante... prête à partir, en somme...

ARTHUR. Ça serait évidemment l'idéal. Je n'avais pas encore envisagé la question sous cet angle-là. (*Arthur a dépouillé tout ce qu'il pouvait de son costume de chasse et revient alors brusquement vers la bonbonnière qu'il avait posée sur la table. La considère un moment, puis.*) Rappelez-moi donc, cet anniversaire de ma tante est le... ?

JAMES. Le soixante-dix-neuvième, Milord...

ARTHUR. Déjà ! Chère Lady Clem, soixante-dix-neuf ans !

JAMES. Eh oui, Milord... Comme dit le poète : *Fugit irreparabile tempus...*

ARTHUR. Pardon ?

JAMES. J'entends par là que je n'aurai sans doute plus très longtemps l'honneur de choisir des cadeaux d'anniversaire pour Lady Clementina...

ARTHUR. Il est sûr qu'on ne peut pas être et avoir été... Soixante-dix-neuf ans ! Savez-vous, James, que si j'appréciais jusqu'ici votre discernement, je me plais en outre à rendre hommage à votre esprit d'invention.

JAMES. Je remercie Milord. (*James a ramassé les bottes et la veste d'Arthur.*) Pour la bonbonnière, Milord, je la fais porter avec votre carte, comme d'habitude...

(*Arthur rafle la bonbonnière prestement.*)

ARTHUR. Non... non... James... Ne vous occupez de rien. Cette année... je la porterai moi-même.

(*James sort. Arthur, après une brève méditation, se verse une tasse de thé avec le sentiment évident de l'avoir bien méritée. Et comme si l'une n'allait pas sans l'autre, il déplie le* Times *laissé par son père et s'abandonne entre les bras d'un fauteuil-club, le buste masqué par le journal.*)

La lumière se concentre progressivement sur ce journal, rendant à l'obscurité le reste du décor... Puis, par un mouvement inverse, à partir du même journal, elle envahit à nouveau la scène : le décor a changé.

Nous sommes dans le club londonien où trois autres personnage lisent le même journal dans des postures identiques.

Un valet bibliothécaire s'approche du fauteuil de Lord Arthur.

LE BIBLIOTHÉCAIRE. Milord a bien commandé l'*Histoire général des poisons ?*

ARTHUR, *abaissant son journal.* Exactement.

LE BIBLIOTHÉCAIRE. Compte tenu de ses lectures habituelles, Milord risque de trouver cette œuvre un peu austère.

ARTHUR. Que non pas !... La science est la plus passionnant des romans.

LE BIBLIOTHÉCAIRE. Les trois volumes ?

ARTHUR. Les trois.

LE BIBLIOTHÉCAIRE. C'est que... cet ouvrage est rarement réclamé. Je l'ai classé dans la réserve.

ARTHUR. Je vous accompagne.

(*Ils sortent. Par une porte opposée entrent le doyen et Tom. Ils remarquent le fauteuil vide d'Arthur et ne manquent pas d'en tirer aussitôt leçon.*)

TOM. Voyez, papa, il n'a quand même pas eu le toupet de venir au Club.

(*A ce moment, un des lecteurs abaisse son journal : on reconnaît l'ambassadeur de France.*)

L'AMBASSADEUR. Il est délicat pour un étranger comme moi de se mêler à une affaire de famille, mais je suis obligé de vous dire que Lord Arthur quitte ce fauteuil à l'instant.

LE DOYEN. Chère Excellence, cette affaire excède de beaucoup le cadre de famille. Elle a désormais un retentissement public. Tout Londres sait maintenant qu'Arthur a rompu ses fiançailles. Je suis consterné !...

L'AMBASSADEUR. Ne pensez-vous pas, Monseigneur, que votre rôle serait d'intervenir ? Votre parenté... votre robe... votre autorité...

TOM. Vous devriez citer votre sermon : « Malheur à celui par qui le scandale arrive. »

LE DOYEN. Hé ! Il est certain que j'avais trouvé là des traits assez vigoureux.

L'AMBASSADEUR. En somme, il y va de la bonne renommée de ce Club où vous m'avez fait l'honneur de m'admettre. Que diable, Miss Merton n'est pas une petite lingère qu'on peut laisser choir du jour au lendemain.

LE DOYEN. Je ne peux pas croire qu'Arthur n'ait fourni aucune raison plausible...

TOM. Si vous voulez mon avis...

LE DOYEN. Plus tard, Tom, plus tard.

L'AMBASSADEUR. Croyez-en un homme accoutumé aux affaires délicates : il faut ce que nous appelons un médiateur. Et un ecclésiastique est tout désigné.

LE DOYEN. Vous avez raison, je vais lui parler. Je vais lui dire : « Arthur, je vous ai toujours considéré comme un garçon relativement pondéré... »

(*Tom tousse ostensiblement, car Arthur vient d'entrer, ses livres sous le bras, et le doyen ne le voit pas.*)

LE DOYEN, *irrité.* « Comme un garçon relativement pondéré... » (*Même jeu de Tom.*) Je te prie d'arrêter ces borborygmes ridicules...

ARTHUR. Messieurs...

(*Il s'incline courtoisement. L'ambassadeur et Tom ne lui rendent qu'un salut sec et sortent avec réprobation.*)

LE DOYEN. Arthur... Je vous ai toujours considéré comme un garçon relativement pondéré...

ARTHUR. Mon cher cousin...

LE DOYEN. C'est l'évêque qui parle, et non pas le cousin. Relativement pondéré, dis-je. Vous sembliez avoir à cœur de respecter les règles élémentaires de la correction et de la décence. Ce que j'apprends de vous...

ARTHUR. Monseigneur, il a plu au hasard — que dis-je, à la Providence — de me placer dans une situation insolite et délicate. Beaucoup auraient choisi le chemin fleuri de la facilité. Pour moi, j'ai adopté le sentier escarpé du devoir.

LE DOYEN. Cessez de vous exprimer par paraboles. Je suis bien placé pour savoir qu'on leur fait dire ce qu'on veut.

ARTHUR. Je n'ai pas le droit d'être plus clair.

LE DOYEN. M'expliquerez-vous pourquoi vous avez rompu vos fiançailles ? Ne savez-vous pas qu'il est écrit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ? »

ARTHUR. Il est écrit aussi : « Honni soit qui mal y pense. »

LE DOYEN. Pas dans le même livre. Arthur, ne direz-vous pas au cousin ce que vous ne pouvez confier à l'évêque ? Aide-toi, le ciel t'aidera.

ARTHUR. Il m'est difficile de mêler le ciel à mes projets. Fais ce que dois, advienne que pourra !

LE DOYEN. Evidemment : *Ad augusta per augusta.* Voilà que nous parlons à présent par aphorismes. Arthur, vous m'inquiétez. Lorsqu'un Savile commence à réfléchir, Dieu sait où cela peut le mener. Méfiez-vous. A vouloir trop bien faire, on perd parfois son âme. L'orgueil est le plus pernicieux des poisons.

ARTHUR, *les mains sur les livres.* Oh ! il y en a d'autres.

LE DOYEN. Entre nous, ce sentier escarpé dont vous parlez, en voyez-vous le bout ?

ARTHUR. En tout cas, je suis sur la bonne voie.

LE DOYEN. Parfait. Mes prières vous accompagnent, mon enfant. Vouloir, c'est pouvoir.

ARTHUR. Souhaitons-le. (*Arthur s'installe à une table et commence à parcourir les livres. Très vite, une page semble retenir son attention. On l'entend murmurer.*) Tiens !...

(*Ou quelque chose de ce genre. Il sort un carnet de sa poche et note.*

A ce moment, un vieillard passe derrière le dos d'Arthur, se dirigeant vers la bibliothèque. Il jette un coup d'œil machinal sur les livres, puis s'arrête avec tous les signes d'une surprise profonde.)

LE PROFESSEUR. Jeune homme, permettez-moi de vous féliciter.

ARTHUR. Sir Docker, mes devoirs. Justement, je...

LE PROFESSEUR. Voilà de saines lectures. Mes compliments.

ARTHUR, *montrant les livres.* Ce traité me semble remarquable !

LE PROFESSEUR. J'ai mis trente ans de ma vie à l'écrire. Un monument, j'ose le dire. J'en ai fait don moi-même à la bibliothèque du Club. Savez-vous combien de fois on l'a demandé ? J'ai vérifié. Deux fois... dont une par erreur. Les respectables gentlemen qui fréquentent cet endroit préfèrent emprunter les revues libidineuses que nous recevons de Paris. (*Et sur un geste de protestation d'Arthur.*) Je ne parle pas pour vous. J'aime à constater que le benjamin de la Chambre des Communes sait cultiver son intelligence.

ARTHUR. C'est-à-dire que vos recherches me passionnent.

LE PROFESSEUR. Lord Arthur, je confesse m'être trompé sur votre compte. Je vous croyais futile... Je m'incline. Vous intéressez-vous depuis longtemps à la toxicologie ?

ARTHUR. Oh ! je débute.

LE PROFESSEUR, *se penchant sur la page.* Voyons cela... Les arsénieux... Ah ! les arsénieux ! Providence des notaires de province. Si je ne suis pas indiscret : faites-vous des recherches théoriques, d'ordre général, ou bien...

ARTHUR. A dire vrai, monsieur le Professeur, je cherche des renseignements d'ordre particulier qui me seraient utiles pour une expérience que... à laquelle...

LE PROFESSEUR. Vous m'intriguez. Laissez-moi deviner... Suis-je sot ! Mais voyons, naturellement, tous les toxicologues amateurs en passent par là : la mort aux rats. Ils ont la manie de vouloir rendre service à l'humanité.

ARTHUR, *qui cherche désespérément une explication convenable.* Pas exactement. Quoique...

LE PROFESSEUR, *comme s'il jouait à cache-tampon.* Une drogue contre les pucerons ?

ARTHUR. Non.

LE PROFESSEUR. Plus petit ?

ARTHUR. Non.

LE PROFESSEUR. Plus gros ! Eh bien, on a de l'ambition. Animaux nuisibles, alors? Corbeaux? Belettes? Renards ? Est-ce que je brûle, au moins ?

ARTHUR. Oui et non.

LE PROFESSEUR. Encore plus gros que des renards ?

ARTHUR. Oui.

LE PROFESSEUR. Pas des loups, tout de même ?

ARTHUR, *qui vient d'avoir une idée.* Voilà, un loup !

LE PROFESSEUR. Je ne sache pas que ces carnassiers soient en si grand nombre dans le royaume qu'il faille...

ARTHUR. Vous n'ignorez pas que je dois épouser Miss Sybil Merton ?

LE PROFESSEUR. Félicitations, elle est charmante, et son père fut un remarquable joueur de polo. Mais je ne vois pas le rapport ?

ARTHUR. Voici : j'ai un loup, un chien-loup, une chienne plus exactement, très âgée, dont la santé ne me laisse, hélas ! plus d'espoir. Je ne veux pas abandonner cette pauvre bête, et je ne veux pas non plus imposer à une jeune femme la proximité d'un animal que la souffrance a rendu irascible. Enfin, je ne saurais me fier à un vétérinaire ; ils n'ont pas de cœur.

LE PROFESSEUR. Tous ces sentiments vous honorent. Donc, vous avez pensé au poison.

ARTHUR. Voilà !

LE PROFESSEUR. Dans ce cas, je ne saurais trop vous déconseiller l'arsenic. Lisez vous-même, j'ai pris grand soin de noter : « Effets variables suivant les sujets. » Variables ! aucune sécurité... domaine trop mal connu. Et puis, naturellement, vous souhaitez une action rapide.

ARTHUR. Cela va de soi.

LE PROFESSEUR. Le curare, peut-être ! En injectant le poison par piqûre...

ARTHUR. Ah ! non, surtout pas... (*Et pour expliquer la véhémence de sa protestation.*) Je n'en aurais pas le courage et cela poserait des problèmes...

LE PROFESSEUR. Alors, pas de curare. D'ailleurs, c'est douloureux, et vous désirez évidemment qu'elle ne souffre pas.

ARTHUR. J'y tiens essentiellement.

LE PROFESSEUR. Par voie buccale, certains barbituriques... Malheureusement, le goût en est souvent détestable.

ARTHUR. Impossible ! Elle est d'une gourmandise... Elle ne voudra jamais l'avaler.

LE PROFESSEUR. Il faudra que je réfléchisse plus longuement. Mais soyez sans inquiétude, je trouverai.

ARTHUR. C'est que je dois absolument avoir terminé cette triste affaire avant mon mariage.

LE PROFESSEUR. Tiens ?

ARTHUR. Oui.

LE PROFESSEUR. Cela nous laisse combien de temps ?

ARTHUR. Le moins possible. L'un est fonction de l'autre. (*Et devant la stupéfaction du professeur.*) Oui... Une sorte de serment que je me suis fait, une... comment dire...

LE PROFESSEUR. Superstition ?

ARTHUR. Précisément.

LE PROFESSEUR. Ah ! J'y suis. Où avais-je la tête ? Bien

sûr, voilà ce qu'il vous faut. (*Il feuillette son livre, s'arrête à une page et souligne un passage que parcourt Arthur.*) Vous avez de la chance de m'avoir rencontré, c'est un oxyde à peu près inconnu. En bonne justice, il devrait porter mon nom.

ARTHUR. Très efficace ?

LE PROFESSEUR. Foudroyant.

ARTHUR. Le goût en est acceptable ?

ARTHUR. Et... elle ne souffrira pas ?

LE PROFESSEUR. Incolore, inodore et sans saveur. En l'occurence, le rêve.

LE PROFESSEUR. Pfutt... Elle n'aura pas le temps de dire « ouf ». Notez bien que l'emploi de cette drogue est délicat, tout est dans le dosage. Il n'y a sans doute pas trois personnes en Europe capables de vous en décrire la phénoménologie. Jeune homme, le ciel est avec vous.

ARTHUR, *levant involontairement les yeux.* J'espère.

LE PROFESSEUR. Elle a quel âge ?

ARTHUR. Soixante-dix-neuf... (*Se reprenant.*) Dix-neuf ans.

LE PROFESSEUR. Il est bien évident qu'à cet âge... !

ARTHUR. N'est-ce pas ! C'est à peine un coup de pouce.

LE PROFESSEUR. Le poids ?

ARTHUR. Le poids ?

LE PROFESSEUR. Pour le dosage.

ARTHUR. C'est indispensable ?

LE PROFESSEUR. Capital.

ARTHUR. Disons... quatre-vingt-dix livres.

LE PROFESSEUR. Bigre ! Belle bête ! (*Il fait des calculs tout en consultant son ouvrage.*) Quatre-vingt-dix livres... une bête énorme !... Et je retiens deux... quatre et un cinq... Voilà ! Vous mélangerez ceci à une boulette de viande.

ARTHUR. Elle n'appréciera pas les boulettes de viande.

LE PROFESSEUR. Détail ! L'excipient importe peu. Quelle est la base de son alimentation.

ARTHUR. Les sucreries.

LE PROFESSEUR. Tiens ? Eh bien, confectionnez-lui une dragée.

ARTHUR. Je ne sais vraiment comment vous remercier.

LE PROFESSEUR. C'est la moindre des choses. Au fait, j'aimerais pratiquer l'autopsie. Cela ne manquerait pas d'intérêt... (*Et devant la réaction d'Arthur.*) Pure curiosité scientifique, mais si cela doit vous être pénible...

ARTHUR. Je la connais depuis si longtemps !

LE PROFESSEUR. N'en parlons plus. Voici votre ordonnance. J'insiste sur la préparation, c'est essentiel. Au-dessous de soixante degrés...

ARTHUR. Soixante degrés...

LE PROFESSEUR. ... l'oxyde se décompose et le mélange n'est pas stable. En introduisant l'excipient, veillez à ce que votre base conserve une belle couleur violette. Pas trop bleue... pas trop rouge... violette. Demi-deuil, quoi !

ARTHUR, *tendant l'ordonnance au valet.* Commandez-moi ces ingrédients chez un bon droguiste, s'il vous plaît.

(*Entre le général qui cherche Arthur et a un mouvement de recul en le voyant en compagnie.*)

LE PROFESSEUR. Général, permettez-moi de vous féliciter de votre choix... Les gendres comme Lord Arthur sont devenus rares aujourd'hui.

LE GÉNÉRAL, *glacé.* C'est le moins qu'on en puisse dire.

LE PROFESSEUR. Vous êtes un heureux homme.

LE GÉNÉRAL. J'aimerais à vous croire.

LE PROFESSEUR. C'est un scientifique qui vous parle. Le mariage est une chimie comme une autre, et Lord Arthur est un chimiste plein de bonne volonté.

LE GÉNÉRAL. Plaît-il ?

LE PROFESSEUR, *à Arthur.* Pas trop bleue... pas trop rouge... demi-deuil. (*Il sort.*)

LE GÉNÉRAL, *à Arthur.* Monsieur...

ARTHUR. Général, je dois vous présenter mes excuses.

LE GÉNÉRAL. Mais, Monsieur...

ARTHUR. Je crains que vous n'ayez pu interpréter l'incident d'hier soir comme la fuite d'un homme sans honneur devant l'engagement pris.

LE GÉNÉRAL. Je n'interprète rien du tout, je constate. Et il se trouve que vos invités ont fait la même constatation que moi.

ARTHUR. Croyez bien que j'en suis le premier affligé. Mais il existe des circonstances où deux sentiments aussi puissants que l'amour et le sens du devoir peuvent entrer en conflit... Et alors vous n'êtes pas sans savoir ce que doit faire l'homme d'honneur... Il se retire et il réfléchit. (*Pénétré.*) J'ai réfléchi.

LE GÉNÉRAL. Ce qui signifie ?

ARTHUR. Ce qui signifie que je suis plus que jamais décidé à épouser Sybil.

LE GÉNÉRAL, *ébahi.* Je ne comprenais déjà pas grand-chose avant, cette fois, je n'y comprends plus rien... Mais j'en suis ravi... Vous ne pouvez pas vous rendre compte de l'effet déplorable que votre dérobade avait produit dans notre société. Sans compter les fournisseurs ; le couturier, et le traiteur, et la robe qui était prête, le lunch qui allait l'être... Et puis enfin les faire-part !

ARTHUR. Général, il y a des choses qu'un homme tel que vous pourrait comprendre, mais qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre. Sachez seulement qu'il me reste un devoir à remplir avant de me présenter devant Sybil.

LE GÉNÉRAL. Pas de blagues, vous serez des nôtres mercredi, au moins ?

ARTHUR. J'avais cru d'abord être contraint de vous demander un délai...

LE GÉNÉRAL. Hé là !

ARTHUR. Mais grâce à une heureuse rencontre, cela ne sera pas nécessaire.

LE GÉNÉRAL. En somme, pour nous résumer, vous m'assurez que je puis rentrer chez moi et annoncer que vous avez trouvé... comment dire...

(*Le valet survient sur ces entrefaites et présente à Arthur les achats effectués chez le droguiste.*)

LE VALET-BIBLIOTHÉCAIRE. Le remède, Milord...

LE GÉNÉRAL. Tout juste : que vous avez trouvé le remède.

ARTHUR. Exactement... Dites aussi à Sybil...

LE GÉNÉRAL. Pour cela, vous le lui direz vous-même, mais ne tardez pas trop ; depuis hier soir, il lui manque quelque chose qui ressemble singulièrement au bonheur...

ARTHUR. Je vous accompagnerais bien tout de suite, mais, dans l'intérêt général, il vaut mieux que je me consacre sans perdre de temps à certains travaux... Chaque minute compte.

(*Arthur raccompagne le général vers la sortie, cependant que le valet commence de baisser les lumières derrière eux.*)

LE GÉNÉRAL. Eh bien ! je vous avoue que ce dénouement me soulage infiniment. J'aurais été bien fâché pour vous que nous ayons à croiser le fer ensemble. Avec votre damnée manie de vous fendre sur dégagement de tierce...

ARTHUR. Sur parade de tierce, général, uniquement sur parade, et je reviens en quarte, en rompant...

LE GÉNÉRAL. Bigre ! Vous vous découvrez beaucoup.

ARTHUR. Du tout, j'ai toujours la ressource d'un arrêt d'estoc... Mais si ! Sur votre dégagement, je me fends et...

LE GÉNÉRAL. Et je vous touche à l'épaule.

ARTHUR. Non... car je pare en quinte...

LE GÉNÉRAL. Eh !... ça n'est pas sot...

(*Etc. Ces répliques seront utilisées* ad libitum *pour permettre à Arthur et au général de déplacer la scène et de substituer au décor du Club celui de la scène suivante.*)

Dans une lumière radieuse, donc le lendemain, le jardin de Lady Clementina, sa terrasse, son perron, sa marquise.

Assise dans son fauteuil d'égrotante, près d'une table surchargée de médicaments, la vieille dame est occupée depuis un certain temps à compter des gouttes dans un verre.

Sybil en costume de visite, a un mouvement vif pour ramener un pan de son châle.

LADY CLEM. Sept... huit... neuf... dix... onze... Ttt !... ttt... Pas de vent, ma chère, pas de vent, quand je compte mes gouttes !... Ça y est !... Vous m'avez tout fait rater... Je suis sûre qu'il en est tombé deux d'un seul coup... Vous voulez donc m'empoisonner !...

SYBIL, *qui a repris son garde-à-vous souriant.* Je gage, Lady Clem, que, depuis le temps, aucune médecine ne peut plus avoir le moindre effet sur vous...

LADY CLEM. Depuis le temps ?... Quatorze... qu'est-ce que... quinze... vous voulez donc dire par « depuis de temps » ?... (*Elle range son compte-gouttes et remue le contenu de sa tasse.*)

SYBIL. Je voulais simplement dire, chère Lady Clem, que vous avez tort de vous gaver de médicaments de cette façon... Vos organes malades, si tant est que vous en ayez, ne guérissent pas pour autant, et vous risquez de compromettre ceux qui sont parfaitement sains...

LADY CLEM. Autrement dit, je suis une vieille folle. Eh bien, asseyez-vous quand même, mon enfant, et apprenez que lorsqu'on arrive à mon âge, tous les organes sont malades, tous, sans exception. On ne tient plus debout qu'à la force du poignet.

SYBIL. S'il en est ainsi, acceptez de consulter un médecin, comme nous vous en prions depuis des années.

LADY CLEM. J'adore les médecines, mais je déteste les médecins. Ils sentent l'éther et ils se croient obligés de parler un langage hermétique à propos des choses les plus simples. D'ailleurs, j'ai remarqué que les remèdes qu'ils prescrivent me font moins de profit que ceux que je choisis moi-même... Croyez-moi : en cela comme en tout, mieux vaut se fier à son instinct...

SYBIL. Lady Clem, mon instinct me suggère que j'aime encore Lord Arthur...

LADY CLEM. Eh bien, il se trouve que je n'ai pas de médicament pour cette maladie-là... Elle est incurable...

SYBIL. Mais c'est l'amour !

LADY CLEM. Dieu merci, j'ai été épargnée jusqu'ici... Et je ne crois pas que je puisse être frappée désormais... Néanmoins, quand on est malade, il est juste qu'on souffre — je suis payée pour le savoir — et quand on souffre, il arrive qu'on se plaigne... Je pense que c'est ce qui me vaut la faveur de votre visite.

SYBIL. En un certain sens, chère Lady Clem, mais détrempez-vous, je ne souffre pas... pas du tout, du tout.

LADY CLEM, *avide.* C'est le mieux de la fin !

SYBIL. Non, c'est la fin d'un bref cauchemar qui s'est terminé hier soir... Je suis simplement un peu troublée.

LADY CLEM. Un peu troublée ? Permettez-moi, mon enfant, de vous exprimer mon admiration. Pour une jeune fille dont le mariage est rompu, vous ne manquez pas de santé ! C'est bien fait pour Arthur. Vous vous remettez vite... Vous voyagerez — en Egypte, par exemple, nous ne comptons que des amis là-bas — et puis, au retour, vous aurez votre place à mon thé du jeudi... Les gens oublient vite, vous savez : on vous croira plus ou moins veuve... C'est la meilleure situation mondaine qu'on puisse rêver : l'auréole sans le martyre... Evidemment, je présume que vous ne savez pas tricoter... Cela ne fait rien. Commencez dès maintenant par une petite brassière, je vous guiderai...

SYBIL. Ça, Lady Clem ! D'où tenez-vous que mon mariage soit rompu ?

LADY CLEM. Voyons ! Londres tout entier ne parle que de rupture !

SYBIL. Je crois qu'il n'en est plus question.

LADY CLEM. Dans ces conditions, à quoi rime votre fuite précipitée d'avant-hier soir, juste avant le caviar, Sybil, juste avant le caviar...

SYBIL. Arthur venait de me dire qu'il ne pouvait plus m'épouser...

LADY CLEM. Eh bien, ça n'est pas mal du tout, cela !... Et alors ?

SYBIL. Alors, j'ai passé la nuit à pleurer, la journée à me disputer avec mes parents et la soirée à me refaire une beauté... Entre-temps, père était passé au Club où il avait rencontré Arthur. C'est tout.

LADY CLEM. Eh bien, ma chère, vous vous contentez de peu. Arthur n'a donné aucune explication à son étrange revirement ?

SYBIL. Aucune... Père m'a seulement appris qu'il avait une sorte de mission à remplir avant notre mariage...

LADY CLEM. Arthur, une mission ? On aura tout vu.

SYBIL. ... Et qu'elle exige tellement de calme et de doigté qu'il avait songé un instant à reculer devant la tâche... Je ne veux d'ailleurs pas en connaître davantage, j'ai confiance en lui. Arthur est un être merveilleusement équilibré, dont tous les gestes sont guidés et orientés par les principes et vers les fins les plus nobles. Vous dirai-je qu'à mes yeux, l'un des éléments de sa séduction, c'est sa bonne pesanteur dans un monde à sa mesure... C'est cela, le monde lui va bien...

LADY CLEM. C'est bien ce que j'appelle une complète absence d'inattendu.

SYBIL. Sans doute... Mais l'inattendu arrive toujours assez tôt, et il est d'autant plus sensible qu'on ne l'attend pas précisément... La preuve en est sa conduite d'hier soir... qui demeure malgré tout assez inexplicable... Je suis tellement peu habituée à un pareil comportement de sa part que je l'ai pris au mot et suis partie comme une folle...

LADY CLEM. Avant le caviar...

SYBIL. C'est pourquoi je voulais vous voir, Lady Clem, vous êtes sa seule parente, la seule femme de son entourage qui l'ait vu grandir, qui l'ait...

LADY CLEM. Si vous voulez dire que je l'ai élevé, détrompez-vous... Je ne revendique aucune responsabilité dans la confection de ce monument de conformisme qu'est votre futur mari... et pour ce qui est de l'avoir vu grandir, autant me demander de distinguer parmi les cinquante petits gommeux

d'Eton qui deviennent chaque année cinquante petits dandys d'Oxford... La jeunesse n'est pas mon fort, ma chère... (*A ce moment, Arthur débouche d'une amorce d'allée qui est censée venir de la grille d'entrée.*) N'est-ce pas, Arthur, que je ne suis pour rien dans ton éducation ?

(*Arthur va vers sa tante, il tient à la main un paquet dans lequel se trouve la bonbonnière.*)

ARTHUR. Non, Lady Clem... (*Découvrant Sybil.*) Sybil !

LADY CLEM. Je vous préviens que mon état de santé ne me permet pas de me retirer.

SYBIL, *remettant son vêtement.* Je dois m'en aller... (*Très naturelle.*) Bonjour, Arthur. (*Elle lui tend la main.*)

ARTHUR, *troublé.* Sybil... Je... Ne partez pas... ne... Je ne vous ai pas encore écrit... Mais je n'ai pas eu une minute... Vraiment... Vraiment, je crois que je suis en train d'accomplir un acte capital.

LADY CLEM. Il devient fou... Il oublie de saluer sa tante...

ARTHUR. Non, Lady Clem, justement, le but de ma visite était de vous souhaiter un heureux anniversaire et de vous offrir... (*Il pose la bonbonnière devant elle.*)

LADY CLEM. Pour l'amour du ciel, ne parle jamais de cela. On n'a plus d'anniversaire après soixante ans, pour cette bonne raison qu'on n'a plus d'âge.

SYBIL. Allons donc, Lady Clem, vous êtes la plus jeune vieille dame de la famille.

ARTHUR. De la famille, avez-vous dit ?... De votre famille, par conséquent... de notre famille !

SYBIL. Oui, Arthur... et si je pars, croyez bien, comme disent les gens, que ce n'est pas parce que vous me faites fuir... du moins, plus aujourd'hui.

LADY CLEM. Ils sont là, comme un moineau devant une cerise... Qu'est-ce qui les arrête ? L'épouvantail, c'est-à-dire : moi... (*Protestations en face.*) Si, si, je sais parfaitement que tout le monde me considère comme un vieil épouvantail... Eh bien, raccompagne-la, Arthur.

SYBIL. A bientôt, Lady Clem. (*Elle prend congé et s'éloigne un peu avec Arthur.*)

ARTHUR. Sybil, je dois vous dire...

SYBIL. Non, non, ne dites rien maintenant... Du moment que je ne vous perds pas, rien d'autre ne compte.

ARTHUR. Ma chérie, vous devez être horriblement choquée par ce qui s'est passé l'autre soir.

SYBIL. Cela ne peut choquer que les conventions, mais ne recommençons pas trop souvent.

ARTHUR. Je voudrais vous persuader que je n'ai, à cet instant, que deux idées en tête. La première est de vous rendre heureuse, la seconde... Ah ! bien non, la seconde vient en premier, forcément... (*Comme pour illustrer son souci, Arthur se tourne vers Lady Clem et constate qu'elle est en train de déballer la bonbonnière. Il se précipite.*) Non, Lady Clem, non, n'y touchez pas... Je vous rejoins dans un instant... Je tiens absolument à être près de vous quand vous ouvrirez votre cadeau.

LADY CLEM. Tu ne m'as pas habituée à de semblables égards. Les autres années, tu me le faisais porter par ton domestique.

ARTHUR. Cette fois, c'est différent. (*Laissant la vieille dame à sa convoitise, il retourne à Sybil.*) Comment la trouvez-vous ? Elle ne tient qu'à un souffle, n'est-ce pas ?

SYBIL. Oh ! un souffle qui prend parfois les proportions d'une tempête. Elle vous donne du souci ?

ARTHUR. Un peu, oui.

SYBIL. Comme vous êtes bizarre depuis quelque temps... Et moi qui ne vous trouvais pas assez mystérieux... Le mystère vous va bien.

ARTHUR. Je crois même qu'il m'est indispensable.

LADY CLEM, *de loin.* Est-ce que ça se mange ?

ARTHUR. En partie, en partie seulement... Attendez-moi une seconde, n'y touchez pas, c'est promis ! (*A Sybil.*) Sybil, jurez-moi de croire, quoi qu'il arrive, que ce que j'entreprends, je ne l'aurai fait que pour être digne de vous.

LADY CLEM. Je n'en puis plus.

ARTHUR. J'arrive.

(*Jeu de scène de séparation tendre avec Sybil. Arthur va vers sa tante.*)

LADY CLEM, *reposant la bonbonnière.* Assieds-toi là... Alors, j'apprends que tu maries.

ARTHUR. Lady Clem, ce n'est pas nouveau...

LADY CLEM. Pas nouveau ! N'empêche que les Merton ont renvoyé son cadeau à Lady Windermere. Appolonia aussi a eu le sien retourné par un valet... Il n'y a que moi qui n'ai rien reçu... Au fait, c'est peut-être parce que je n'avais rien donné... Donc, vous voilà réconciliés ?

ARTHUR. Nous n'avons jamais été fâchés.

LADY CLEM. Dommage ! Je déteste les mariages. J'étais prête à te féliciter de faire preuve d'un peu d'originalité à une époque où les gens sont si moutonniers... En tout cas, ne compte pas sur moi pour la cérémonie.

ARTHUR. Je vous affirme que je n'y compte pas du tout... (*Il pousse insidieusement la bonbonnière vers sa tante.*) Vous sentez-vous si souffrante ?

LADY CLEM. C'est bien simple, si j'excepte mes cheveux et mes dents qui sont des acquisitions récentes, je souffre de partout... (*Elle a achevé de déballer la bonbonnière et s'exclame.*) Ravissant !... Arthur, la chose, vraiment, qu'on ne peut te reprocher, c'est de manquer de goût !

ARTHUR. Ouvrez...

LADY CLEM, *surprise.* Une dragée... (*Déçue.*) Une seule !...

ARTHUR. Mais la meilleure... Cette dragée, Lady Clem, est un nouveau remède américain qui fait miracle.

LADY CLEM. Je me méfie un peu des miracles américains. C'est souvent des armes à double tranchant.

ARTHUR. Je vous garantis celui-ci. On m'a cité des cas bouleversants. Un membre éminent de l'Académie des Sciences, pas plus tard qu'hier...

LADY CLEM. Bah ! L'odeur n'en est pas déplaisante. Ça guérit de quoi, au juste ?

ARTHUR. De tout.

LADY CLEM. Tu ne me diras pas qu'une dose unique suffit ?

ARTHUR. Définitivement.

LADY CLEM. Tu crois pouvoir m'assurer notamment que mes aigreurs disparaîtront ?

ARTHUR. A tout jamais !

LADY CLEM. Pas d'hésitation, je vais le prendre tout de suite.

(*Elle va porter la dragée à sa bouche, Arthur s'interpose.*)

ARTHUR. Gardez-vous-en bien, c'est un remède, euh !... un remède qu'il faut prendre plus tard... En état de crise, par exemple... Vous en avez des crises en ce moment ?

LADY CLEM. Ça dépend.

ARTHUR. Mais enfin, vous pensez bien en avoir une d'ici mercredi prochain... et encore, mercredi, c'est un peu juste, mettons d'ici dimanche...

LADY CLEM. Ça, je ne peux jamais dire, mon petit Arthur.

ARTHUR. Eh bien, le mieux, c'est que vous la preniez ce soir en vous couchant... Vous vous allongez tranquillement et hop !...

LADY CLEM. Sais-tu que je brûle d'envie d'y goûter ?

ARTHUR. Je partage votre impatience à un point que vous ne soupçonnez pas, ma tante. Mais assurez-moi que vous n'allez pas la croquer dès que j'aurai le dos tourné...

LADY CLEM. Sois tranquille, Dieu sait que je prends peu de chose au sérieux, mais je n'ai pas l'habitude de plaisanter avec les médicaments. (*Sur cette réplique, Lady Clem prend son plateau sur lequel la bonbonnière est posée parmi les autres remèdes et, aidée par Arthur, remonte son perron jusque sur le seuil de sa porte.*) Le soin que tu prends de ma santé est vraiment sympathique. Je suis injuste, cette petite Sybil t'a beaucoup amélioré. (*Lady Clem passe le seuil de sa porte, cependant qu'Arthur s'apprête à redescendre le perron. Lady Clem, se ravisant.*) Dis-moi, si le besoin s'en faisait sentir, je t'écrirai un mot pour que tu m'en procures d'autres. (*Elle referme la porte.*)

(*Arthur est arrivé au bas du perron où il s'immobilise et murmure.*)

ARTHUR. Je serais très surpris que ce soit nécessaire.

(*Arthur a donné cette réplique sur le mode songeur. Il fait valoir à cette occasion un jeu de main. Là-dessus, l'obscurité se fait d'un seul coup durant quelques secondes.*)

Quand la lumière revient, Arthur a conservé la même attitude, mais ses mains sont, cette fois, gantées de noir. Un personnage muet va prendre l'une de ces mains pour la serrer avec compassion : la façade de la maison de Lady Clem est drapée de tentures de deuil à son chiffre ; par la porte grande ouverte, apparaissent l'ambassadeur et Lord Anthony, également en deuil.

L'AMBASSADEUR, *à Lord Anthony.* Nous sommes peu de choses entre les mains de la Providence !

LORD ANTHONY. Hélas !

L'AMBASSADEUR, *à Arthur.* Enfin ! Elle n'a pas souffert.

ARTHUR. Objectivement, je ne crois pas.

(*Le doyen et Tom sortent de la maison à leur tour.*)

LE DOYEN. Mon bon Anthony, je suis bouleversé... Qui eût dit que notre pauvre Clementina nous quitterait aussi subitement ? Que s'est-il passé ?

LORD ANTHONY. Les médecins parlent d'un arrêt du cœur.

LE DOYEN. Elle n'a pas souffert ?

ARTHUR, *excédé.* Sûrement pas.

L'AMBASSADEUR, *pour dire quelque chose.* Notre heure sonne quand elle doit sonner.

LE DOYEN. Hélas ! *Omnes vulnerant, ultima necat.*

TOM. Qu'est-ce que ça veut dire ?

LE DOYEN. C'est très au-dessus de la compréhension moyenne d'un joueur de cricket.

(*L'ambassadeur prend congé et Lord Anthony l'accompagne vers la sortie.*)

TOM. Elle a l'air de dormir. En tout cas, à son âge, c'est une belle fin.

LE DOYEN. Je te sais gré de me rappeler d'une manière aussi délicate que nous sommes nés, elle et moi, le même jour de la même année, à trois heures vingt-deux minutes cinq secondes de différence !

(*Le général sort à son tour de la maison.*)

LE GÉNÉRAL. Du courage, Arthur, nous sommes avec vous.

ARTHUR. Général, je suis votre homme.

LE GÉNÉRAL. Plaît-il ?

ARTHUR. Je vous confirme, et de manière définitive, que je suis en état de tenir ma promesse.

LE GÉNÉRAL. Mon pauvre Arthur, croyez bien que les circonstances remettent tout en question... Nous saurons respecter votre deuil... Mais ce n'est pas blasphémer que de regretter que le mariage n'ait pas eu lieu avant !

ARTHUR. Ah ! justement...

LE GÉNÉRAL. Cette mort cruelle le rend, je le sais, provisoirement impossible.

ARTHUR. Mais...

LE GÉNÉRAL. Nous avons l'intention d'envoyer Sybil quelque temps en Italie pour tromper ce qu'il est permis d'appeler son impatience.

ARTHUR. Vous n'y pensez pas ! Moi aussi, je suis impatient ! Je l'ai assez prouvé. Puisque tout est arrangé, je désire épouser Sybil le plus tôt possible.

LE GÉNÉRAL. Mais, les convenances, Arthur !

ARTHUR. La robe de Sybil n'est-elle pas prête ?

LE GÉNÉRAL. Bien sûr !...

ARTHUR. Et le lunch ?

LE GÉNÉRAL. Assurément, mais...

ARTHUR. Et les faire-part ? Vous m'aviez dit vous-même que nous ne pouvions décommander les invités.

LE GÉNÉRAL, *montrant les tentures noires.* Un faire-part chasse l'autre.

ARTHUR. Précisément ! La vie continue. Dois-je envisager que j'ai manqué à votre estime ?

LE GÉNÉRAL. Du tout, vous l'avez entièrement reconquise.

ARTHUR. Alors ?

LE GÉNÉRAL. Ecoutez, Arthur, vous ne pouvez songer à épouser le matin et à enterrer l'après-midi.

ARTHUR. Sans doute... (*Et comme s'il trouvait une solution évidente.*) Mais rien ne nous empêche d'intervertir l'ordre des cérémonies : les obsèques le matin... une page est tournée... et l'après-midi...

(*Sybil sort de la maison et se dirige vers eux.*)

LE GÉNÉRAL. Vous devenez un étrange garçon.

SYBIL. Mère est déjà partie ?

LE GÉNÉRAL. Elle attend dans la voiture. Tu sais combien ces sortes d'événements l'impressionnent... Je la raccompagne à la maison. (*Et pour lui-même.*) Vraiment, un étrange garçon ! (*Il sort.*)

SYBIL. Que disiez-vous avec mon père ?

ARTHUR. Que rien, ni personne, ne peut plus m'empêcher de vous épouser mercredi.

SYBIL. Voilà pourquoi mon père vous trouve étrange ?

ARTHUR. C'est pourtant bien simple. Plus rien ne nous éloignera. Nous allons être l'un à l'autre.

SYBIL. Définitivement ?

ARTHUR. Rien ne saurait être plus définitif.

SYBIL. J'ai eu si peur que ce triste événement ne nous sépare encore.

ARTHUR. Au contraire. (*Et pour expliquer cette surprenante affirmation.*) Ma tante aurait assez d'esprit pour souhaiter que nous nous épousions le plus tôt possible.

SYBIL. Pauvre Lady Clem ! A ce propos, Arthur, j'ai pensé que je pouvais peut-être vous être utile à quelque chose. Elle était assez désordonnée, vous n'auriez pas su vous y retrouver dans tout ce bagage frivole qu'elle traînait avec elle. Je m'en occupe. C'est déjà être un peu votre femme que de vous assister dans ces circonstances.

ARTHUR. Je vous en remercie, ma chérie.

SYBIL. Sur sa table de nuit, j'ai trouvé ceci... (*Elle montre la bonbonnière.*) Chéri, puis-je l'emporter ? Son souvenir et le vôtre s'y confondent. En la regardant, je me souviendrai d'une vilaine journée où j'ai cru être malheureuse.

ARTHUR. Justement... Il vaut mieux, pour tout le monde, oublier cette bonbonnière.

SYBIL. Pourquoi donc ? Elle symbolise pour moi la fin des incertitudes que vous m'avez fait traverser. Je pourrais vous la demander en gage.

ARTHUR. Il ne me plairait pas que vous possédiez cette bonbonnière quand nous vivrons ensemble.

SYBIL. Dommage ! (*Au moment où elle va la reposer, quelque chose attire son attention. Elle porte la boîte à son oreille et la secoue comme un grelot.*) Ah !...

ARTHUR, *pris d'un horrible soupçon.* Non !...

SYBIL. Je sens que nous allons faire des découvertes palpitantes. Toutes les vieilles dames cachent leurs petits secrets dans des endroits de ce genre.

ARTHUR. Cette boîte est vide... Elle ne peut-être que vide...

SYBIL. Je relève le pari... (*Avant qu'Arthur ait pu faire un geste, elle ouvre la boîte et a une expression de dépit.*) Ah ! vous avez gagné. (*Arthur, anéanti de soulagement, se laisse tomber dans un fauteuil.*) Il n'y a rien dans cette boîte... hormis une dragée, une seule.

(*Elle tient la dragée entre le pouce et l'index et la respire. Arthur bondit hors de son fauteuil, lui arrache la dragée des mains, la replace dans la boîte qu'il enfouit dans sa poche.*)

ARTHUR. Vous êtes folle.

SYBIL, *scandalisée.* Arthur !

ARTHUR. C'est du poison.

SYBIL. C'est ce qu'on me disait quand j'étais petite.

ARTHUR. Mais ça, c'est du vrai poison.

SYBIL. Qu'en savez-vous ?

ARTHUR. Je veux dire que c'est un remède... Lady Clem se gorgeait de remèdes, de pilules, de sirops, vous ne l'ignorez pas.

SYBIL. Vous ne voulez tout de même pas dire que ce sont les médicaments qui l'ont tuée.

ARTHUR. En tout cas, pas celui-ci, voilà le drame.

SYBIL. Que ce soit pour une raison ou pour une autre, le résultat, hélas ! demeure le même.

ARTHUR. Mais pas du tout !

SYBIL. Remettez-vous... Vous n'y êtes pour rien.

ARTHUR. Pour rien du tout ! C'est horrible.

SYBIL. Je n'aime pas vous voir comme ça.

ARTHUR. Sybil...

SYBIL. Oui ?

ARTHUR. Sybil... Je vais vous dire une chose incompréhensible... bouleversante... Tout est à recommencer.

SYBIL. Mais quoi, à la fin, qu'est-ce qui est à recommencer ?

ARTHUR, *il a une mimique signifiant qu'il est dépassé par l'événement.* Tout !

RIDEAU

TRÈS IMPORTANT

Chaque abonné reçoit une carte verte de fin d'abonnement six semaines avant l'expiration de son abonnement. Nous insistons beaucoup auprès de nos abonnés pour que le règlement soit effectué dès réception de cette carte sans attendre une nouvelle relance. Seul ce règlement permet d'éviter les erreurs, les frais et les interruptions dans le service de l'Avant-Scène ». (Nous signalons à nos abonnés que le mois d'échéance de leur abonnement est indiqué sur l'étiquette-adresse de chaque numéro. Qu'ils ne l'oublient pas. Merci.)

Nous rappelons à tous nos abonnés qu'il ne pourra être tenu compte que des demandes de changement d'adresse accompagnées de 1 NF en timbres poste

acte 2

Après les trois coups, et le lever de rideau, la scène demeurant plongée dans l'obscurité, on entend une formidable explosion... Quand le silence est revenu, la lumière se lève sur une pièce hexagonale aux murs entièrement nus, à l'exception d'une pendule superbe posée sur un socle. Dans cette pièce, un bureau derrière lequel se tient un personnage glabre, méticuleux, vêtu comme un petit bourgeois : c'est Winkelkopf, le terroriste de réputation mondiale. Comme le soulignent les débris d'un alambic qui gisent devant lui, il vient de rater une expérience. Au moment où il s'apprête à réparer les dégâts avec de petits gestes minutieux, une porte invisible ménagée dans l'une des six cloisons laisse pénétrer un colosse pittoresque et patibulaire sous son accoutrement de rôdeur de barrières : c'est Gregor, l'un des hommes de main de Winkelkopf.

GREGOR. Vous m'avez sonné ?

WINKEL. Involontairement.

GREGOR, *avisant le gâchis.* C'est une nouvelle expérience, Patron ?

WINKEL. Non, c'est une révolution.

GREGOR. La révolution ? Où ça ?

WINKEL. Dans le cigare... Un cigare au fulmi-coton, ça ne te dit rien, âne bâté ?... Dix grammes d'explosif dans la moustache du premier grand-duc venu... Et Dieu sait s'il en vient en ce moment avec toutes ces visites de souverains étrangers...

GREGOR. Ça, la saison est belle ; il n'y a pas à se plaindre.

WINKEL. Pour le palais Boline, le nécessaire a été fait ?

GREGOR. Il flambera à minuit comme prévu.

WINKEL. Parfait.

GREGOR. Enfin, minuit, minuit et demi, quoi...

WINKEL. Non et non ! L'exactitude est la politesse des terroristes... C'est sa précision en affaires qui a donné à notre maison sa bonne réputation sur le marché... La recherche scientifique ne doit pas nous faire négliger le côté commercial de notre entreprise et le commerce, rappelle-toi, Gregor, peut fort bien se couvrir dans les plis du drapeau, même quand celui-ci est un drapeau noir... Aide-moi à démonter cette éprouvette...

GREGOR, *s'exécutant.* C'est égal, patron, un cigare au fulmi-coton ! Faut que vous ayez de l'imagination !

WINKEL. Sans l'imagination, l'attentat ne serait plus que de l'assassinat... Est-ce que j'ai une tête d'assassin ?

GREGOR. Non, patron... vous avez une tête... une tête de bienfaiteur !

(*Il va pour baiser la main de Winkelkopf. Celui-ci, l'arrêtant d'un geste, désigne la fiole qu'il manipule.*)

WINKEL. Doucement... C'est de la nitroglycérine.

GREGOR, *baisant le flacon.* Pardon pour elles ! Quand je pense que, quand vous êtes arrivé à Czherb, on travaillait encore à la matraque et au couteau ! C'est une révolution dans la révolution.

WINKEL. L'ère du petit artisanat est dépassée... Je vois des lendemains qui sautent... Un jour viendra où les gouvernements, les nations, les Etats eux-mêmes fabriqueront des bombes, comme toi et moi...

GREGOR. L'Etat ? Ah non ! ça me ferait mal.

WINKEL. Qui a dit le premier : le terrorisme sera industriel ou ne il ne sera pas ?

GREGOR. C'est vous, Patron !

WINKEL. Et j'en administre quotidiennement la preuve...

GREGOR. C'est ça qui est beau !... Avec vous, Patron, même quand ça rate, ça fait toujours du bruit... Moi, j'aime le bruit... En prison, ce qui m'attriste le plus, c'est le silence... la nuit en plein jour... le ciel vide, immensément...

WINKEL, *le coupant.* Assez ! Je ne veux pas entendre parler de poésie dans cette maison. Je ne sais pas ce que vous avez tous, mais je vous rappelle qu'il est interdit de sangloter pendant les heures ouvrables... Tu sais où ça conduit, la poésie, imbécile ?... Dans notre métier, quand on perd la tête, c'est pour de bon. (*Menaçant.*) Tu vois ce que je veux dire ?

GREGOR. C'est la chose du cœur qui me serre toujours un peu lorsque j'entends parler la poudre.

(*A ce moment, on entend à la cantonade la voix de Lord Arthur qui s'enquiert dans le style* Hello, hello, *entrecoupés de coups sur la porte.*)

WINKEL. J'ai dans l'idée que la poudre pourrait bientôt parler l'anglais.

GREGOR, *sur ses gardes.* C'est encore lui !... Il est déjà venu hier pendant que vous étiez avec le général monténégrin. Je lui ai pourtant dit que vous ne receviez que sur rendez-vous...

WINKEL. Apporte-moi le fichier.

(*Gregor tend à Winkelkopf une boîte dans laquelle celui-ci se met à passer des fiches en revue. De temps en temps, on pourra entendre les* Hello *modulés de Lord Arthur sur différents registres.*)

GREGOR. Enfin, patron, vous n'allez pas le recevoir ?

WINKEL, *sans tenir compte.* Laisse-moi consulter la liste noire : Favalleski, Lebeskoff, Marcabro, Delpechine, Gauthiereff... (*Il s'arrête à la fiche Gauthiereff.*) Tiens... qu'est-ce qu'elle fait encore là, celle-là ?... (*Il la déchire, puis enchaîne.*) Savile Arthur ! Nous y voilà... Evidemment, comme renseignements, c'est plutôt maigre.

GREGOR. Pourtant, on a fait ce qu'on a pu... Depuis que la grosse Martha nous l'a envoyé, Nikitof ne l'a pas quitté d'une semelle.

WINKEL. Et alors ?

GREGOR. Cinquante couronnes de ressemelages, dix gueules de bois, une bronchite !

WINKEL. Et lui ?

GREGOR. Rien. Promenades au bord du Danube. Nuits blanches chez les tziganes. Toujours des gants ; toujours des guêtres ; toujours de gros pourboires.

WINKEL. Les filles ?

GREGOR. Non, toujours seul.

WINKEL. C'est un chercheur, cet homme-là ! Il a de la ténacité...

GREGOR. A votre place, patron, je me méfierais ; un type qui cache aussi bien son jeu, ça ne me dit rien qui vaille.

WINKEL. Souvent, les Anglais ne cachent rien du tout... on croit comme ça.

GREGOR. Justement. Moi, je n'aime pas les Anglais...

WINKEL. Brute ! Et Jack l'Eventreur ?

GREGOR. Pardon, patron ! Là, chapeau !

WINKEL. D'abord, je croyais t'avoir demandé de ne pas formuler de jugements sur la clientèle... Jusqu'à nouvel ordre, rien ne nous interdit de considérer ce gentleman comme un client... Nous serions trop bêtes de passer à côté d'une affaire...

(*Gregor sort. La porte se ferme, puis s'ouvre à nouveau sur lui, masquant Lord Arthur.*

GREGOR. Monsieur Smith !

ARTHUR, *par-dessus l'épaule de Gregor.* Le prénom, voyons... annoncez, mon ami, annoncez...

GREGOR, *résigné.* Monsieur Ronald Smith !

(*Arthur pénètre dans la pièce. Winkelkopf vient au-devant de lui.*)

WINKEL. Lord Arthur, je suis enchanté de faire votre connaissance.

ARTHUR. Vous faites erreur, cher Monsieur, mon nom est Smith... Ronald Smith... Si je ne vous ai pas fait passer ma carte par votre valet de chambre (*Il désigne Gregor.*) c'est que je n'habite pas ici... Je suis en villégiature, simplement... (*Il se débarrasse de son chapeau et de sa pelisse qu'il dépose dans les bras en berceau de Gregor abasourdi.*)

WINKEL. A votre guise, Lord Arthur... chacun en pénétrant ici est libre de s'appeler comme il l'entend... et, comme par hasard, tout le monde s'appelle Smith ! N'est-ce pas drôle ?

ARTHUR, *pincé.* Très !

WINKEL. Pour ne rien vous cacher, j'étais prévenu depuis un certain temps que vous cherchiez à me joindre... Ne soyez pas blessé si j'ai tellement tardé à vous recevoir... Une petite attente préalable constitue une épreuve nécessaire. J'ai beau être au mieux avec toutes les polices d'Europe, je dois quand même prendre certaines précautions.

ARTHUR. C'est la moindre des choses... (*Il fait un signe à Gregor.*) Un instant, mon ami... (*Il lui tend ses gants, puis a un geste pour lui signifier qu'il peut se retirer. Gregor hésite.*)

WINKEL. Mais oui, animal, laisse-nous. (*Gregor sort avec les affaires d'Arthur.*) Asseyez-vous. (*Il désigne à Arthur un divan en S fait de deux fauteuils juxtaposés et de sens contraires. Arthur s'assied dans le fauteuil qui fait face au public. Winkelkopf marche de long en large.*) Alors ?

ARTHUR, *souriant.* C'est stupide, mais je me sens affreusement gêné... J'ai l'impression d'avoir forcé votre porte et, en somme, nous n'avons pas été présentés... C'est à peine si je puis me prévaloir de quelques relations communes...

WINKEL. La grosse Martha ?

ARTHUR, *confus.* Oui... Je n'avais guère le choix des moyens pour parvenir jusqu'à vous... Rien que l'adresse de votre domicile m'a déjà coûté une petite fortune... Monsieur Winkelkopf, vous seul pouvez me tirer d'embarras.

WINKEL. De quoi s'agit-il ?

ARTHUR. Précisément, la chose est assez difficile à expliquer.

WINKEL. Faut-il vous dire que ce cabinet est un tombeau ?... (*Et pour effacer la fâcheuse impression que cette phrase risque de produire sur Arthur.*) J'entends par là qu'aucun secret n'a jamais franchi cette porte... Allons, parlez en toute confiance... Vous verrez comme vous serez soulagé après... (*Engageant.*) Un conspirateur, c'est un peu un confesseur...

(*Ayant dit, Winkelkopf va s'asseoir de l'autre côté du divan en S, face au fond, mais de telle manière qu'il offre au public un profil perdu et que les deux hommes sont presque joue à joue.*
Cette mise en scène crée effectivement l'illusion d'une sorte de confessionnal laïque et mondain.)

ARTHUR. Eh bien, voici... Je veux tuer...

WINKEL. Bien... Très bien... (*Puis, devant le silence d'Arthur.*) Je vous écoute.

ARTHUR. C'est tout... Il faut que je tue... Je suis navré.

WINKEL. Mais non, voyons !... Continuez... Je vais vous aider. Est-ce la première fois ?

ARTHUR. Oui et non. C'est-à-dire que j'ai déjà essayé.

WINKEL. En intention, par conséquent... Combien de fois ?

ARTHUR. Six... Attendez, je voudrais être parfaitement sincère : Lady Clem... Robert Clift... Michaël... Bramble... Dorothy... O'Connor... (*Il marmonne des noms en comptant sur ses doigts.*) C'est bien ça... Six fois.

WINKEL. Seul ou... avec des complices ?

ARTHUR. Seul !

WINKEL. Ah ! Et vous désirez sans doute prendre contact avec certaines de nos organisations ?

ARTHUR. Nullement !

WINKEL. Vous repentez-vous de vos erreurs ? J'entends : regrettez-vous vos échecs ?

ARTHUR. De tout mon cœur.

WINKEL. Avez-vous le ferme propos de ne pas retomber dans les mêmes fautes ?

ARTHUR. Je vous le jure.

WINKEL. Dès lors, vous êtes des nôtres, soyez en repos. Nous allons faire le nécessaire. (*Il se lève et revient devant.*)

ARTHUR. Ce nécessaire, je vous préviens que je préférerais le faire moi-même...

WINKEL. Vous-même ?

ARTHUR. C'est indispensable.

WINKEL. Rassurez-vous, nous n'aurons garde de vous priver du bénéfice moral qui s'attache au geste de donner la mort à son prochain... Je voudrais seulement que vous sachiez que je suis à votre côté pour vous guider et au besoin armer votre résolution... Considérons les choses en face. Qui ?

ARTHUR. Pardon ?

WINKEL. Qui voulez-vous tuer ?

ARTHUR. Eh bien, à dire le vrai, ça m'est égal... Et si vous voulez, c'est presque ce qu'il y a de plus inconfortable dans ma situation.

WINKEL. Vous n'êtes pas le seul ! Cette volonté de se substituer au hasard, de lui dicter sa propre loi, est monnaie courante chez quelques âmes d'élite. Savez-vous qu'il y a de la noblesse à prétendre corriger les décrets de la fatalité ?

ARTHUR. Il serait plus juste d'avouer que je ne corrige rien du tout. Je subis... ou plutôt, je prends les devants...

WINKEL. C'est cela, vous subissez cette attirance vertigineuse pour le meurtre qui sommeille en chacun de nous...

ARTHUR. Moi ? Pas du tout. Je ne suis attiré que par la chasse au renard, le polo à la rigueur, et depuis quelque temps, par la vie de famille...

WINKEL. Mais alors, pourquoi voulez-vous tuer ?

ARTHUR. Par devoir !

(*A ces mots, Winkelkopf ouvre ses bras à Lord Arthur.*)

WINKEL. Vous n'en avez que plus de mérite... N'ajoutez rien, croyez-moi, Lord Arthur ; le devoir de tuer vaut bien qu'on lui sacrifie la vie de famille, la chasse au renard et le polo.

ARTHUR. Je voudrais pourtant en être débarrassé une fois pour toutes...

WINKEL. On dit ça, mais quand on en a goûté une fois... c'est comme le cheval... Approchez, s'il vous plaît. (*Il amène Arthur près d'une des cloisons qu'il fait pivoter, démasquant une sorte de vitrine dont les étagères multiples supportent une collection invraisemblable de fioles et de flacons.*) Voilà ce qu'il faut pour un débutant un peu impressionnable : les poisons ! Tous les poisons, depuis les Borgia !

ARTHUR, *balayant la proposition d'un geste.* Ça non !... Surtout pas de poison... Je regrette infiniment, mais je demeure sous le coup d'une expérience qui m'est restée sur l'estomac... Je ne pourrais plus jamais avoir confiance dans le poison...

WINKEL. C'est parce que vous ne connaissez pas nos produits ! Whisky à l'arsenic, gin au curare... et le dernier mélange à la mode... Un tiers phénophénique... un tiers sartrate de sodium... un tiers de vieux porto... Il ne vous reste plus qu'à ajouter une goutte d'eau gazeuse et vous liquidez d'un seul trait la Chambre des Communes. L'avantage du poison judicieusement réparti, c'est qu'on ne fait pas le détail.

ARTHUR. Pourquoi voulez-vous que j'extermine la Chambre des Communes ? Ce qui m'amène chez vous est affaire d'ordre plutôt familial... un devoir familial.

(*Winkelkopf, avec un air entendu, fait pivoter la deuxième cloison, découvrant cette fois un arsenal de bombes à mèche de tous les calibres.*)

WINKEL. En ce cas, je ne saurais trop vous conseiller nos bombes à combustion interne, nos cordons incendiaires, nos feux grégeois, nos grenades au phosphore... Tenez, cette simple allumette à la stéarine, qu'on peut laisser traîner près des chambres d'enfants...

ARTHUR. Hélas ! Pour ne rien vous cacher, j'ai déjà essayé le feu, et je n'en garde pas le meilleur souvenir... C'était, il y a quelques mois chez mes cousins Clift, en Ecosse.

WINKEL. Erreur !... Je vous arrête, Lord Arthur, erreur profane ! Le climat écossais se prête au plus mal à l'incendie rationnel : trop d'humidité ; les statistiques sont formelles.

ARTHUR, *assez fat, et qui se pique au jeu.* Eh bien, mon cher, vous me croirez si vous voulez, mais le château s'est retrouvé bel et bien réduit en cendres... J'ose en tirer quelque vanité, car ces construction du XVe sont coriaces... réellement... Par malheur, mes oncles, eux, n'ont pas eu la moindre égratignure... Ils avaient jugé bon d'emmener les enfants souhaiter son anniversaire à je ne sais quel fantôme du voisinage...

WINKEL. Fâcheux ! Epargner l'héritier et détruire l'héritage, c'est ce que nous appelons un pas de clerc.

ARTHUR. Monsieur Winkelkopf, je crains que vous ne vous mépreniez sur mes intentions. Aucun héritage n'entre en jeu ici et mes tentatives sont entièrement désintéressées.

WINKEL. Ah ! Je préfère ça... L'acte gratuit frappe davantage les imaginations. (*Il fait pivoter une troisième cloison qui démasque une machine infernale.*)

ARTHUR. A la vérité, je souhaiterais les frapper le moins possible.

WINKEL. Vous vous privez de grandes satisfactions... Aucun amateur ne peut raisonnablement reculer devant cette machine de Fieschi ! De quoi faucher tout un cortège. Le meilleur de nos entreprises est dans leur retentissement... Maintenant, si vous recherchez la discrétion...

ARTHUR. A tout prix.

WINKEL. N'en parlons plus... Vous pouvez évidemment vous rabattre sur le fusil de chasse... (*Très vendeur, mais assez méprisant.*) J'attire votre attention sur le fini de l'article : crosse en ronce de noyer, incrustations simili-argent, double canon façon bronze véritable, livré en étui marocain souple entièrement cousu main... La véritable originalité tient dans le mécanisme que voici : supposons que vous confiez cette carabine à une personne de votre choix... au premier faisan... Pan !... La butée du chien agit sur la vis de blocage du guidon... le tourillon de la gâchette frappe sur le ressort de l'axe récupérateur, le canon bascule... et votre invité reçoit la décharge en plein visage... Je vous laisse à penser l'effet produit.

ARTHUR. Effectivement, c'est original... Mais je reviens du Kenya, où j'ai eu le loisir d'éprouver tous les aléas de l'accident de chasse... J'avais fixé mon dévolu sur un major ivrogne, sans savoir-vivre, ni religion... Il marchait dans la brousse à six pas de moi... la distance idéale... Ajoutez à cela une nuque large, épaisse...

WINKEL. Immanquable.

ARTHUR. Par malheur, mon homme était affligé d'un rhume des foins... C'était le grain de sable dans la vessie de Cromwell...

WINKEL. Mauvais calcul !

ARTHUR. Effectivement, car au moment précis où je le couche en joue, le voilà qui éternue... Ma balle lui enlève l'oreille droite, ce qui n'est rien, mais foudroie du même coup une panthère noire qui s'apprêtait à bondir sur lui... Le résultat est que je passe pour un des meilleurs fusils d'Afrique et que ce major me voue une gratitude encombrante... Monsieur Winkelkopf, vous avez devant vous un homme découragé.

WINKEL. Vous auriez tort : je décèle en vous mieux que des dispositions... Je crains que ce qui ne vous perde, ce soit la modestie de vos ambitions... Que diable ! Pourquoi vous en tenez-vous au meurtre individuel ? L'attentat collectif offre des garanties autrement précieuses...

ARTHUR. Monsieur Winkelkopf, jusqu'à nouvel ordre, il me suffit, Dieu merci, de tuer une seule fois, pour satisfaire mes obligations... Je vous confesse qu'il me serait très désagréable, vis-à-vis de moi-même, de tomber dans un gaspillage superflu.

WINKEL. L'économie n'est pas une simplification, loin de là... car elle interdit l'improvisation. Le meurtre individuel au contraire est une question de minutie. Il implique une étude préalable du champ opératoire, si je puis dire... Or, quand je vous ai demandé : « Qui voulez-vous tuer ? », vous m'avez répondu : « N'importe qui. » C'est un peu léger !

ARTHUR. Je vous confirme que je n'en fais qu'une affaire de principe. Pour le reste, sans éprouver pour l'humanité une estime exagérée, je la tiens suffisamment en sympathie pour la laisser vivre en paix... Je vous assure que la première victime venue me comblera... Je préférerais même la connaître le moins possible. J'ai déjà couru de gros risques dans mon entourage immédiat.

WINKEL. Raison de plus pour choisir un peu plus judicieusement. Vous n'imaginerez jamais le profit qu'on éprouve à connaître le caractère, le comportement général, les réactions usuelles de son sujet... Croyez-moi, dès qu'un homme possède des tics, des habitudes, ou mieux encore des manies, il est

pratiquement un homme mort... A condition que vous possédiez, vous, le talent de tourner à votre avantage ces petits accidents de la personnalité... Voyons, Lord Arthur, vous apercevez bien quelques maniaques dans vos relations ?

ARTHUR. Disons que je n'aperçois que cela.

WINKEL. Alors, l'affaire est dans le sac. Procédons par élimination, c'est le cas de le dire. Pour le but que nous poursuivons, les légers travers les plus facilement utilisables sont dans l'ordre : 1° La gourmandise...

ARTHUR, *il a un geste instinctif vers l'armoire aux poisons.* Trop tard ! Oui, je connaissais de très près une personne qui convenait on ne peut mieux. Hélas ! le malheur a voulu qu'elle quitte ce monde par ses propres moyens...

WINKEL. N'en parlons plus... Second travers particulièrement efficace, le bricolage. Vous ne sauriez croire combien cette passion nous est précieuse... Le plus souvent, quelqu'un qui achète un de nos tournevis n'a plus qu'à faire son testament.

ARTHUR. Le dommage est que j'appartienne à une société où l'on est peu porté sur le travail, serait-il manuel. Je n'ai vraiment jamais rencontré quelqu'un qui eût l'idée de toucher à un tournevis ou à quoi que ce soit de ce genre. (*Arthur marque soudain un très net temps d'arrêt.*) A moins que... Ça, par exemple...

WINKEL, *encourageant.* Allez... J'ai l'impression que nous brûlons...

ARTHUR. Considérez-vous un collectionneur comme un bricoleur ?

WINKEL. Supérieur ! Lord Arthur. Comme un bricoleur supérieur !

ARTHUR. C'est que le mien possède un second métier.

WINKEL. Lequel ?

ARTHUR, *confus.* Il est évêque !

WINKEL. Nom de Dieu ! Excusez-moi, c'est trop beau ! (*Il entraîne Arthur vers la quatrième cloison qui démasque une vitrine renfermant des objets hétéroclites parmi lesquels il choisit un pépin noir, sobre, grossier.*) Le parapluie explosif ! Notre modèle spécial pour recteur de village... Doyen de province à la rigueur... (*Comme Arthur recule.*) N'ayez pas peur, il n'est pas chargé... (*Il ouvre et referme le parapluie d'un coup sec.*) Vous introduisez la dynamite ici, et à la première pluie... Boum... plus de recteur !

ARTHUR. Et s'il ne pleut pas ? Je suis terriblement pressé et je me permets de vous rappeler que cet ecclésiastique est un évêque qui ne se promène pas par les chemins ; il possède un attelage.

WINKEL. Alors, offrez-lui cet avertisseur à retardement. Au premier croisement, boum, plus d'évêque !...

ARTHUR. Quand j'ai pensé à mon cousin, car cet évêque est mon cousin...

WINKEL. Mes félicitations !

ARTHUR. J'avais une autre idée...

WINKEL. Sans doute avez-vous consulté notre catalogue ?

ARTHUR. Je voulais vous demander si vous fabriquiez toujours vos pendules explosives...

WINKEL. Le procédé est un peu démodé à mon goût, cela s'est beaucoup fait...

ARTHUR. C'est que la manie de ce saint homme est précisément l'horlogerie...

WINKEL. Un confrère, en somme...

ARTHUR. Simplement dans ses rapports avec la ponctualité... Il passe sa vie à confronter les fuseaux horaires, à couper les secondes en quatre, à rechercher le temps perdu, et, pour tout dire, possède le plus beau musée de montres du Royaume-Uni.

WINKEL. Dans ces conditions... (*Il démasque en faisant pivoter la cinquième cloison un étalage profus de réveille-matin, coucous et rossignols.*) Si vous pouvez trouver votre bonheur là-dedans... je ne veux pas vous décourager.

ARTHUR, *après examen.* Evidemment... (*Il se retourne et lorgne avec insistance la pendule posée sur son socle qui orne le bureau de Winkelkopf.*) ... Vous n'auriez pas autre chose ?... L'évêque est quand même un grand collectionneur... et j'aimerais lui faire un dernier plaisir...

(*En appuyant sur un seul bouton, Winkelkopf referme toutes les cloisons.*
La pièce se retrouve nue à nouveau; on ne voit plus que la pendule monumentale sur son socle.)

WINKEL. Je vous vois venir... Bien sûr, il y a cette superbe pièce, mais ça m'ennuie de m'en séparer... D'un autre côté, je ne voudrais pas vous décevoir... (*Il prend la pendule, la pose sur son bureau.*) ... Une véritable pièce de musée...

ARTHUR. Je n'osais pas vous proposer de me la céder... Mais c'est exactement ce qu'il me faut... Mais alors, tout à fait ça ! Et vous dites qu'elle peut exploser ?

WINKEL. Où et quand il vous plaira.

ARTHUR, *inconscient.* C'est presque dommage de l'abîmer... Comment vais-je m'y prendre ?

WINKEL. Ne vous inquiétez de rien, nous réglons tout nous-mêmes...

ARTHUR. Mais enfin, c'est quand même bien moi qui...

WINKEL. Sans aucun doute, c'est vous... Nous ne sommes que les techniciens... La responsabilité vous reste entière... C'est comme si vous la déposiez vous-même...

ARTHUR. Vous me retirez une épine du pied...

WINKEL. Il nous reste à nous entendre sur trois points : la date, l'heure, le lieu. D'abord, la date.

ARTHUR. Le plus tôt possible. Il y va de mon bonheur.

WINKEL. Honneur ? ou bonheur ?

ARTHUR. Monsieur Winkelkopf, un Savile ne conçoit pas l'un sans l'autre... Je vous en prie, faites diligence.

WINKEL, *consultant son agenda.* C'est que je dois terminer une commande pour nos amis d'Italie... Mais bah ! j'arriverai bien à me débrouiller... Nous sommes aujourd'hui lundi... Que diriez-vous de jeudi ?

ARTHUR. Ce serait magnifique !

WINKEL. Parfait !

(*Il appuie sur un bouton. Entre Gregor.*)

GREGOR. Vous m'avez sonné, Patron ?

WINKEL. Oui. Tu vas préparer une caisse au nom de... au fait, quelle est l'adresse ?

ARTHUR. Monseigneur Osborne. Doyen de Chichester, Londres.

GREGOR. Le nécessaire sera fait, camarade.

ARTHUR. Plaît-il ?

WINKEL. Ne faites pas attention, Lord Arthur. Cet ours a fait sauter trois presbytères et il vous tend la patte...

(*Gregor tend effectivement sa main à Lord Arthur qui y dépose un pourboire.*)

ARTHUR. Vous me ferez tenir mon vestiaire par la même occasion.

WINKEL. Nous disons donc jeudi. Quelle heure ?

ARTHUR. Le doyen est toujours chez lui vers dix heures du soir. Il s'est donné pour règle immuable de consacrer cet instant de la journée à la méditation.

WINKEL. Seul ?

ARTHUR. Parfois avec son fils.

WINKEL. Donc presque seul. D'ailleurs, deux morts, ce n'est pas excessif. Donc, entendu, pour dix heures du soir, jeudi. C'est noté.

ARTHUR. Je peux m'appuyer entièrement sur vous... (*Après un silence, avec un sourire très simple.*) Et maintenant, il me reste à vous demander combien je vous dois ?

WINKEL. Rien ne presse... Vous ferez un virement à notre banque, quand vous serez rentré en Angleterre ; Dieu merci, nous sommes gens de revue...

ARTHUR. Cela m'étonnerait, Monsieur Winkelkopf...

WINKEL. Je le regrette infiniment... Ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de satisfaire une clientèle comme la vôtre, Lord Arthur... L'anarchie dégénère terriblement... Elle marque une tendance inexplicable à gagner les classes pauvres.

ARTHUR, *futile.* Tiens, oui ? C'est curieux !

WINKEL. Mais ceci est du domaine de la sociologie... Vous nous quittez bientôt ?

ARTHUR. Je n'ai pas le choix... Je ne me suis que trop absenté... Six mois, pensez donc !... J'ai peur qu'on ne jase, vous comprenez... Je compte prendre l'Orient-Express demain mardi.

WINKEL, *sursautant.* Non... non ! Pas l'Orient-Express, malheureux !... (*Avec des sous-entendus.*) C'est un conseil d'ami...

ARTHUR. Pourquoi donc ?

WINKEL. Ne me forcez pas à vous en dire plus... Vous lirez les journaux. Vous penserez à moi... Enfin, pas trop... Oubliez ce que je vous dis ; mais, croyez-moi, prenez plutôt le rapide du soir... (*Badin, montrant la pendule.*) Vous voyagerez avec elle...

ARTHUR, *dont c'est le tour de sursauter.* Hélà ! Diable...

WINKEL, *souriant.* Non, là, vous ne risquez rien... (*Solennel.*) Nous avons dit jeudi soir, dix heures, ce qui est promis est promis.

(*Tout en disant cette réplique, il remonte la pendule, tour après tour, en scandant à chaque fois : lundi... mardi... mercredi... jeudi... dix heures.*)

Un immense tic-tac emplit la scène.
La lumière baisse jusqu'au noir.
Le dernier détail éclairé est la pendule.
Le tic-tac se fond dans le bruit déchirant d'un train lancé à toute allure.
Le tic-tac remonte à nouveau, cependant que la lumière revient sur un colis postal où l'on distingue la forme de la pendule, puis gagne l'ensemble du décor qui représente, cette fois, le bureau du doyen.
Le carillon de Big Ben, au loin, sonne neuf heures et demie.
Le doyen et Tom, le général, Lady Merton et Sybil sont réunis pour une sorte de conseil dont le caractère improvisé et provisoire doit se faire sentir.

LE DOYEN. Ma position est extrêmement embarrassante. Je ne veux pas chercher à excuser Arthur. Il est indéfendable, je le sais... Maintenant, est-il bien chrétien d'accabler un absent ?

LE GÉNÉRAL. Il y a du vrai : sommes-nous réellement « sport » ?

LADY MERTON. Mais enfin ! Ce que nous reprochons à Arthur, c'est précisément d'être absent... et depuis six mois ! Or, si nous vous avons demandé d'intervenir auprès de Lord Anthony pour qu'il consente à nous recevoir après cette longue période de silence, croyez bien, Monseigneur, que c'est parce qu'un élément nouveau intervient qui va nous obliger à modifier notre attitude... N'oubliez pas que nous sommes jeudi.

LE GÉNÉRAL. Oui, jeudi.

LE DOYEN. Jeudi ?

LADY MERTON. Jeudi 15 novembre. Ce qui signifie qu'aujourd'hui même le deuil officiel de cette pauvre Lady Clem prend fin... et j'ose dire que c'est extrêmement fâcheux pour tout le monde.

TOM, *ravi, portant une main à sa boutonnière.* Je vais pouvoir enfin retirer cet affreux crêpe...

LE GÉNÉRAL, *au doyen.* Mettez-vous à notre place... Aussi longtemps qu'a duré ce deuil, nous pouvions, à la rigueur, justifier aux yeux du monde la dérobade d'Arthur... Nous étions sans doute ridicules dans le privé, mais du moins, les convenances étaient sauves...

LADY MERTON. Et voilà qui est fini désormais !

LE DOYEN. Notez bien que la période de demi-deuil va durer encore six mois. Il ne serait pas indécent d'estimer que ce laps de temps nous accorde encore un sursis...

LADY MERTON. Fariboles... Vous savez mieux que personne que le demi-deuil d'une parente au second degré n'a jamais empêché un mariage. Rappelez-vous les Carstairs... Elle était en blanc, lui en noir, les demoiselles d'honneur en violet, et c'était tout à fait exquis.

TOM. Si vous voulez mon avis...

LE DOYEN. Tout à l'heure, Tom, tout à l'heure...

LADY MERTON. Nous ne pouvons plus continuer à nous abriter derrière un cercueil qui a perdu toute valeur mondaine.

LE GÉNÉRAL, *avec une belle franchise militaire.* Comprenez-vous, rien ne nous arrête plus...

SYBIL. Si, moi je vous arrête !

LADY MERTON. Non, Sybil, je t'en prie. Ne recommençons pas à nous disputer.

LE DOYEN. En somme, que comptez-vous dire à ce pauvre Anthony ?

LE GÉNÉRAL. Puisque nous sommes moins que jamais en mesure de fixer la date du mariage, il ne nous reste plus qu'à déterminer les détails d'une rupture que nous n'avons différée que par respect pour la mémoire de notre chère vieille amie.

LADY MERTON. Il est évident que cette rupture doit venir de notre côté. Sybil annoncera qu'elle reprend sa liberté pour des motifs qui... qu'il reste à trouver...

LE DOYEN. Et qui ménageront, je l'espère, l'honneur de chacun...

LE GÉNÉRAL, *accommodant.* Cela va sans dire.

LADY MERTON. Mais pas du tout ! Et même, bien au contraire ! Le scandale sera trop flagrant pour que Sybil et Arthur en sortent blancs tous les deux... Si la conduite d'Arthur peut, un seul instant, passer pour honorable, je vous laisse à penser les suppositions désobligeantes qu'on ne manquera pas de formuler au sujet de Sybil... Elle sera à tout jamais considérée comme une personne inconstante, capricieuse, frivole et nous ne pourrons plus la marier...

LE GÉNÉRAL. En vérité, il est dommage qu'il n'existe pas du côté Savile, un homme susceptible de réparer en donnant son nom à Sybil...

(*Tous les regards, sauf ceux de Sybil, convergent machinalement vers Tom, qui s'est désintéressé de la conversation et ausculte ingénument le paquet qui contient la pendule, à l'autre bout de la pièce. Le silence soudain qui envahit le bureau l'alerte. Il se demande pourquoi l'on ne parle plus, lève la tête et sourit à l'assemblée.*)

TOM. C'est drôle, ce paquet qui vient de Czherb, on dirait comme une horloge.

LE DOYEN, *les yeux au ciel.* Seigneur, vous me l'avez donné. Que votre Saint-Nom soit béni !... Mais tout de même... (*A Tom.*) ... Allez, reviens t'asseoir, je t'en prie.

LE GÉNÉRAL. Je crains, en effet, que Tom ne constitue pas une excellente solution.

LADY MERTON. C'est pourquoi nous insistons, Monseigneur, pour que vous veniez avec nous chez Lord Anthony. Nous n'aurons pas trop de votre caution pour arbitrer les négociations difficiles qui vont s'y dérouler.

LE DOYEN. Chère Lady Priscilla, vous êtes suffisamment de mon entourage pour savoir que voici venir l'heure de ma méditation quotidienne. Depuis trente ans, je n'ai jamais manqué à cette règle. (*Le doyen se lève et tire ses deux chronomètres de son gousset.*) De votre côté, vous n'avez plus de temps à perdre si vous voulez être ponctuels au rendez-vous que j'ai arrêté avec Anthony. Considérez que ma bénédiction vous accompagne.

(*Tout le monde se lève.*)

LADY MERTON. Nous sommes donc bien d'accord : tous les torts sont du côté d'Arthur.

LE DOYEN. Les torts, sans doute... Encore faudrait-il ne pas en faire un monstre...

LADY MERTON. Au contraire, c'est tout à fait indispensable si nous voulons proclamer que notre fille est une victime. Il n'y a pas de victime sans bourreau, c'est évident.

LE GÉNÉRAL, *au doyen.* Entre nous, Monseigneur, les Savile nous doivent bien cela.

LE DOYEN. A condition que la vérité soit respectée.

TOM. Très juste !

LE DOYEN. Et la vérité, au fond, nous ne la connaissons pas.

SYBIL. Encore plus juste !

(*Outrée, Lady Merton se rassied et relance le conseil au moment où il allait se disperser.*)

LADY MERTON. Ah non !... Nous sommes entre nous. Je vous préviens que je suis décidée à ne plus tomber dans le panneau du mystère... de la mission... ou je ne sais quoi encore !... A partir de maintenant, la vérité sera ce que nous la ferons... et nous n'en serons pas très éloignés en prétendant par exemple, qu'Arthur s'est révélé atteint d'une de ces maladies honteuses... comme la tuberculose...

LE DOYEN. Laissez-nous au moins la santé... Quoique : santé sans honneur ne soit que ruine du cœur.

SYBIL. Le joli rôle que vous me faites jouer là ! Arthur est malade, et comme il est malade, je l'abandonne à son sort.

LE GÉNÉRAL. Objection valable. Même dans l'armée, on évite d'abandonner un compagnon blessé.

LADY MERTON. Alors, je ne sais pas, moi, nous pourrions lui avoir découvert une liaison avec une femme de mauvaises mœurs... peut-être même un enfant naturel ?

TOM. Si vous voulez mon avis, quand on apprendra cela collège, Arthur passera pour un héros.

LE DOYEN, *à Tom.* Toi... (*D'un geste, il lui signifie d'avoir à s'éloigner et Tom spontanément retourne à sa pendule. Le doyen aux autres.*) Ce serait un mensonge.

LE GÉNÉRAL. Pieux, Monseigneur...

LE DOYEN. En un sens, évidemment... Qu'en pense notre petite Sybil ?

SYBIL. De mieux en mieux ! Cette fois, je ne suis plus celle qui abandonne lâchement Arthur sur un lit d'hôpital... Mais, au contraire, c'est lui qui m'abandonne... Entre une créature perdue et Sybil Merton, vous laissez entendre à grand fracas qu'il a choisi la première... Je ne manquerai pas de m'en trouver flattée dans les salons.

LE GÉNÉRAL. Au fait, c'est vrai. Qu'est-ce qu'elle pourrait posséder, cette femme, que ma fille n'ait pas ?

LADY MERTON, *à Sybil.* Alors, trouve quelque chose d'autre... Nous devrions déjà être chez Lord Anthony.

(*Le doyen consulte ses deux chronomètres et acquiesce. Cependant que, dans son coin, Tom a réussi à ouvrir l'un des côtés de l'emballage de la pendule : bourres de paille, etc.*)

TOM. Ça y est, j'ai trouvé comment ça s'ouvre...

SYBIL. Ne me demandez pas mon avis ou bien, si vous me reconnaissez l'âge de raison, accordez-moi aussi le privilège de régler mes problèmes moi-même.

LADY MERTON. Tu parles comme une suffragette.

SYBIL. Vous disposez de mon avenir avec une sérénité à toute épreuve, vous vous battez pour que je recouvre ma liberté... Et bien soit, je l'accepte. Mais laissez-moi au moins en faire l'usage qu'il me plaît.

LE GÉNÉRAL. Ces propos et ce ton ne sont pas de ton âge.

SYBIL. Père, je vous en prie, ne vous en mêlez pas. Sous l'uniforme que vous portez, la seule chose que l'on sache faire, c'est de bien mourir. Mon héroïsme à moi, c'est de vouloir être heureuse.

LADY MERTON. Je ne pense pas avoir jamais entendu quelqu'un parler de cette façon.

LE DOYEN. Il est certain que nous vivons des temps révolutionnaires.

TOM, *toujours autour de la pendule.* Et comment ! Vous avez lu, ce matin, dans le *Times ?* Les anarchistes ont réussi à faire sauter l'Orient-Express. Autant je déteste les Boers, autant je ne puis m'empêcher d'éprouver une certaine admiration pour ces individus-là.

LE GÉNÉRAL. Vous en parlez à votre aise, mon garçon, parce que vous vous trouvez à l'abri, du bon côté de la Manche.

LE DOYEN. Grâce au ciel, ils ne se sont pas encore manifestés à Londres et je doute qu'ils aient l'audace de le faire de si tôt.

LADY MERTON. Pour ma part, j'ai une aversion égale pour les anarchistes et pour les chemins de fer. Donc, match nul. Ne déraillons pas à notre tour... (*Elle va vers Sybil et la prend par le bras.*) ... Ma chérie, nous nous égarons les uns et les autres. De notre côté, nous bafouillons peut-être un peu, mais toi, tu fais preuve d'un entêtement inadmissible. Comment y voir clair ? Nous ne parlons pas le même langage.

SYBIL. C'est pourtant très simple. Dans cette affaire, je ne me sens pas comme vous engagée vis-à-vis

des cinq cents personnes, mais envers Arthur seul. Aussi, j'estime que c'est à lui, et rien qu'à lui, qu'il appartient de me délier de mon engagement s'il en a envie.

LADY MERTON. Mais c'est qu'elle l'aimerait, ma parole !

LE DOYEN, *les poussant vers la sortie.* Mes chers amis ! Mes chers amis ! Vous êtes déjà en retard ! Et si vous voulez que j'aie une chance de vous rejoindre avant la fin de votre réunion, laissez-moi vite faire ce que j'ai à faire... (*Sur le seuil de la porte.*) Du courage, Anthony ne vous mangera pas... (*Il referme la porte, puis la rouvre aussitôt badin.*) Et les anarchistes non plus...

(*Il revient vers le centre de son bureau où, trompant l'espérance de Tom, il se dirige non pas vers la pendule, mais vers un lutrin.*
Il ouvre une énorme Bible et tombe en oraison.)

TOM, *déçu.* Ben alors ! On l'ouvre pas.

LE DOYEN, *biblique.* « Le juste a l'éternité devant lui et jamais il ne craindra les entreprises du Malin. »
La lumière décroît sur la scène en même temps que remonte le menaçant tic-tac entendu chez le terroriste.

Ce bruit se fond dans celui de Big Ben, qui sonne dix heures moins un quart.

La lumière revient sur un décor qui est celui du premier tableau, la façade de l'hôtel des Savile.
Mais, cette fois, elle ne laisse pas filtrer une atmosphère de fête : une seule fenêtre est éclairée. la famille Merton entre par la partie du décor figurant le perron surmonté du globe lumineux et se présente à la porte où elle est accueillie par James.

JAMES. Si je puis me permettre... C'est un grand plaisir de vous revoir dans cette maison...

LE GÉNÉRAL. Hélas ! James, les circonstances ne sont plus ce qu'elles étaient... Vous, au moins, vous n'avez pas changé... Lord Anthony ?

JAMES. Mon Général jugera par lui-même.

(*Ils entrent. Cette fois encore, la façade de la maison disparaît, découvrant le petit salon du premier acte.*)
Lord Anthony est assis dans un fauteuil en compagnie d'un hôte, disposé de telle sorte qu'on ne puisse pas le reconnaître de prime abord et avec lequel il joue aux échecs.
A leurs côtés, l'intimité de deux tasses d'infusion.

LORD ANTHONY. Echec au roi...

(*On frappe. Entre James.*)

JAMES. Le général et Lady Merton...

(*Les deux joueurs se lèvent. Le partenaire de Lord Anthony n'est autre que Nadar.*)

NADAR, *sans conviction.* Si vous le désirez, je peux me retirer.

LORD ANTHONY. Non, non, Nadar, restez au contraire, vous ne serez pas de trop...

(*Comme les Merton pénètrent, Nadar s'efface au second plan. Le général entre le premier, les bras ouverts, sans arrière-pensée.*)

LE GÉNÉRAL. Anthony, vieux camarade !...

(*Cependant que le général donne l'accolade à Lord Anthony, Lady Merton aperçoit Nadar.*)

LADY MERTON. Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

NADAR, *s'inclinant.* Lord Anthony veut bien m'honorer de sa confiance et même de sa sympathie.

(*Lord Anthony se dégage de l'étreinte du général, baise assez rapidement la main de Lady Merton et se dirige avec beaucoup plus de chaleur vers Sybil.*)

LE GÉNÉRAL, *insistant.* Le Club est bien vide depuis que vous n'y venez plus.

LORD ANTHONY, *à Sybil.* Ma chère enfant, il règne un grand vide partout, et je pense que vous êtes la moins épargnée.

LADY MERTON. Ne nous attendrissons pas. Je regrette d'avoir été brutale, Lord Anthony, mais le temps passe, vous le savez, nous devons avoir fixé nos positions d'ici demain.

LORD ANTHONY. Mes chers amis, je comprends fort bien votre désir légitime de voir se réunir ici cette sorte de conseil de famille, mais, hélas, je n'ai toujours rien de nouveau à vous dire... Sybil, je m'inclinerai devant votre décision, quelle qu'elle soit.

SYBIL. Ma position n'a aucune raison de changer. Je continuerai d'attendre Arthur jusqu'à ce qu'il m'ait dit de sa propre bouche qu'il ne m'aime plus.

LADY MERTON. Aurais-tu complètement perdu le sens de l'honneur ?

SYBIL. Mon honneur à moi, l'honneur de toutes les femmes depuis les Croisades, c'est l'honneur d'attendre.

LORD ANTHONY. Ma chère enfant, si cela était encore à envisager, je serai fier d'avoir une belle-fille telle que vous.

LADY MERTON. Eh bien moi, je me refuse absolument à être la mère d'une jeune fille qui attend. Je trouve cela indécent.

LE GÉNÉRAL. D'autant plus qu'en vérité, nous ignorons si Arthur est mort ou vivant !

LADY MERTON, *chaleureuse.* Voilà la première réflexion sensée que j'entends depuis le début de cette soirée. Qu'en pensez-vous, Anthony ?

LORD ANTHONY, *soucieux.* Hélas ! Tout m'incite à croire qu'Arthur a mené une vie dangereuse depuis son départ. Aux dernières nouvelles, il paraît qu'il était au Kenya, où il a très courageusement sauvé ce major Bramble qu'une panthère noire avait attaqué.

LE GÉNÉRAL. Bramble ? Je l'ai rencontré au Club. Il m'a dit effectivement que ce fut un coup de fusil extraordinaire. Je ne connaissais pas à Arthur cette adresse au tir.

LORD ANTHONY. Moi non plus, mais mes facultés d'étonnement son considérablement amoindries en ce qui le concerne. Que signifie, par exemple, cette sorte de voyage en zig-zag qu'il a entrepris et dont chaque étape est marquée par un incident tragique ? J'ai su qu'il s'était installé pendant quelques semaines chez nos cousins Clift en Ecosse... Voilà que le château brûle.

LADY MERTON, *à Sybil.* Mais toi, il t'a écrit, à ce moment-là ? Que te disait-il ?

SYBIL, *mi-rêveuse, mi-ironique.* « Je vous aime. »

LORD ANTHONY. Plus tard, on retrouve sa trace à Nice, où il s'embarque sur le yacht des O'Connor... Que croyez-vous qu'il arrive ? Le bateau fait naufrage inexplicablement.

LADY MERTON, *à Sybil.* Et tu reçois une carte postale...

SYBIL, *même jeu.* « Je vous aime. » C'est un signe de vie, non ?

LORD ANTHONY. Ce n'est pas tout. Profitant sans doute de son séjour en France, il entreprend l'ascension du mont Blanc en compagnie d'Archibald. Comme par un fait exprès, une corde casse et c'est miracle que ce pauvre Archie s'en tire avec une fracture ! C'est étrange, on dirait qu'une fatalité poursuit Arthur... ou qu'il s'ingénie à plaisir à se trouver dans des endroits où l'existence de l'homme est particulièrement menacée. En

réchappera-t-il ? En a-t-il même réchappé ? Qui oserait l'affirmer ?

LADY MERTON. Nadar !

LE GÉNÉRAL. Quoi, Nadar ? Vous n'allez pas mêler ce Monsieur à un drame aussi intime !

LADY MERTON. Pourquoi pas, puisqu'il est maintenant un familier de Lord Anthony ?

NADAR, *grave et assez sarcastique.* Vous avez besoin de moi, Lady Priscilla ? On revient à Nadar ?

LADY MERTON. Ça va bien comme cela. Pouvez-vous nous dire si Lord Arthur est mort ou vivant ?

NADAR. Il suffit que j'entre en relations avec lui. Rien n'est plus facile si je puis disposer des derniers objets qui se sont trouvés à son contact.

LADY MERTON. Anthony, voulez-vous demander à James de faire le nécessaire ?

(*Lord Anthony sonne ; James apparaît.*
Anthony, sur le pas de la porte, lui parle à voix basse.
Sybil en profite pour se retourner contre ses parents.)

SYBIL. Evidemment, cela arrangerait tout... Attendre un vivant, c'est à la fois ridicule et vulgaire. Mais rester fidèle à un mort, voilà qui ne manquerait pas d'allure. Je suis persuadée que nos amis apprécieraient beaucoup !

LE GÉNÉRAL. Calme-toi, mon petit, calme-toi.

(*A ce moment, Sybil se tait par décence, parce que Lord Anthony revient*
James réapparaît, tenant sur un cintre le costume qu'Arthur portait à l'enterrement de Lady Clem.

NADAR. C'est le dernier costume qu'ait porté Lord Arthur avant son départ ?

JAMES. Le dernier, Monsieur. En rentrant de l'enterrement de Lady Clementina, Milord, me semblait troublé. Il m'a demandé son ensemble de voyage et il a jeté cet habit sur son lit sans même prendre la peine d'en vider les poches. J'y ai retrouvé un mouchoir... l'étui à cigares de Milord... et cette bonbonnière que j'avais achetée moi-même pour l'anniversaire de la pauvre Lady. (*Au fur et à mesure, il pose les objets sur un petit meuble et l'habit sur un fauteuil.*)

(*Tout le monde a tendance à se grouper autour de ces dépouilles au-dessus desquelles Nadar commence à faire tournoyer un pendule.*)

LADY MERTON, *au bout d'un moment.* Alors, professeur ?

NADAR. Il est vivant, Lady Priscilla. Il est même extrêmement vivant... Veuillez constater la différence : lorsque j'approche mon pendule de cette bonbonnière, qui a certainement été touchée plus souvent par Lady Clementina que par Lord Arthur, il reste immobile... cette bonbonnière, c'est la mort !... Au contraire, si je le déplace sur cet habit chargé encore des fluides du disparu, il se met à bouger, et furieusement... C'est extraordinaire... On jurerait que Lord Arthur est tout près...

(*A ce moment, paraît Arthur dans l'encadrement de la porte, très Philéas Fogg, avec sa casquette à oreillettes, son manteau de voyage à carreaux, ses valises. Il reste un instant surpris par cette assemblée qui ne fait pas attention à sa présence, puis...*)

ARTHUR. James, voulez-vous me débarrasser, s'il vous plaît.

TOUS, *se retournant d'un bloc.* Arthur !

(*L'assistance hésite un instant entre la surprise et le respect soudain que lui inspire le fabuleux pouvoir de Nadar. Elle se demande si ce n'est pas une illusion.*)

NADAR. J'allais justement dire que ce costume frémit comme un chien qui reconnaît son maître.

ARTHUR, *souriant.* James, vous laissez frémir mes costumes, maintenant ? Mais que se passe-t-il donc ?

(*Cela suffit pour que la stupeur se dénoue.*
Sybil contient un mouvement vers Arthur, cependant que James accourt pour le débarrasser. Arthur, bas à James.)

Auriez-vous l'heure exacte ?

JAMES. Quatre minutes avant dix heures, Milord.

LORD ANTHONY, *maîtrisant son émotion sous une sévérité toute spartiate.* Nous parlions justement de toi, Arthur !

LE GÉNÉRAL. Dites que nous n'avons fait que cela depuis six mois !

(*Arthur remonte vers le groupe des parents. Il s'incline devant Lady Merton.*)

ARTHUR. Lady Priscilla !

LE GÉNÉRAL. Eh bien, c'est déjà quelque chose de vous savoir vivant.

LADY MERTON. Et en bonne santé, j'espère ?

ARTHUR. Je me porte comme un charme... Je ne vous dirai pas que j'ai toujours mangé à ma faim, cette cuisine française est épouvantable ! Mais, bah ! A la guerre comme à la guerre...

LE GÉNÉRAL. Et vous nous revenez, comment dirais-je ? seul... en quelque sorte.

ARTHUR. Seul ?

SYBIL. Ne faites pas attention, Arthur, mes parents ont parfois de l'imagination.

LADY MERTON, *à Arthur.* Excusez-nous, mais Monseigneur Osborne vient de nous laisser entendre qu'il se posait les mêmes questions que nous.

ARTHUR. Quoi ? Le Doyen est ici ?

LADY MERTON. Non, mais c'est nous qui sommes passés chez lui tout à l'heure.

ARTHUR. Ah !... C'était très imprudent... Et il est resté là-bas ?

LE GÉNÉRAL. Mais bien sûr.

ARTHUR. Et Tom ?

LE GÉNÉRAL. Tom aussi.

ARTHUR. Ah !... (*Il est au bord d'une méditation pénible.*)

LORD ANTHONY. Et tu as eu beau temps sur le continent ?

ARTHUR. Très beau temps, réellement ; sauf quelques jours nuageux avec de brèves éclaircies en fin de matinée... Température variable...

SYBIL, *hésitante.* Puis-je vous demander si vous envisagez de repartir ?

ARTHUR. Moi... Ah ! quand il ne tiendra plus qu'à moi... (*A ce moment, un lourd carillon commence d'égrener les heures dans le lointain. Avec émotion.*) Big Ben ! En ai-je rêvé !

LADY MERTON. Rêver parce qu'on entend une horloge ! Vous ne trouvez pas qu'Arthur a pris des manières continentales ?

ARTHUR. Je vous prie de m'excuser, je vous prie d'excuser aussi la liberté que je prends de parler de moi... (*Il compte machinalement.*) Quatre, cinq six...

LORD ANTHONY. Au contraire, mon garçon, nous ne demandons que cela. Je n'osais t'interroger le premier.

ARTHUR, *lorsque Big Ben a fini de sonner.* — Et voilà... Eh bien, maintenant, je peux vous avouer que j'ai eu grand peur. (*A Sybil.*) Allais-je vous retrouver et comment ? Seriez-vous même à Lon-

dres ? Autant de questions que je ne m'étais pas posées dans le feu de mes entreprises et qui m'ont assailli soudain sur le pas de cette porte... Et voici que vous êtes ici... Il me semble que rien n'a changé...

SYBIL, *doucement*. Rien n'a changé, Arthur.

ARTHUR. A Nice, un jour, j'ai acheté le *Times*... A la rubrique mondaine, on rendait compte d'une réception chez les Carstairs... J'ai lu votre nom parmi ceux des danseurs... Vous dansiez, Sybil...

SYBIL. A contretemps et à contrecœur...

ARTHUR. Alors, je me suis demandé si le plus dur dans l'exil, ce n'était pas le retour...

SYBIL. Et ensuite ?

ARTHUR. Eh bien non !... J'ai l'impression, au contraire, de sortir d'un cauchemar.

LE GÉNÉRAL. Vainqueur ?

ARTHUR. Cette fois, oui, je le crois.

(*A ce moment, James apparaît sur le seuil et annonce.*)

JAMES. Monseigneur Osborne !

(*Le doyen entre en trombe, accompagné de Tom qui porte la sinistre pendule de Winkelkopf.*)

LE DOYEN. Arthur !

ARTHUR. Monseigneur !

LE DOYEN. Content de te revoir, Arthur. (*Aux autres.*) Ce n'était pas la peine que je bâcle mes oraisons. En sommes, vous n'avez pas besoin de moi. Et pourtant, je ne regrette pas d'être venu. (*Il fait signe à Tom d'approcher avec la pendule.*) Regardez ce qu'il y avait dans mon colis. Je n'ai pu résister au plaisir de vous la faire admirer.

TOM, *déposant la pendule sur la table*. Papa n'en a jamais vu de semblable.

LE DOYEN. Et pourtant, j'en possède cent quarante-deux !... Elle fait un bruit comme j'en ai rarement entendu.

TOM. Infernal !... Arthur... (*Il lui tend la main.*) Eh bien, Arthur, vous rêvez ?

ARTHUR. Je l'espère...

LE DOYEN, *à la ronde*. Qu'en dites-vous ?

TOUS. Remarquable !

LE DOYEN. Le plus étrange est que j'ignore totalement qui peut me faire un semblable cadeau. Pas la moindre carte de visite.

TOM. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle vient de Czherb. J'ignorais que papa eût des admirateurs aussi lointains.

LE GÉNÉRAL. En tous les cas, votre merveille retarde d'une heure... Dix heures ont largement sonné...

LE DOYEN. Pas en Europe centrale. Vous ne tenez pas compte des fuseaux horaires, mon cher général. Je vous ai réservé le plaisir de la remettre devant vous à l'heure de Greenwich, afin que vous étrenniez son carillon avec moi... (*Il ouvre la pendule.*) Cette petite voix nouvelle que je n'ai pas encore eu l'honneur d'entendre...

(*Arthur s'interpose dans un sursaut désespéré.*)

ARTHUR. Non !... N'y touchez pas... Eloignez-vous tous.

LE DOYEN. Qu'est-ce à dire ?

(*Arthur se place en écran devant la pendule et reprend péniblement son sang-froid pour expliquer.*)

ARTHUR. Il ne faut jamais bouger les aiguilles avant qu'une pendule soit complètement arrêtée.

LE DOYEN. Mes compliments, Arthur. Je ne vous savais pas cette érudition horlogère. Mais si ce que vous dites est exact pour les mouvements à balancier, dans le cas présent nous avons affaire à un système à ancre.

ARTHUR. Quoi ? Vous avez examiné l'intérieur de cette pendule ?

LE DOYEN. Superficiellement. Le mécanisme m'en a paru tout à fait original. Je dirais presque artisanal. Je n'ai d'ailleurs pas tout compris.

ARTHUR. Juste ciel !

LE DOYEN. Voulez-vous être assez aimable pour me laisser approcher ?

ARTHUR. Non !

LE DOYEN. Comment ça, non ?

ARTHUR. Père, il faut faire évacuer la maison ! J'en appelle à votre autorité...

LORD ANTHONY. Arthur, mon garçon, tu devrais peut-être prendre un peu de repos...

ARTHUR. Sybil, je vous en prie, fuyez dans le jardin pendant qu'il en est temps encore, emmenez vos parents... et Tom... et même Monseigneur, si vous le désirez... Partez tous !

SYBIL. Je ne vous comprends pas...

LADY MERTON. Arthur est la proie du délire.

LE GÉNÉRAL. Un peu de paludisme, sans doute.

(*A la faveur d'un mouvement tournant, le doyen a débordé Arthur ; il récupère la pendule qu'il tourne vers lui.*)

LE DOYEN. Mes chers amis, je vous demanderai le plus grand silence ; elle va sonner ! C'est très important ! Chaque timbre possède sa personnalité, son registre propre...

LADY MERTON. Ne dit-on pas que c'est le moment de faire un vœu ?

LE DOYEN. Chut !

(*A ce stade, Arthur semble presque résigné. Il saisit la main de Sybil qui se méprend sur ce geste.*)

SYBIL. Enfin ! Je vous retrouve...

ARTHUR. Pas pour longtemps...

SYBIL, *rompt d'un pas*. Voulez-vous donc me quitter à nouveau ?

ARTHUR, *lui reprenant la main, délibérément cette fois*. Non, ma chérie, rien ne peut plus nous séparer... sur cette terre... (*Très vite.*) ... Je veux que vous sachiez que je vous aimais... tout ce que j'ai tenté d'accomplir, c'était pour ne pas vous perdre.

SYBIL, *radieuse*. Mais, mon chéri, la vie commence !

ARTHUR, *fermant les yeux*. Non, non... Ne dites pas cela, c'est trop affreux.

SYBIL. Affreux ?... C'est le paradis !

ARTHUR, *lugubre*. Presque... Hélas !

(*Pendant ce temps, le doyen a tourné lentement les aiguilles. Lorsqu'elles marquent dix heures, la pendule commence à sonner et émet une lamentable petite éructation, agrémentée d'un peu de fumée. Suit une série de faibles détonations en chaîne. L'angoisse fait place à la surprise sur le visage d'Arthur.*)

LADY MERTON. J'avoue que cette chose est surprenante !

LE DOYEN. Un véritable chef-d'œuvre ! Je n'ai rien vu de si singulier depuis la machine de Papin. Cette pendule sera le joyau de ma collection...

LE GÉNÉRAL. Vous ne voulez pas dire qu'elle fonctionne à la vapeur ?

SYBIL. Vous devriez en faire don au British Museum.

TOM. En tout cas, je ne donne pas longtemps à nos amis pour en désirer une pareille !

LE DOYEN, *saisissant son canif*. Puisque cela semble vous intéresser, nous allons regarder une bonne fois ce qu'elle a dans le ventre.

(*Il se forme une sorte de demi-cercle autour du doyen qui a vite fait de réduire la pendule en*

pièce détachées pour qu'il ne subsiste plus d'équivoque concernant une explosion ultérieure.
Arthur en profite pour se diriger machinalement vers son manteau qu'il commence à enfiler. Sybil, médusée, le suit des yeux sans intervenir.
Lord Anthony capte cette surprise et en découvre l'objet.)

LORD ANTHONY. Eh bien, Arthur, où vas-tu ?

ARTHUR. Je ne sais pas... Je ne sais plus...

LE DOYEN, *retirant une vis de sa bouche.* Alors, au fait, dis-moi, Arthur, tout est arrangé, si je comprends bien...
(*C'est la gaffe ! Chacun se tourne un peu gêné par cette attaque brutale, vers Arthur qui reste bouche ouverte, sans rien dire...*

LE DOYEN, *qui ne s'aperçoit de rien.* En vérité, je n'avais jamais douté de toi... L'important est d'entrer d'un pas assuré dans le mariage à l'heure que l'on a choisie et de ne pas trébucher après... (*Comme personne ne répond, il relève la tête.*) N'est-ce pas ?

NADAR. Un instant ! (*S'interposant, très caverneux, entre Lord Arthur et les autres.*) Lord Arthur, il faut que je vous parle.

ARTHUR, *désabusé.* A quoi bon !

LADY MERTON, *à Arthur.* Vous avez tout intérêt à écouter Nadar. Nous avons constaté ce soir qu'il est dans ses grands jours.

LE DOYEN, *continuant à démonter sa pendule avec gourmandise.* Oh ! le charmant détonateur à crémaillère... Regardez...
(*James entre avec les rafraîchissements et Sybil fait la jeune fille de la maison.*)

NADAR. Je ne suis pas aveugle, Lord Arthur, et je veux vous prévenir : attention, vous vous trahirez bientôt, si vous continuez ainsi...

ARTHUR. Aussi bien, j'abandonne... Je n'en peux plus... Je finirai sans doute au Transvaal, abruti par l'alcool et le chagrin.

NADAR. Tsst !... D'abord, le Transvaal s'appellera bientôt l'Afrique du Sud, Lord Arthur, et ensuite, vous allez vous marier.

ARTHUR. Vous n'imaginez tout de même pas que je puisse être assez dénué de scrupules pour épouser Miss Merton alors que je ne peux lever cette hypothèque terrible.

NADAR. Je n'aurais pas dû vous parler. Les hommes comme vous, Lord Arthur, n'ont pas assez de maturité pour qu'on les laisse accéder aux degrés supérieurs de la connaissance et de la lucidité.

ARTHUR, *trop désemparé pour s'indigner.* Ce n'est tout de même pas ma faute si toutes mes tentatives tournent mal. J'apporte la fortune aux uns, la santé aux autres... Dites-moi plutôt que je finirai dans la peau d'un Saint-Bernard, d'un bienfaiteur de l'humanité... Allons, Nadar, avouez que vous vous êtes trompé, que je ne suis pas un assassin...
(*Il tend sa main que Nadar examine.*)

NADAR. Je ne crains pas la contre-épreuve... Hélas ! Je ne vois rien ici qui puisse infirmer mon premier pronostic...

SYBIL, *s'approchant.* Que complotez-vous, tous les deux ?
(*Nadar et Arthur s'écartent l'un de l'autre. Dès lors, il ne se parleront plus que par allusions.*)

NADAR. Je disais à Lord Arthur que nul ne saurait prétendre diriger le destin.

LE DOYEN. Si, au lieu de destin, nous disions plutôt la Providence ?

NADAR, *galant.* Monseigneur, je ne voulais pas profaner le mot.

LE DOYEN. Alors, nous sommes bien d'accord... l'avenir n'est à personne.

NADAR, *il est pris d'une violente quinte de toux en buvant son verre.*) Nous autres, spiritualistes... (*Il tousse de plus belle.*)

LADY MERTON. Eh bien, Nadar, voyons, dominez-vous...

LE DOYEN, *le tapote dans le dos et avisant la bonbonnière, la secoue, l'ouvre et la tend à Nadar.* Il faut vous adoucir la gorge.

NADAR, *prend la dragée entre le pouce et l'index.* Nous autres, spiritualistes, sommes formels : il est choquant de vouloir diriger la fatalité.
(*Il va pour porter la dragée à sa bouche. Arthur fait machinalement le geste de l'en empêcher.*)

NADAR, *pédant.* Ne protestez pas, Lord Arthur, si j'ai l'air de vous donner une leçon ; vous êtes jeune : laissez faire le destin.

ARTHUR, *n'osant croire à ce qui va se passer.* Vous vous rendez bien compte de ce que vous dites ?

NADAR. Je n'ai pas l'habitude, moi, de dire des mots en l'air. (*Il porte de nouveau la dragée à sa bouche.*)

ARTHUR. Vous êtes certain qu'il ne faut pas chercher à agir sur le Destin... ni pour ni contre ?

SYBIL. Mais, chéri, pourquoi voulez-vous absolument vous en mêler ?

NADAR. Souvenez-vous toujours de ceci : ce qui doit arriver... (*Il avale la dragée.*) ... arrive !

LE DOYEN. Autrement dit : les voies de la Providence sont imprévisibles.
(*Arthur regarde Nadar avec des yeux qui ne croient pas ce qu'ils voient.*)

NADAR, *dégustant la dragée.* Excellent...

ARTHUR, *pétrifié.* Sybil... Sybil... Nous allons pouvoir nous marier demain.

NADAR, *déconcerté.* Qu'est-ce qui vous prend ?

ARTHUR. Demain, ou même tout de suite, si vous voulez.

LADY MERTON. Tout de suite ! En effet, ce serait peut-être plus sûr. Ah ! Nadar, laissez-moi vous remercier.

NADAR. Pourquoi donc ?

LADY MERTON. J'avais eu tort de douter de vous. Vous venez encore une fois de tout arranger !

NADAR. Moi ?

NADAR, *se lève, chancelle un peu.* Lord Anthony, puis-je vous demander l'autorisation de me retirer ?

LADY MERTON. Vous êtes souffrant ?

NADAR. Ce n'est rien. (*Il sort sans qu'on y prête une attention exagérée.*)

ARTHUR. Laissez-moi vous annoncer à tous que je demande, que je redemande, que je redemanderai toujours la main de Sybil...

LE DOYEN. Voilà qui est sympathique, mais je croyais que c'était déjà fait...

SYBIL. — Vous savez, on ne s'en lasserait pas...

LADY MERTON. N'exagérons rien... Une seule fois suffit amplement... Lord Anthony, nous avons sûrement des dispositions à prendre... Comment nous marions-nous ?

LORD ANTHONY. Chère amie, reformons notre conseil de famille, il aura un autre objet, voilà tout...
(*Ils se remettent en place comme au début de la scène, mais dans une atmosphère beaucoup plus détendue.*)

LE GÉNÉRAL. Arthur, vous imaginez peut-être qu'il vous suffit de revenir pour que tout soit réglé. Détrompez-vous. (*Il sort de sa poche un calepin qu'il consulte.*) J'ai eu tout le loisir d'étudier la

composition de mon cortège. Je trébuche toujours sur les collatéraux. Les Mac Dougal doivent-ils passer avant les Carstairs ?...

ARTHUR. Un instant !... Voilà un terrible problème comme je les aime...

(*James frappe et entre.*)

JAMES. Votre Grâce me permettra-t-elle de lui annoncer qu'un malheur vient d'arriver...

LORD ANTHONY. Allons bon !

JAMES. Le professeur Nadar...

LORD ANTHONY. Eh bien, James ?

JAMES. Le professeur vient de s'écrouler dans la cour.

ARTHUR. Mort ?

JAMES. Je n'ai pas qualité pour apprécier...

LORD ANTHONY, *se levant.* Il faut faire quelque chose pour ce pauvre homme...

LADY MERTON. Jamais il n'avait été aussi en forme !...

(*Elle se lève à son tour.*)

TOM. Père, peut-être pourriez-vous être de quelque secours à ce qui peut rester d'âme chez cet Hindou ?

LE DOYEN, *se levant aussi.* Sans doute, mais je crains qu'il n'y ait beaucoup de travail...

(*Comme James n'a cessé de tenir la porte ouverte, toute la troupe finit par sortir derrière Lord Anthony et le doyen... à l'exception de Sybil et d'Arthur qui restent à leur place.*
La porte se referme.)

SYBIL. Vous ne volez pas au secours de votre mage ?

ARTHUR. Ma place est auprès de vous.

SYBIL. Pour la vie ou pour un petit moment ?

ARTHUR. Bien sûr, vous n'aurez plus jamais tout à fait confiance en moi, désormais.

SYBIL. Mon pauvre ami ! Pendant six mois, je me suis nourrie de confiance, et ça m'était moins facile qu'aujourd'hui, car j'étais seule.

ARTHUR. Vous avez été merveilleuse, ma chérie. Mais ce que je vous supplie de croire, c'est que je n'ai rien à me reprocher, car j'étais seul.

SYBIL, *ironique.* En somme, dans cette histoire, nous n'aurons eu que des mérites, mais chacun de son côté. Il aurait été plus beau ou plus simple de les avoir ensemble. C'est vous qui n'avez pas eu confiance en moi. Pourquoi ne m'avoir pas fait partager votre secret ?

ARTHUR. Ma chérie, une question... M'acceptez-vous pour mari ?

SYBIL. Oui.

ARTHUR. Eh bien, ce que vous êtes en train de me faire là s'appelle une scène de ménage.

SYBIL. J'ai à peine retrouvé mon fiancé que je découvre déjà un vrai chef de famille... (*Elle désigne l'ensemble des sièges vides.*) Je n'aurais jamais osé espérer que cette sinistre réunion se terminerait de cette façon-là !

ARTHUR. Notre bonheur revient de loin.

SYBIL. Et c'est quand même vous qui êtes allé le le chercher !

(*Ils amorcent une étreinte de réconciliation, au moment où James funèbre, apparaît à la porte.*)

JAMES. Le professeur !... Tout est fini !

SYBIL, *radieuse, dans les bras d'Arthur.* Tout commence...

(*Le rideau tombe.*)

F I N

"UN GARÇON D'HONNEUR"...

Antoine Blondin et Paul Guimard sont des auteurs chevronnés de la « nouvelle vague » littéraire. Le Prix Interallié a consacré, pour l'un comme pour l'autre, leur talent de romanciers. Le théâtre manquait à leur gloire. Ils l'ont attaqué en s'abritant derrière Oscar Wilde... sans, pour autant, tromper leur monde.
D'une nouvelle du plus grand « boulevardier » anglais, Le Crime de Lord Arthur Savile, *Antoine Blondin et Paul Guimard ont tiré ce* Garçon d'honneur, *tout pétillant et grinçant d'humour parisien, cuvée 1960..*
Le cocktail Wilde-Blondin-Guimard a pu déconcerter le public du Théâtre Marigny. A la lecture (qui favorise la réflexion), il n'en parait que plus étonnant et détonant. Percutant même. Ce qui ne peut que combler les vœux des auteurs... et de leurs lecteurs.

...ET LA CRITIQUE

MAX FAVALELLI :

Des « mots » qui percutent

Si la Grande-Bretagne demeure la terre des beaux crimes, c'est parce qu'une société fortement hiérarchisée y observe les plus rigoureuses conventions et se soumet aux usages les plus conformistes. Les seules réactions dont elle puisse user contre ce carcan, elle les puise dans le whisky, l'humour et le crim ...
La nouvelle d'Oscar Wilde, *Le Crime de Lord Arthur Savile,* se situe dans cette tradition...
Cette nouvelle excite apparemment les auteurs dramatiques. Nous en avons eu, il y a quelques années, une adaptation scénique aux Mathurins. Et, aujourd'hui, Antoine Blondin et Paul Guimard, deux complices d'un égal talent, nous en proposent une seconde au Théâtre Marigny : *Un Garçon d'honneur.*
Beaucoup plus libre, beaucoup plus astucieuse et drôle que la première. Certes, le départ grince un peu, les rouages s'enclanchent mal. Et puis le mouvement s'accélère, la cocasserie des situations s'accentue, les « mots » percutent davantage et l'on s'amuse franchement.

Paris-Presse

PIERRE BERGER :

Deux écrivains libres jusqu'à l'individualisme

Entre esprits vraiment libres, on se comprend toujours. C'est peut-être en raison de cette compréhension que MM. Antoine Blondin et Paul Guimard — deux écrivains libres jusqu'à l'individualisme — ont su accommoder avec bonheur à la sauce théâtrale *Le Crime de Lord Arthur Savile,* savoureuse nouvelle d'Oscar Wilde, dont le non-conformisme fut, à toute épreuve.

Paris-Jour

TRENO :

Du talent à revendre

Antoine Blondin et Paul Guimard... Chacun d'eux, c'est connu, a de l'esprit comme pas un et du talent à revendre à l'autre. Aussi a-t-on frémi d'espoir et s'est-on chatouillé les zygomatiques à l'avance en apprenant qu'ils avaient fondé une sorte de société qui n'a rien d'anonyme vu leur notoriété propre et celle de leur associé, feu Oscar Wilde. Celui-ci fournissant le fond de l'histoire, le sujet de la pièce si vous préférez, les deux autres apportant leur recueil de bons mots et les avantages que leur vaut leur qualité de vivants.
Vous me direz qu'Oscar Wilde, s'il était encore là, n'aurait besoin de personne pour tirer une bonne pièce d'une de ses nouvelles, voire pour l'agrémenter du feu d'artifice de ses répliques.
A quoi je vous répondrai qu'il en est probablement de même, toutes proportions gardées, d'Antoine Blondin et de Pierre Guimard.

Le Canard Enchaîné

ROBERT KANTERS :

Une histoire à mourir debout

Wilde, Blondin et Guimard sont les parrains de ce *Garçon d'honneur* : l'Anglais avait de l'esprit, les Français ont de l'humour, leur filleul a de la malice. Cette histoire à mourir debout, à la manière pince-sans-rire de certains films anglais, est habillée avec une élégance très parisienne par deux écrivains savoureux et subtils. Le flegme du jeune lord se fait nonchalance, les bonnes manières de la jeune fille victorienne s'imprègnent d'une tendresse qui a de fugitifs reflets de Giraudoux, la fleur bleue pousse timidement dans le gazon anglais, et l'horloge remontée par Wilde au temps du général Boulanger est une chère vieille chose attendrissante et cocasse pour les contemporains du général de Gaulle.

L'Express

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Tous les éléments d'un bon spectacle

Tous les éléments d'un bon spectacle, d'une jolie représentation, se trouvent ici réunis. Un spectacle, c'est tout ce qui attire le regard, ce qui se voit; par extension, cela peut signifier une mise en scène luxueuse. Une représentation, c'est l'action de jouer des pièces sur une scène. Dans la représentation, on inclut la manière dont les acteurs tiennent leur rôle. Dans le spectacle, les décors comptent, les costumes, les couleurs. La personne et l'aspect des comédiens, le mouvement qui leur a été imposé entrent à la fois dans le spectacle et la représentation.
Ici donc, on ne peut adresser que des compliments au Théâtre Marigny pour la façon dont il a fait les choses ; à M. Claude Barma qui anima la troupe et chargea Mme Léonor Fini de décorer l'ouvrage ; à Léonor Fini qui le fit si gracieusement ; au metteur en scène qui eut des idées de présentation si ingénues ; à tous ceux qui firent preuve d'une si aimable invention dans l'ordonnance des éclairages ; aux interprètes Jacques Duby, Pierre Asso, Armand Bernard, Suzet Maïs, Paul Colline, Lucien Raimbourg, Henri Virlogeux et surtout Marguerite Pierry dont l'esprit ne constitue pas tout le charme, mais dont le charme est aussi incontestable que l'esprit...

Le Figaro

YVES GROSRICHARD :

Explosions de rires

En fait, après un démarrage un peu lent, mais émaillé de trouvailles comiques, la comédie trouve sa cadence dans des scènes comme celle où Lord Arthur vient solliciter les bons offices d'un industriel du terrorisme qui met son arsenal à la disposition du jeune lord, en faisant exploser à chaque réplique les rires de la salle.

France-Soir

JACQUES LEMARCHAND :

Une distribution de grande qualité

Reste le divertissement, qui est fort agréable. Par ses décors d'abord — sa décoration, plutôt, à laquelle Léonor Fini s'est abandonnée avec une verve et un art délicieux. Je ne sais si elle a déjà fait mieux dans l'enchantement baroque, dans ce baroque exact et minutieux qui fait là, de chacun de ses ensembles, un tableau équilibré, complet, que l'on a envie de retenir pour le mieux connaître. Aussi par la mise en scène de Claude Barma qui, respectant le texte d'Antoine Blondin et de Paul Guimard, s'attache avec succès à maintenir la pièce dans le ton de la reconstitution poétique d'une plaisante fantaisie. Enfin par une distribution de grande qualité. Jacques Duby est lord Arthur Savile — au moins jusqu'à un certain point. Sa personnalité d'acteur, que les succès des *Oiseaux de lune*, de *L'Œuf* ont affirmée, le fait se tenir là quelque peu à l'écart de l'ensemble qu'a voulu le metteur en scène. Il joue indiscutablement « moderne » et il joue son personnage personnel. Jacques Duby a créé son type dramatique ; il en vient au moment, intéressant pour l'amateur de théâtre, où il va lui falloir choisir soit de s'y fixer, avec ce que cela comporte de dangers et d'avantages, soit de se soumettre à de nouvelles disciplines, avec ce que cela implique d'humilité. C'est un comédien plein de possibilités. Anne Doat est charmante de fraîche intelligence dans le rôle de la jeune Sybil Merton, et Marguerite Pierry, Suzet Maïs, Jean Ozenne, Armand Bernard, Pierre Asso, leurs camarades aussi, composent avec esprit les personnages à la fois étranges et conventionnels de la comédie.

Le Figaro Littéraire

le flambeau

3 actes

l'auteur **Léon Ruth**

les personnages

3 hommes — 2 femmes

Robert d'Eyrbach, 23 ans
Richard, 55 ans
Monique, 19 ans
Adolphe, 20 ans
Jeanne, 22 ans

représentée pour la première fois sur la scène du Grand-Guignol le 18 octobre 1927

présentation

« Le Flambeau » est un drame d'une formule assez spéciale. Il fut créé au Grand-Guignol en un temps déjà lointain où ce genre de théâtre aspirait encore à une réussite littéraire en renouvelant une émotion tragique qui eût été analogue à celle que suscitait la terreur, voire l'horreur, dans l'antiquité grecque — fatalité divine acharnée à la folie et au meurtre, yeux crevés d'Œdipe, Antigone enterrée vive, massacres divers des Atrides... Aussi bien, le ressort demeure-t-il ici d'ordre psychologique et à peine sanglant.

décors

L'action se situe dans quelque Forêt Noire, à une époque indéfinie. Un décor à la fois fantastique et réel, figurant le coude d'un couloir en pierre de taille, dans un vieux château d'une architecture vaguement gothique; au fond, de lourdes draperies encadrent l'épaisse échancrure d'une fenêtre. A gauche, au premier plan, coin de mur où le couloir tourne et disparaît; là une console et son luminaire en forme de flambeau. Celui-ci éclairera le lieu ou le plongera dans l'ombre lunaire de la nuit, selon les circonstances. A droite, la porte de la chambre à coucher de Monique.

acte 1

scène 1

RICHARD, ADOLPHE

RICHARD. C'est alors qu'il était en ville pour se fiancer que Robert d'Eyrbach vous a pris comme domestique ?

ADOLPHE. Non, il m'a engagé au moment du mariage, avant de partir pour son château. Il avait peut-être l'intention de renvoyer un autre domestique.

RICHARD. Vraiment ! Eh bien ! tu sauras, mon gaillard, que ce soin ne regarde que moi, l'intendant; d'ailleurs je suis seul, ici, à être responsable. Dans tout ce domaine, il n'y a qu'une volonté, la mienne, qu'un contrôle, le mien, qu'un pouvoir, encore et seulement le mien. Tu as donc confiance en ton maître ?

ADOLPHE. Parbleu : c'est lui qui me paye !

RICHARD. Tu n'as jamais été surpris par aucun de ses actes, étonné d'aucun de ses sentiments ? Tu n'as pas observé combien il est irrésolu, capricieux, farouche ?

ADOLPHE. Ma foi, non !

RICHARD. Nigaud ! Et l'aspect même de ce château, où il enterre son bonheur dans le passé, ne t'inquiète pas ?

ADOLPHE. Oui, quand on y réfléchit, mon maître paraît un peu bizarre; mais tous ces grands seigneurs se ressemblent; ils se préoccupent tellement de leurs petits ennuis ou de leurs petites joies qu'ils ne pensent jamais qu'à eux.

RICHARD. Faux philosophe ! Et tous les hommes s'obstinent ainsi à expliquer les phénomènes les plus étranges par les hypothèses les plus banales. Quel aveugle tu fais ! Si tu savais ce que j'endure, moi, au moindre geste de cet homme-là ! Tandis que toi, tu suivrais sans doute ses conseils ! Au lieu d'apercevoir comme moi, sous les apparences de la vigueur et de la santé, l'indice effroyable. Ah ! c'est que je le guette à chaque minute, chaque jour, et depuis sa plus tendre enfance. C'est ma destinée, hélas ! Il faut que moi du moins, j'y voie clair.

ADOLPHE. Mais enfin, que voulez-vous dire ?

RICHARD. Ton maître est fou, Adolphe.

ADOLPHE. Hein ?

RICHARD. Ecoute : tu es appelé à vivre dans son intimité. Ma conscience m'impose donc, une fois de plus, le devoir de te livrer le secret de cette famille, de ce château. Depuis une époque lointaine et que j'ignore moi-même, tout ici est marqué par la fatalité; ces gens-là couvent en eux une perversion de l'esprit qu'on ne peut deviner jusqu'au jour où une preuve, odieuse comme la déchirure d'un abcès, nous révèle leur tare. Et c'est toujours par un meurtre que nous la connaissons. Le père de Robert d'Eyrbach assassina sa propre femme, après m'en avoir prédit, jour à jour, la mort; cette obsession-là m'avait gagné moi-même, et cependant, je ne pus accourir que trop tard...

ADOLPHE. Eh ! là ! mais c'est dangereux, ça ! Si j'avais su...

RICHARD. Tu peux te fier à moi; c'est moi qui veille, puisque c'est moi que le destin a choisi pour savoir...

ADOLPHE. Oui, mais moi, je risque peut-être...

RICHARD. Non. Je sais, hélas ! dès maintenant ce qu'il faut craindre. Pourquoi s'est-il marié ? Sa race doit s'éteindre; sinon, c'est un nouvel enchaînement de victimes. Il faut empêcher, rompre tout cela; n'est-ce pas ton avis ?

ADOLPHE. Oui, oui...

RICHARD. Ce domaine m'appartient comme l'ombre où triomphe la lumière, comme la nuit où s'allume le flambeau. C'est un cruel honneur que celui qui m'échoit, mais je n'y faillirai pas.

ADOLPHE. Je vous aiderai, si vous voulez de moi.

RICHARD. Oui. Obéis-moi, je te protégerai et, plus tard, Adolphe, je te récompenserai de ta peine. Lorsque je serai maître de ce domaine, puisque je l'aurai sauvé, tu ne te repentiras pas de m'avoir servi. Tu l'attends donc ici, le fou ?

ADOLPHE. Il m'a fixé rendez-vous à la porte des appartements de sa femme.

scène 2

LES MEMES, ROBERT D'EYRBACH, MONIQUE

ROBERT, *apercevant les intrus.* Vous ! Que faites-vous là ? Eh bien ! allez-vous-en, maintenant que vous êtes satisfaits.
(*Richard et Adolphe sortent à gauche.*)

scène 3

ROBERT, MONIQUE

ROBERT. Et voilà, sans cesse, ma triste existence !

MONIQUE. Qu'y a-t-il, Robert ?

ROBERT. Ces gens-là viennent de gâcher notre amour.

MONIQUE. Pourquoi ? Ils sont partis... Nous sommes de nouveau seuls et quand même, ils ne méritaient pas, ces pauvres gens, que tu sois si rude avec eux ! Comme tu es farouche ! Si nous sommes heureux, pourquoi nous donner la peine d'être méchants ?

ROBERT. Oui, je suis féroce, n'est-ce pas ? comme un avare : je possède un tel joyau ! Pardonne-moi. Si tu savais comme tout m'est nouveau et quelle est ma fièvre et mon inquiétude : je ne peux pas encore croire à mon bonheur ! Et si j'en suis tellement jaloux, c'est que je n'imagine pas qu'il puisse durer...

MONIQUE. Pourquoi ?

ROBERT. Oh ! pour rien. Ce n'est qu'un pressentiment.

MONIQUE. Mais que peux-tu craindre encore puisque, depuis ce matin, nous sommes unis et que, désormais, toute mon existence t'appartient ?

ROBERT. Monique ! Monique ! Oh ! non, c'est moi qui vais me dévouer à toi, t'adorer comme une idole; et c'est parce que j'ai peur de ne pouvoir te garder que chaque minute qui vient apporte avec elle l'angoisse d'un adieu. Oui, j'ai l'impression que notre amour est impossible. Je cherche à m'y attarder, comme en un rêve heureux, trop heureux pour qu'on ne sache pas que le réveil le dissipera. J'ai peur de demain : aussi, de toute mon âme, j'essaie de me pénétrer du souvenir, de l'ivresse, du bonheur d'aujourd'hui !

MONIQUE. Comme tu t'exaltes, Robert !

ROBERT. Et je te fatigue, n'est-ce pas ? Excuse-moi, oh ! excuse-moi ! C'est qu'aussi tu me connais si mal; parfois je doute que sans tes parents tu m'aies épousé.

MONIQUE. Que vas-tu imaginer là ?

ROBERT. Nos fiançailles furent si rapides et tellement officielles; nous nous connaissons à peine. Je n'ai pas l'habitude du monde. J'ai dû te paraître guindé.

MONIQUE. Mais pourquoi as-tu voulu rentrer tout de suite dans ce château ?

ROBERT. Je te le dirai plus tard. Il fallait que nous passions ici notre première nuit. C'est une tradition, c'est un serment.

MONIQUE. Quand reviendrons-nous en ville ?

ROBERT. Oh ! le plus tôt possible !

MONIQUE. Oui, n'est-ce pas ?

ROBERT. Ce château, ce pays ne te plaisent guère ? Eh bien, ma chérie, sois donc indulgente, car songe que j'y ai passé toute ma jeunesse, seul entre ces affreuses murailles, où j'étais comme prisonnier. Et cette campagne, l'as-tu vue ? Est-il pire exil ?

MONIQUE. Robert, tais-toi !

ROBERT. Non. Il faut que tu saches pour m'aimer un peu, ou du moins pour avoir pitié... Songe que ton amour me délivre, ne t'étonne donc pas s'il me transfigure. Tu es ma première joie, Monique, et avant toi, j'ignorais ce qu'on appelait la beauté.

MONIQUE. Eh bien ! Nous allons essayer d'être heureux, Robert.

ROBERT. Est-ce vrai ? Es-tu sincère ?

MONIQUE. Mais oui.

ROBERT. Non. Et cependant, il faut que tu m'appartiennes. Maintenant que tu es là, je ne peux plus me passer de toi. Ah ! Monique, jouir de ta présence, te voir vivre, te connaître, me soumettre à tes pensées, oui, cela surtout, me soumettre à ta volonté ! Non, tu dois rester ici, je te veux, tu m'es nécessaire.

MONIQUE. Mais Robert, nous sommes mariés. De quoi t'inquiètes-tu donc ?

ROBERT. Oui, c'est vrai, tu es à moi, à moi ! (*Il enlace fiévreusement Monique, qui sourit avec un peu de frayeur.*) Ah ! ton corps, Monique, le secret de ta chair, et ton âme, surtout, le secret le plus intime de ton âme, tout ton être enfin est à moi. Oui, c'est vrai, j'en suis le maître, n'est-ce pas, je puis t'enfermer dans mes bras, te loger chez moi, te garder ici, t'enchaîner à mon sort. Tu es ma proie, Monique...

MONIQUE. Tu me fais mal, Robert ! Calme-toi !

ROBERT. Non, trop tard ! J'ai réussi à te saisir et ni mes bras, ni mon corps, ni rien de mon désir ne te lâchera plus; je veux te posséder comme une bête, oui... mieux qu'une bête... (*Il se penche sur elle, il l'étreint, il va la culbuter.*)

MONIQUE. Lâchez-moi ! lâchez-moi !

ROBERT, *desserrant son étreinte.* Qu'y a-t-il ?

MONIQUE, *essoufflée par l'effroi.* Vous m'étouffez; vous me faites peur. Que vous êtes maladroit et brutal ! Vous êtes fou...

ROBERT. Fou ? Fou ?... Non, non, ce n'est pas vrai. Je vous défends de dire que je suis fou.

MONIQUE. Robert !

ROBERT. Ah ! déjà ce spectre, cette obsession, entre nous ! Vous aussi ! vous aussi ! Je le suis donc vraiment pour qu'on s'en aperçoive si vite. Mais niez-le, niez-le-moi ! Criez-moi qu'ils se trompaient, et vous aussi ! D'ailleurs, eux, c'étaient des criminels, entendez-vous, des criminels ! Mais vous, vous ! Et l'effroi de votre regard, et votre corps hostile, est-ce qu'ils mentent, eux aussi ! Non, non, vous ne mentez pas. Vous ne pouvez pas mentir. Je suis fou, voilà, je suis fou !

MONIQUE. Robert ! Robert !

ROBERT. Ecoutez : ayez pitié de moi; expliquez-moi. Je ne comprends pas. Je ne suis pas comme les autres, n'est-ce pas ? Je suis baroque ou stupide, oh ! oui, je le sais, et cette fièvre qui me transportait d'une joie surhumaine, c'était l'effet de mon mal. Mon amour lui-même n'est que folie : c'est une autre forme du monstre qui est en moi ! Et j'y réfléchis avec une lucidité qui est la pire de mes souffrances. Car je vous comprends si bien que je ne vous comprends pas : en quoi mon âme ne ressemble-t-elle pas à la vôtre ? Pourquoi ?
(*Il s'agrippe à la draperie de la fenêtre et s'y enfouit la tête. Un temps.*)

MONIQUE. Rentrez chez vous, Robert, vous y trouverez le calme ; je suis un peu effrayée, mais ne vous en tourmentez pas; bientôt, vous serez plus sage, et moi je m'habituerai; excusez-moi : comme vous le disiez, nous sommes encore un peu trop étrangers l'un à l'autre. Nous finirons par nous mieux connaître. Et nous oublierons ce moment étrange.

ROBERT. Notre mariage, Monique, c'était pour moi le refuge, l'oubli, je pouvais vivre enfin ! Je croyais que notre amour allait me guérir, éclairer mon âme, en dissiper l'obscurité; et ce sont ces ténèbres-là qui triomphent, qui éteignent le pauvre flambeau d'amour que j'y plongeais; fini, le bel espoir ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! ce cauchemar ne cessera donc jamais !

MONIQUE. Mais, Robert, expliquez-vous; je ne comprends pas !

ROBERT. Non ! non ! vous ne connaîtrez que trop tôt ce dont vous vous doutez déjà. Oh ! maintenant que cette horreur a souillé notre bonheur, partez, Monique, allez-vous-en !

MONIQUE. Mais...

ROBERT. Je vous en supplie, laissez-moi !

MONIQUE. Soit. Mais à bientôt, n'est-ce pas ?

ROBERT. Oui, oui...
(*Monique, après quelque hésitation, sort à droite.*)

scène 4

ROBERT, *puis* RICHARD

RICHARD, *entre à gauche et surprend la songerie de Robert.* Ah ! je réussis enfin à te trouver seul. Par bonheur, l'issue de ce vestibule, la chambre de ta victime, t'intimide encore. Mais il a fallu que je t'accule ici pour que tu ne puisses ou n'oses échapper à cette entrevue. D'ailleurs, que crains-tu de moi ? T'imagines-tu, en m'évitant, échapper à ton sort ? Je ne suis, hélas ! qu'un témoin anxieux et, malgré ma rage et mon angoisse, je ne puis que me voiler la face au spectacle du crime que tu vas commettre.

ROBERT. Mais puisque vous prétendez savoir, enseignez-moi.

RICHARD. Quoi ! Tu prends déjà conscience ? Tu es déjà sensible à mes reproches ? Déjà tu obéis à ton destin ! Comme autrefois ! Comme autrefois ! Et toi aussi, tu recours à ma clairvoyance comme à celle d'un complice, tu désires que je t'assiste parce que je suis impuissant à te vaincre. Ah ! comment détruire la force mauvaise qui t'anime !

ROBERT. Mais ce mystère qui nous étouffe, Richard, puisque tu le connais, confie-le-moi afin que j'en conjure le danger; s'il est en moi je l'arracherai, je l'anéantirai. Oh ! essayons, aide-moi ! essaye !

RICHARD. Non ! rien à faire, car je ne vois qu'une guérison et je ne connais qu'un remède.

ROBERT. Quoi ? Quel remède ? Dis ! je me fie à toi; ne crains rien : plus il sera cruel, plus il me paraîtra efficace ! Je suis prêt à tout endurer pour guérir de mon mal et de mon doute !

RICHARD. Ce n'est pas vrai. Vous n'aurez jamais l'énergie de vaincre en vous toute votre race. Sinon, je vous aurais aidé, sans aucun doute. Voulez-vous essayer ?

ROBERT. Mais oui.

RICHARD. Soit. Etes-vous décidé à vous dépouiller tout de suite de toute autorité, à tuer en vous toute volonté ? Vous engageriez-vous à ne plus rien tenter, à ne plus rien désirer, à disparaître enfin du monde ?

ROBERT. Mais je ne nuis à personne. Et Monique, et ma femme ? Que deviendrait-elle ? Je dois, cependant, veiller sur elle, assurer son bonheur. Qui s'en chargerait ?

RICHARD. Oh ! il faut d'abord rompre ce mariage, taire cet amour.

ROBERT. Non, pas cela ! C'est enlever tout sens à ma vie, m'ôter tout courage pour me vaincre ! Car, si tout doit quand même m'échapper, plutôt tout perdre ! Si tout est vain, plutôt la folie. Mais guéris-moi : nettoye-moi le cerveau; projette en moi ta lumière; je m'appliquerai tellement à la regarder qu'enfin je la verrai, n'est-ce pas ?

RICHARD. Non ! Je savais bien que jamais vous ne suffiriez à la tâche. Vous incarnez le mal qu'il faut tuer. Pour l'anéantir vraiment, il faut vous abattre.

ROBERT. Je me résignerais à la mort même, si je la jugeais nécessaire ! Prouve-moi l'utilité de mon sacrifice, et je m'y prêterai !

RICHARD. Non ! c'est la même démence qui veut que vous désiriez comprendre et qui, cependant, vous empêche de m'entendre.

ROBERT. N'importe ! Indique-moi au moins ce danger qui t'effraye tellement. Pourquoi m'en fais-tu mystère ? Pourquoi me le dissimules-tu ? Alors que malgré tout, je le comprendrais peut-être.

RICHARD. Je ne te révélerai pas un secret qui te livre à moi.

ROBERT. Tu préfères donc me garder à ta merci et me perdre plutôt que de me délivrer et me sauver ?

RICHARD. Oui, car il n'y a de délivrance que dans ta perte.

ROBERT. Jamais ! Je sens que je renais si tu parles !

RICHARD. Pas un mot !

ROBERT. A l'assassin ! (*Il brandit comme une massue le luminaire qui s'éteint au choc.*)

RICHARD. Mais tout ton être clame sa destinée. Regarde donc, fou stupide, ton bras qui tue !

RIDEAU

acte 2

Même décor.

scène 1

MONIQUE, *puis* RICHARD, *qui entre à gauche*

RICHARD. Me voici; j'accours, madame; je devine combien vous souhaitez me voir, je connais votre impatience. Peut-être, en effet, avons-nous trop attendu. Et maintenant, nous voilà pleins d'anxiété.

MONIQUE. Mais, Richard, je ne vous ai rien demandé.

RICHARD. Madame, l'heure nous presse, ne cherchons plus à nous mentir. Crions-nous notre angoisse, et unissons-nous pour lutter.

MONIQUE. Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

RICHARD. Mais réfléchissez, madame, combien mon intervention peut vous être utile. Depuis vingt-cinq ans, je vis ici; je connais les gens qui ont habité ce château; j'en ai scruté l'âme car je les ai épiés, et je sais, oui, je sais, moi. Ce serait toute ma vieille expérience qui vous protégerait, si vous y consentiez. Je vous l'offre et je vous supplie de l'accepter.

MONIQUE. Mais apprenez-moi donc d'abord en quoi vous pouvez m'être utile.

RICHARD. Je désire que vous sachiez enfin la vérité, que vous ne vous trompiez plus sur le sort qui vous attend.

MONIQUE. Quel est tout ce mystère ? Je ne vois pas, je ne vois rien qui puisse m'effrayer.

RICHARD. Rien ?

MONIQUE. A quoi faites-vous allusion ? Est-ce à l'aspect plutôt lugubre, en effet, de ce château, qui ferait peur si l'on était demeuré sensible à tout ce qui nous affolait quand nous étions enfants ? Mais rassurez-vous : je ne crains plus les fantômes; et je me contente, mon cher Richard, d'admirer l'aspect farouche de ce château, qui n'est tellement beau que précisément parce qu'il est vieux et terrible.

RICHARD. Ah ! au lieu de vous inquiéter, vous faites de la poésie !

MONIQUE. Soyez donc franc. C'est à mon mari, n'est-ce pas, que vous voulez faire allusion ? Prenez garde ! Laissez-moi vous donner un conseil, malgré votre âge : n'essayez pas de troubler la confiance que j'ai mise en un homme moins absurde qu'il peut paraître.

RICHARD. Non, non, je ne vous contrarierai plus, hélas !

MONIQUE. Enfin, pourquoi vous est-il tellement antipathique à vous, qui l'avez élevé ? Sans doute, il est un peu fantasque, ombrageux, excessif; mais à quoi bon s'alarmer ? Son caractère n'est parfois si violent que parce qu'il a vécu dans cet étrange milieu et qu'il ne l'a jamais quitté. Mais vous ne le reconnaîtrez plus dès qu'il habitera la ville.

RICHARD. Il n'y habitera jamais.

MONIQUE. Qu'est-ce que vous dites ?

RICHARD. Peu importe. Vous êtes de bonne foi, vous êtes héroïque. Il faut se résigner. Ma conscience, du moins, est en paix. Adieu, madame.

MONIQUE. Ah ! parlez donc autrement que par énigme, vous vous amusez de moi, finissons-en.

RICHARD. A quoi bon ? Laissez-moi, je ne réussirai pas à vous convaincre, je ne peux pas vous ébranler. C'est impossible. Résignons-nous.

MONIQUE. Alors, pourquoi êtes-vous venu ? Vous ne souhaitiez donc que de m'inquiéter davantage ?

RICHARD. Ai-je bien entendu ? Ai-je bien compris ? Etes-vous vraiment inquiète ? Avez-vous gardé assez d'intelligence, assez d'humanité pour comprendre ? Pour réagir ? Oh ! quel soulagement ce serait pour moi !

MONIQUE. Que de préambules ! Je vous assure, Richard, que je suis assez calme et, tout de même, assez intelligente pour apprendre quoi que ce soit et pour en juger. Et puisqu'il faut me confier à vous, pour que vous-même ayez confiance, je vous avouerai, oui, que parfois, à moi aussi Robert paraît étrange, peut-être malade. Eh bien ! aidez-moi donc à le guérir. S'il y a un danger qui nous menace, indiquez-le-moi.

RICHARD. Ce danger ne menace que vous.

MONIQUE. Moi ?

RICHARD. Ah ! je suis seul et faible. Comment pourrais-je vous sauver ?

MONIQUE. L'incertitude où vous me laissez est terrible ! Parlez, puisque je vous promets d'avoir assez de sang-froid pour tout entendre.

RICHARD. Peut-être ferais-je mieux de ne me fier qu'à moi. J'ai l'impression qu'en vous livrant mon secret, je vous perds, au lieu de vous sauver.

MONIQUE. Oh ! quelle que soit l'horreur de ce que vous hésitez à me révéler, Richard, allez-vous enfin tout me dire !

RICHARD. Me jurez-vous de m'obéir ?

MONIQUE. Eh bien, soit ! oui !

RICHARD. Me voilà encore contraint à me fier à un autre que moi-même. Parfois, j'en frémis; j'ai l'impression qu'en dépit de tout, c'est en faveur de l'adversaire que je travaille ! Mais comment pourrais-je lutter si je dois me défendre même contre la créature que je veux sauver ?

MONIQUE. Richard ! Richard !

RICHARD. Il y a vingt-huit ans, par une nuit identique à celle qui vient, au seuil même de ces appartements, le baron Eugène d'Eyrbach qui s'éclairait d'un flambeau s'élança sur sa femme et, dans la furieuse étreinte d'un baiser, l'a tuée. Je connaissais si bien sa folie, qu'elle retentissait en moi et que j'en souffrais moi-même tous les tourments. Au-

jourd'hui, le même appel du destin me prédit le même et horrible événement : au cours de cette nuit, Robert d'Eyrbach s'éclairera d'un flambeau, s'élancera sur sa femme, et, dans la furieuse étreinte d'un baiser, il la tuera, il la tuera !

MONIQUE. Non ! Je ne veux pas vous croire ! Taisez-vous !

RICHARD. Le crime s'accomplira, sinon, attribuez-moi cette folie que je vous dénonce, que je vois; non, aucune ruse, aucun obstacle, rien n'empêchera rien. Robert d'Eyrbach viendra, cette nuit, ici, parce qu'il faut qu'il vienne ! Oh ! je me suis dépouillé, je me suis livré; le sort en est jeté ! Sauvez-vous, sauvez-moi ! (*Il sort à gauche.*)

scène 2

MONIQUE, *puis* ROBERT, *qui entre soudain à droite par la porte de l'appartement*

ROBERT. Vous êtes seule ?

MONIQUE. Que faisiez-vous dans ma chambre, Robert ?

ROBERT. Ah ! ne vous effrayez pas, déjà. Je vous attendais. Pourquoi, d'abord, tout de suite suspecter la moindre de mes démarches ? Vous m'enlevez toute confiance en moi-même. Où vais-je puiser maintenant le peu d'énergie dont, à grand-peine, je venais de m'assurer ? Comme d'habitude, vous nous inquiétez et l'issue de cette entrevue, plus redoutable que jamais, nous laissera aussi anxieux que nous l'étions. Non, non ! Il faut nous débarrasser à tout prix de cette méfiance qui nous abrutit. Il faut tout préférer au doute affreux qui nous tourmente.

MONIQUE. Qu'est-ce qui vous tourmente ?

ROBERT. Monique, il faut que vous consentiez à me faire ce sacrifice-là !

MONIQUE. Quel sacrifice ?

ROBERT. Oh ! comme vous êtes loin de moi. Je vous en supplie, prêtez-vous un peu à l'effort que je tente pour vous inspirer confiance.

MONIQUE. Mais renoncez d'abord vous-même à ce mystère dont vous vous entourez. C'est vous seul qui nous épouvantez. Comment ne le comprenez-vous pas ?

ROBERT. C'est vous seule, au contraire, qui pouvez vaincre l'obsession dont je suis victime, car si je l'anéantis, je triomphe ! Oui, chacun de mes mots, chacun de mes gestes empoisonnent notre existence. Il faut vaincre le spectre qui les défigure à vos yeux. Depuis le soir, Monique, où tu as frémis d'horreur dans mes bras en redoutant ma folie, depuis la seconde où l'épouvante du doute a soudain grandi encore en moi, a presque éteint ma dernière lueur d'espoir, l'espoir, Monique, que j'avais mis en notre amour, si tu savais ce que j'endure ! Je me suis abandonné au désarroi de mon âme, je l'ai presque encouragé, avec une mauvaise curiosité; je berce ma lassitude, j'accrois ma terreur, je m'écoute souffrir, et plus je m'écoute, plus je souffre et je contrôle enfin le progrès de mon mal à ta propre inquiétude. Et l'on se meurtrit le crâne du poing, sans jamais châtier le mauvais esprit qui l'habite. Ah ! Monique, ne refuse pas de me guérir, toi seule en es encore capable, moi je ne peux plus. Je ne suis pas fou, Monique, non, pas encore. Mais je suis au seuil de la folie et je te tends la main, je te tends les bras, pour que tu me sauves.

MONIQUE. Que voulez-vous de moi, Robert ?

ROBERT. Que tu sois enfin à moi !

MONIQUE. Non, pas cela !

ROBERT. Je suis pourtant ton mari et tu n'es pas encore ma femme...

MONIQUE. Plus tard !

ROBERT. C'est à votre méfiance, déjà, que je me heurte. Car, même sans amour, je ne sollicite vraiment qu'un sacrifice assez ordinaire, après cinq jours de mariage ! Ah ! ne me repoussez pas ! Vous précipitez un dénouement qui me fait horreur. Au secours ! au secours !

MONIQUE. Il faut d'abord guérir, Robert.

ROBERT. Attendre encore ! Non, une conclusion, quelle qu'elle soit, mais une conclusion. Chaque heure qui passe aggrave mon mal, vous éloigne de moi ! Et pourtant, tu peux me sauver, je le sens, tu peux me rendre la paix de l'âme, la lucidité de l'esprit. Il suffit que tu le veuilles pour me rendre la vie, le bonheur ! Monique ! Ah ! non, la mort, plutôt que de renoncer à toi !

MONIQUE. La mort ?

ROBERT. Dès ce soir tu me délivres ou tu me tues ! Dès ce soir ! Je n'attends plus ! Cette nuit sera la fin de tout !

MONIQUE. Ce soir, cette nuit ? Jamais ! Non ! non ! laissez-moi ! Allez-vous-en !

ROBERT. Oui ! oui ! C'est bien ainsi. Que tout soit fait, Monique, selon ta volonté. Adieu, Monique, adieu ! (*Il sort à gauche.*)

scène 3

MONIQUE, *puis* JEANNE

MONIQUE, *à la porte de sa chambre.* Un manteau ! Jeanne, un manteau ! Sauvons-nous ! Ici, c'est la mort ! Vite ! la mort ! Je défaille déjà comme si ma chair était blessée...

JEANNE, *qui apporte le vêtement.* Madame...

MONIQUE. Non ! non ! hors de ce cauchemar ! Vite ! Échappons-lui, échappons à la mort !

JEANNE. Mais que Madame réfléchisse. En pleine nuit, il gèle, et la campagne est déserte, ensevelie sous la neige...

MONIQUE. Tais-toi, ne parle plus. Tant pis ! Fuyons ! File par l'office, prends les clefs et va m'ouvrir la porte. Dans cinq minutes, je descends. Tout, tu entends, tout, plutôt que rester ici. Ne fais pas de bruit : un murmure peut me tuer. Va !

(*Jeanne sort. Monique va à la fenêtre, en écarte le lourd rideau.*)

MONIQUE. Quelle que soit l'obscurité, la solitude et le froid de cette campagne, quelle joie j'aurai à y courir loin d'ici, à y avoir moins peur qu'ici... (*Elle vient éteindre doucement le flambeau. Un long silence. D'abord imperceptible, un reflet lumineux progresse lentement à gauche sur les parois du vestibule.*) Qu'est-ce que c'est ? (*La lueur augmente.*) Qu'est-ce que c'est ? (*Une lumière blafarde envahit la scène.*) Ah !

scène 4

MONIQUE, ROBERT, *qui porte un flambeau, puis* RICHARD

ROBERT. Malgré toi, malgré tout...

MONIQUE. Non ! je vous hais, entendez-vous ? Oh ! pardon ! Pardon ! Non !

ROBERT, *s'élançant jusqu'à elle.* Un baiser ! un baiser !

(*Monique s'affale dans un gémissement.*)

ROBERT, *qui, d'effroi, lâche son flambeau qui s'éteint par terre.* Monique ! Dis ? Monique ? Réponds ?

(*Soudain, Richard surgit devant l'embrasure lunaire de la fenêtre.*)

RICHARD. C'est donc toi qui triomphes ? Nous avons été trop lâches ! Nous en sommes punis. Où est ta victime ?

ROBERT. Ici ! à mes pieds. Cache-la ! cache-la !

RICHARD. Non ! non ! je ne veux pas, entends-tu ? Ce n'est que son fantôme, rien que son fantôme ! Elle, je vais la chercher. Peut-être n'est-elle pas encore morte... Peut-être ne l'as-tu pas tuée...

(*Il se précipite à droite, dans la chambre, tandis que Robert se sauve à gauche en sanglotant.*)

ROBERT. Je l'ai tuée, te dis-je, je l'ai tuée !

scène 5

MONIQUE *évanouie,* ADOLPHE *et* JEANNE, *qui accourent, à gauche, et tout d'abord éclairent la scène*

JEANNE. Madame ! On a tué Madame !

MONIQUE, *qui se soulève.* Pitié !

JEANNE. Elle vit encore !

ADOLPHE. Emmène-la ! Vite !

(*Car, tandis que Monique et Jeanne s'éloignent, Adolphe guette soudain la porte de la chambre et s'empresse de se dissimuler derrière la draperie de la fenêtre.*)

scène 6

ADOLPHE, RICHARD

RICHARD, *qui tend ses bras en corbeille ainsi que sous un fardeau qui les chargerait.* La voilà, la morte ! Maladroit ! Mais il fallait qu'elle meure. Maladroit ! J'ai surgi trop tard : le cadavre ne pèse déjà plus. Maladroit ! Je comprends, maintenant. J'ai perdu mon temps à vouloir la sauver : il fallait qu'elle meure ! Maladroit !

RIDEAU

acte 3

Même décor, pendant le jour.

scène 1

ADOLPHE, JEANNE

ADOLPHE. Tu as donc fui pendant toute la nuit ?

JEANNE. Nous avons couru sans nous arrêter, sans savoir où nous étions, où nous allions. Nous avions tellement peur d'être rejointes ! Nous lui avons échappé et pourtant, à tout moment, il nous semblait dans ce silence et dans cette nuit qu'il nous guettait. Nous n'avions plus de forces et, cependant, nous courions d'autant plus vite.

ADOLPHE. Enfin, au matin, vous avez trouvé un village.

JEANNE. Oui.

ADOLPHE. Et puis, vous êtes allées chez les parents de Madame. Je m'en doutais, mais je ne savais pas votre adresse et je n'ai pas osé me renseigner ici. Car il ne fallait pas qu'on devine que j'étais mêlé à cette affaire, le fou n'aurait-il pas essayé de se débarrasser de moi ? Un crime de plus ou de moins pour lui ! Et puis, dès qu'on parle de ta maîtresse, ici, il faut voir leur tête; c'est contagieux, cette panique-là, moi-même, je l'attrape. Ah ! plutôt que de prononcer son nom, j'aurais mieux aimé me sauver à mon tour d'ici, de ce lieu maudit. Ah ! si je tire quelque bénéfice de cette aventure-là, je ne l'aurai pas volé. Et je crois bien que si c'était à recommencer, j'y renoncerais. Tiens ! ma pauvre tête est tellement fatiguée qu'elle n'a même plus le courage de trouver le moyen d'en finir.

JEANNE. Sais-tu que je ne peux pas te croire ? Richard est fou, lui aussi ?

ADOLPHE. Mais lui seul l'est et il nous a tous trompés. Je l'ai vu, ici même, en pleine crise. Il pensait, sans doute, depuis longtemps à ce crime, il en avait peur et il essayait de nous en rendre responsables.

JEANNE. Lui ! Je n'y comprends plus rien ! Et Monsieur Robert ?

ADOLPHE. Oh ! c'est une victime de l'autre. Le malheureux ! Richard prétend maintenant avoir enseveli et enterré ta maîtresse. Oui, oui ! Et il achève de troubler l'esprit de Monsieur Robert. Ah ! c'est joli à voir !

JEANNE. Mais puisque tu sais la vérité, pourquoi ne l'as-tu pas dite à Monsieur Robert pour le rassurer ?

ADOLPHE. Oh ! pour le tirer de là, pour lui faire croire ce qui est vrai, il faudrait trop de temps. Il s'habitue à être fou. Et alors, en admettant même qu'il me croie, que ne ferait-il pas, apprenant la vérité ? Car, parfois, maintenant, je me demande si, en fin de compte, il pourra jamais guérir. Chaque jour ça s'obscurcit davantage en lui. En tout cas, il est temps de sortir de ce cauchemar. Moi-même j'en perdrais la tête. Et j'y tiens. Il n'est pas prudent de provoquer la rage de ce Richard qui lui, est bel et bien fou et depuis longtemps. Que faire, hein ? Le tuer ? Oh ! j'y ai songé, mais j'ai préféré attendre. Donc, tu raconteras tout cela à Madame...

JEANNE. Quelle chance, hein ? qu'elle m'ait accompagnée !

ADOLPHE. Elle est en sûreté, au moins ?

JEANNE. Oui, elle a emmené avec elle deux hommes, des gaillards solides.

ADOLPHE, *après avoir, soudain, jeté un coup d'œil dans le couloir.* Cache-toi là ! Puis, va-t'en ! Je vais l'occuper.

(Jeanne se dissimule d'abord sous la draperie de la fenêtre, puis s'esquive.)

scène 2

ADOLPHE, RICHARD, *qui porte une hachette à la main*

ADOLPHE. Qu'allez-vous faire ?

RICHARD. Rien qui t'intéresse.

ADOLPHE. Mais, tout de même. Racontez-moi...

RICHARD. Laisse-nous. Je veux achever de convaincre le fou. Va-t'en.

(Adolphe sort.)

scène 3

RICHARD, *qui inspecte longuement les parois, puis* ROBERT

RICHARD. Ah ! tu n'as pas tardé. Quelle ardeur ! quelle fièvre ! Tu veux jouir de ton crime, hein ? Revoir ta victime !

ROBERT. Non ! C'est encore et toujours le doute que tu t'obstines à nourrir en moi. Tout, plutôt que de continuer à l'endurer. Il m'exaspère, entends-tu, il m'écœure ! Et d'ailleurs, ce mystère-là seul m'intéresse encore à la vie.

RICHARD. Comme tu es stupide ! Qu'est-ce qui t'aveugle, donc ? Mais pour moi, chaque seconde, chaque battement de ton cœur me révèle ta folie, on la sent, on la respire autour de toi, maintenant ! Ton âme s'obscurcit donc dans la mesure même où l'évidence nous éblouit. Pourtant, c'est ton aveu que je veux t'arracher. Oui, je m'acharne. Je ne serai tranquille que lorsque je t'aurai convaincu. Ah ! il te faut une preuve. Eh bien, j'en veux une qui te crève les yeux.

ROBERT. C'est cela. Et, je t'en supplie, n'aie aucune pitié pour moi. Je n'en mérite pas. Et d'ailleurs, je ne désire que la vérité : tu la détiens, puisque tu sais où elle est, Monique ! O mon amour ! Mon cœur, mon misérable cœur ! Car elle est bien morte, n'est-ce pas ? Mais comment ai-je pu la frapper, elle ! elle ! Et c'est cependant la vérité. Et tu la connaissais, tu me l'avais prédite. Et elle-même, la malheureuse, la pressentait, puisqu'elle me fuyait. Oh ! mais ce n'est pas un crime, c'est autre chose qui me dépasse. J'ai plongé ces mains-là dans le sang de celle qui était toute ma vie. Non ! non ! Ce n'est pas vrai ! l'être le plus insensé ne se suicide pas en dépit de lui-même. Or, je ne voulais que l'aimer, je ne pouvais vivre sans elle et je l'ai tuée ! Non, non ! Mais où est-elle ? Alors, où est-elle ? Ah ! la conscience ! Ai-je assassiné, moi ? L'ai-je assassinée, elle ? Tue-moi, Richard, tue-moi, mais que je sache d'abord.

RICHARD. Ah ! ton angoisse me soulage enfin ! Elle m'annonce la paix et le calme que je vais trouver en même temps que ce signe qu'est le fameux cadavre que nous cherchons. Là ! figure-toi que cette besogne que tu exigeais de moi me déconcertait tout d'abord, elle me paraissait une idée bizarre, une idée de fou; mais ton trouble me rend ma confiance et mon courage ! Va, Robert, la vie n'est pas si mauvaise, ni tellement injuste. Chacun a son lot. Que pouvons-nous reprocher au destin, sinon un excès de sollicitude ? Il s'occupe trop de nous. Pensons tout de même un peu à toi, à elle.

ROBERT. Oui, finissons-en.

RICHARD. Voilà. C'est dans ce vestibule que l'image de la victime s'efface de ma mémoire. *(Il empoigne la hachette.)* Sondons les murs.

ROBERT. Epargne-moi, tout de même, Richard ! Ne prolonge pas mon supplice.

RICHARD. Idiot ! Comment pourrais-je tout de suite découvrir une morte ?

ROBERT. Tu m'as dit que c'était toi qui l'avais ensevelie.

RICHARD. Sans doute. Et c'est ici que le corps s'est perdu dans le néant.

ROBERT. Eh bien ! où l'as-tu mis ?

RICHARD. Quel enfant tu fais. Mes yeux pourraient voir, mes mains pourraient saisir un souffle, une ombre !

ROBERT. Ah ! cesse de te moquer de moi. Il me faut la victime dont tu m'accuses. Il me faut un corps.

RICHARD. Mais ton intelligence est donc complètement éteinte ? Tu ne sais même plus qu'aucun atome de ta femme n'a jamais pesé sur terre, puisque chaque créature n'est qu'une simple apparence que la mort efface.

ROBERT. Est-ce qu'il plaisante ou est-ce qu'il divague ?

RICHARD. C'est la puissance de nos facultés qui, seule, crée ce que nous imaginons être la réalité.

ROBERT. Oh ! cet être qui ne se fie jamais qu'à lui ! Suis-je vraiment fou ?

RICHARD. Je ne me fâche pas, Robert, je t'admire ! Ne serais-tu plus un assassin, par hasard ? Imbécile !

ROBERT. Eh bien, soit : une preuve. Offre-moi une preuve.

RICHARD. Chacune de tes paroles, chacune de tes pen sées n'en est-elle pas une ?

ROBERT. Pour toi ! Mais si c'était toi qui étais aveugle, si c'était toi qui m'avais égaré dans tes ténèbres, si c'était toi qui avais tenté de me crever les yeux ? Mais si c'était, aujourd'hui, ma revanche, si la réalité, la mienne, te confondait enfin !

RICHARD. Vas-tu te taire !

ROBERT. Oh ! quelle horreur ! la vérité m'échappe encore, mais je te défie, toi aussi, de la posséder !

RICHARD. Qu'insinues-tu ? Non ! non ! Tu ne m'ébranleras pas. Je suis fort, vois-tu, car j'ai toujours eu raison. Tu es un fou qui délire et je ne t'écoute plus.

ROBERT. Non, non, tu ne partiras pas. Reste ici.

RICHARD. Quoi ?

ROBERT. Ta folie, oui, la tienne, se heurte maintenant à l'expérience. Tu frappes contre un mur et rien ne résonne, tu crées des fantômes et personne ne peut les joindre, et tu as gâché la pauvre vie de l'enfant que j'étais, et tu as brisé mon bonheur comme un jouet, comme un hochet de bouffon. Veux-tu me rendre tout ce que tu m'as volé ?

RICHARD. Lâche ! Tu oses me suspecter, comme si ton soupçon même ne prouvait pas ta folie. Me soupçonner, moi ? Tu n'es qu'un lâche puisque tu essayes de me troubler, moi. Tu souhaites, hein, me rendre fou comme tu l'es. Mais tu ne réussiras pas. Je suis invulnérable, moi, entends-tu ? Je ne posséderais pas la vérité, tu doutes de mon bon sens ! Menteur ! Regarde-moi, je suis l'homme le plus sain qui soit ! Je respire, j'entends, j'agis, je crois, je vis...

scène 4

LES MEMES, MONIQUE, *qui a surgi*

MONIQUE. Robert !

RICHARD, *stupéfait, lâche sa hachette, puis étreint le bras de son compagnon que l'étonnement immobilise lui aussi.* Qui est-ce ? D'où vient-elle ? Qui rêve donc ici ?

MONIQUE. Robert, je viens te sauver !

RICHARD, *qui s'élance sur Monique et la palpe.* La morte ! la morte ! tu vois ! la morte ! La voilà ! N'avais-je pas raison ?

(Il l'étrangle déjà, mais Robert saisit à terre la hachette, se redresse et lui fend le crâne. Richard tournoie, puis s'affale en travers de la scène.)

MONIQUE. Oh !

ROBERT. Ne regarde pas. Et fuyons. Il n'y a plus de fou !

RIDEAU

Voici quelques extraits de la presse qui salua la création du « Flambeau »

La pièce qui a remporté un réel succès, d'ailleurs mérité, est Le Flambeau *de M. Léon Ruth... Sur ce thème, M. Léon Ruth a construit trois petits actes d'un métier éprouvé et qui donnent une forte impression de mystère et d'épouvante.*

Le Matin - **Fred Orthys**

Ce drame mystérieux, dans lequel M. Léon Ruth affirme sa puissance dramatique, a été fort applaudi.

Excelsior - **Charles Méré**

Le Flambeau *produit une véritable impression d'épouvante. Le drame s'inspire, non sans audace et sans puissance, des conséquences effroyables de l'atavisme chez les fous.*

Comœdia - **Paul Grégorio**

M. Léon Ruth donne un drame qui contraste singulièrement avec ses premières œuvres. Ce jeune auteur dramatique, qui excelle aux délicatesses du marivaudage, montre aussi des dispositions au tragique le plus violent. C'est un bon signe de richesse.

Le Journal - **Georges le Cardonnel**

Cette dernière pièce mérite d'être vue. C'est un drame de la folie angoissant et qui a une grande force. Léon Ruth a créé adroitement une impression de trouble et de folie qui gagne vite le spectateur.

Minerva - **Régis Leroi**

Aux abonnés de "l'Avant-Scène"

En ce début de saison, nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos abonnés de nouveaux progrès. Nous nous sommes assuré les droits de publication des pièces les plus importantes et, dès le 1er octobre, nous serons en mesure d'en publier la liste complète.

Simultanément, la place des illustrations ira en s'élargissant : en fonction de l'actualité, nous nous efforcerons de porter de huit à seize le nombre des pages photos.

Enfin, à partir du numéro du 1er octobre, « L'Avant-Scène » mettra à la disposition de ses abonnés *une édition de luxe « Bibliothèque »*.

Pour un supplément de 15 N. F. par an, l'abonné (en France ou à l'étranger) recevra ses exemplaires :

- *présentés sous jaquette de rhodialine transparente assurant une conservation impeccable (initiative unique dans la presse littéraire et artistique) ;*
- *tirés entièrement sur papier couché ;*
- *expédiés sous pochette cartonnée, évitant les détériorations dans le transport.*

Malgré cette présentation de qualité, le numéro reviendra à 2,20 N.F. seulement pour l'abonné.

Malheureusement, nous ne pouvons pas faire bénéficier de cette édition de luxe les abonnements en cours. *Le changement de catégorie, pour les abonnés qui le désirent, devra être demandé au moment du renouvellement.*

LA DIRECTION

QUELQUES CRÉATIONS EXCEPTIONNELLES EN ANGLETERRE ET AILLEURS

par Ossia Trilling
Vice-Président de l'Association Internationale des Critiques de Théâtre

Il est question, dans cet article, de quelques-unes des nouvelles créations théâtrales les plus marquantes de la saison passée en Angleterre. La rédaction de la revue m'ayant aussi demandé de parler de certaines mises en scène importantes réalisées à la même époque à l'étranger, à l'exception de la France, on les trouvera en fin d'article. Le phénomène le plus passionnant des derniers douze mois a été l'apparition sur la scène anglaise d'un groupe d'auteurs prolétariens, soutenus principalement par trois compagnies théâtrales permanentes : le « Royal Court Theatre » et le « Theatre Workshop », à Londres ; le « Belgrade Theatre », à Coventry.

D'autres écrivains, non liés à ces compagnies, ont également été remarqués.

Les quatre premiers noms qui s'imposent sont ceux d'Arnold Wesker, Harold Pinter, Bernard Kops et N. F. Simpson. Par une curieuse coïncidence, les trois premiers sont juifs et issus de milieux ouvriers plus ou moins pauvres. Citons encore un trio d'auteurs prolétariens : Brendan Behan, Shelagh Delaney et Frank Norman, découverts par le Theatre Workshop, situé dans les quartiers pauvres de l' « East End » de Londres, et dont les pièces furent ensuite reprises avec un succès considérable dans les théâtres « fashionables » du « West End ».

Wolf Mankowitz est un autre auteur dramatique intéressant qui n'est pas exactement prolétarien, mais cependant dans la tradition populaire, et qui est juif, comme Pinter, Kops et Wesker. Sa satire sociale, intitulée *Faites-moi une offre (Make me an offer)*, est également passée du Theatre Workshop dans un théâtre du centre de Londres.

Les créations du Théâtre Workshop, mises en scène par Joan Littlewood dans un style précis et personnel, sont caractérisées par leur saveur populaire, l'utilisation de la musique, de la danse et des techniques scéniques empruntées à la tradition populaire et ouvrière qu'en Grande-Bretagne on appelle le « Music-Hall ».

Pour *L'Otage (The Hostage)*, de Behan, une satire de son Irlande natale, *Un goût de miel (A Taste of Honey)*, de Delaney, qu'on a pu voir à Paris, et la pièce de Norman au titre intraduisible *Fings Ain't wot they used t'be*, une désopilante étude de la vie des bas-fonds qui fait un peu penser à *Irma la Douce*, ces moyens d'expression ont été utilisés en même temps que le procédé brechtien qui consiste à laisser les comédiens s'adresser directement au public.

Le plus important de tous ces écrivains est peut-être Arnold Wesker, auteur de quatre pièces, toutes créées à Coventry, dont les trois dernières forment une trilogie.

Les trois volets du triptyque s'appellent *Soupe à la volaille et à l'orge (Chicken soup with barley)*, *Racines (Roots)* et *Je pense à Jérusalem (I'm talking of Jerusalem)*. Elles ont pour héros un jeune homme juif idéaliste, de convictions socialistes, attiré par la poésie (peut-être une émanation autobiographique de l'auteur). Cette trilogie couvre la période de 1936 à nos jours et dépeint la vie des socialistes idéalistes du prolétariat anglais juif et non juif, avec une incursion dans la vie relativement moins mouvementée de travailleurs agricoles mêlés à l'intrigue.

Wesker analyse leur progressive désillusion, depuis les jours passionnés où la montée du fascisme devait être stoppée par des barricades humaines dans les rues de l'East End, à Londres, ou dans les tranchées devant Madrid, pendant la guerre d'Espagne, jusqu'au découragement devant la révolte hongroise et devant l'apathie de la classe ouvrière en général pour les idéaux socialistes depuis l'instauration du régime du « welfare state ».

Dans *Racines (Roots)*, sa meilleure pièce, une jeune ouvrière provinciale sans personnalité, stimulée par le jeune juif, apprend soudain à se connaître, à reconnaître sa valeur individuelle. C'est une métamorphose magique, traitée avec un véritable talent de dramaturge et de poète.

Wesker met en scène des personnages vrais, mais encore dans les limites du drame psychologique à la Ibsen. Ayant récemment découvert Brecht, il s'attache maintenant à trouver une forme théâtrale nouvelle dont l'Angleterre attend le premier exemple. En attendant, il a eu le privilège de voir jouer ses trois pièces pendant trois mois l'été dernier au Royal Court Theatre : aucun écrivain, depuis Bernard Shaw, n'avait réussi ce tour de force. Le Royal Court Theatre, sous la direction inspirée de George Devine, a offert à son public, relativement restreint, mais sélect, le choix le plus extraordinaire de pièces nouvelles. La saison a débuté par la création sensationnelle de *Cocorico Costaud (Cock-A-Doodle-Dandy)*, de Sean O'Casey, le dramaturge irlandais, une satire de ses deux bêtes noires, le nationalisme irlandais et l'église catholique en Irlande provinciale, et s'est terminée par la première en Angleterre du *Rhinocéros* de Ionesco qui a eu l'honneur d'être mis en scène et décoré par Orson Welles, et interprété par le protéique Sir Laurence Olivier dans le rôle créé à Paris par J.-L. Barrault.

Entre temps, ce théâtre plein d'initiative a monté deux pièces en un acte d'Harold Pinter : *Le Monte-charge (The Dumb-Waiter)* et *La Chambre (The Room)*, une adaptation nouvelle par Ann Jellicoe de *Rosmersholm* d'Ibsen, interprété d'une façon émouvante et remarquable par Peggy Ashcroft dans le rôle de Rebecca West, la pièce de John Arden, *La Danse du sergent Musgrave*, tragédie poétique avec chansons sur un thème antimilitariste, la farce *anti-théâtre*

et absurde de N. F. Simpson intitulée *Balancier à sens unique (On Way Pendulum)* et, chose inattendue pour un théâtre à prétentions artistiques, l'adaptation anglicisée par Noel Coward d'*Occupe-toi d'Amélie* (traduit par *Look after Lulu)*, avec la délicieuse Vivien Leigh dans le rôle principal. Simpson, comme Jellicoe, a été lauréat d'un concours d'art dramatique il y a quelques années et peut être considéré comme un des « poulains » du Royal Court qui soutient tout un groupe de jeunes écrivains dont John Osborne (qui n'a donné aucune pièce nouvelle en Angleterre depuis deux ans), John Arden et d'autres, trop nombreux pour être cités ici.

Exploitant l'absurde et l'illogisme du comportement humain, les pièces de Simpson évoquent immédiatement Ionesco, bien que son humour soit essentiellement anglo-saxon. *Balancier à sens unique* est une pièce impossible à résumer, qui se situe dans un milieu typiquement petit bourgeois de banlieue.

John Mortimer, pour sa part, analyse aussi avec sympathie ces milieux petit-bourgeois. Sa première grande pièce, *Le Mauvais Quartier (The Wrong Side of the Park)*, montre une ménagère insatisfaite vivant, avec le souvenir romantique de son premier mari, dans un milieu social dominé par le snobisme et les préjugés.

Mortimer, avocat de profession, écrit d'excellents dialogues réalistes et le rôle de la femme a été tenu brillamment par la plus douée des jeunes comédiennes anglaises, Margaret Leighton, dans une efficace mise en scène de Peter Hall. Bien que joué au Royal Court, Pinter doit son premier succès à l'initiative d'un animateur indépendant qui loua le théâtre privé Arts Theatre (club de théâtre) pour y monter *Le Concierge (The Caretaker)*. Cette pièce fut ensuite reprise dans un théâtre « commercial » (The Duchess) et obtint un vif succès auprès du grand public, ceci malgré une écriture déconcertante, difficile à comprendre. Pinter décrit surtout des personnages des milieux ouvriers, ceux qu'ils connaît le mieux. Dans *Le Concierge*, par les sortilèges d'un langage poétique qui, pourtant, ne va jamais au-delà des limites du vocabulaire d'argot dont ses personnages sont nourris, il montre le choc des caractères de trois personnages aux ambitions antagonistes. Ses pièces n'ont pas d'intrigue, seulement un climat, un contrepoint humain brillamment développé où la fin rejoint le début, comme dans une composition musicale. Ce n'est pas du théâtre populaire au sens habituel du mot et, pourtant, cela rend un son vrai, proche de la vie.

Kops, lui aussi, a un « ton » poétique et ses thèmes sont proches de ceux de Pinter et Wesker, plus, sans doute, de ce dernier par sa volonté de critique sociale. Sa troisième pièce : *Changer pour la correspondance (Change for the Angel)*, qui fut créée au Arts Theatre, a pour héros un jeune homme juif aux aspirations intellectuelles étouffées qui n'arrive à se libérer qu'à la mort d'une mère abusive.

Pinter et Kops n'ont pas encore eu la révélation du théâtre de Brecht et, à vrai dire, cela leur aurait été difficile, car Brecht est pratiquement inconnu en Angleterre.

La troisième représentation de Brecht, donnée à Londres (*L'Opéra de Quat' Sous* et *La Bonne Ame de Se-Tchouan* ont été montés en 1956 au Royal Court), *La Vie de Galilée*, a été fidèlement copiée par Bernard Miles sur la mise en scène berlinoise d'Erich Engel et montée au Mermaid Theatre, non sans erreurs, mais avec une bonne compréhension de l'esprit de l'œuvre. Miles lui-même jouait le rôle principal avec sobriété et intelligence.

J'aurais aimé voir une œuvre de cette qualité montée par Peter Brook, le plus imaginatif de nos jeunes metteurs en scène, car il lui aurait donné l'élan nécessaire.

La mise en scène de Peter Brook pour *La Visite de la vieille dame*, de Durrenmatt, interprétée par le couple américain Lynne Fontanne et Alfred Lunt dans des décors réussis de Teo Otto, nous a paru aussi remarquable que sa création d'*Irma la Douce* (qui en est maintenant à sa troisième année). C'est avec la pièce de Durrenmatt qu'a été inauguré à Londre le plus récent théâtre « commercial » à direction privée, le Royalty.

Parmi les pièces d'auteurs dramatiques reconnus, je citerai, de Greene, *L'Amant complaisant*, une comédie de boulevard déguisée en drame intellectuel, et *Ross*, de Terence Rattigan, documentaire sur Laurence d'Arabie, la première pour l'interprétation émouvante de Sir Ralph Richardson dans le rôle du mari trompé, la seconde pour celle de Sir Alec Guinness, mystérieux psychopathe britannique.

A ne pas omettre non plus dans cette énumération de performances d'acteurs exceptionnelles, la *Sainte Jeanne* de Shaw, à l'Old Vic, avec la merveilleusement belle et extraordinaire Barbara Jefford dans le rôle de la sainte paysanne.

D'Allemagne, je retiendrai deux créations provenant des deux côtés du rideau de fer : la première mondiale de *Rhinocéros*, admirablement mis en scène par Karl Heinz Stroux à Dusseldorf, et celle de *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, à Berlin-Est, montée avec énormément d'intelligence théâtrale par des élèves de Brecht, Manfred Weckwerth et Peter Palitzsch, deux spectacles brillants, deux œuvres au contenu politique provocant.

A Prague, la création d'une nouvelle pièce de jeune auteur, *Leur Jour*, de Jozef Topol, a été importante, moins en raison de son thème, les problèmes sentimentaux de la jeunesse tchèque, que de la mise en scène d'Otmar Krejca qui, avec son décorateur Jan Svoboda, a utilisé la technique révolutionnaire du théâtre lumineux (poly-écran), déjà appliquée dans leur célèbre *Lanterna magica*. Le théâtre flamand se distingue par l'apparition d'un auteur dramatique et poète de grande importance, Hugo Klaus, dont la dernière pièce, *Sucre* (première mondiale à Rotterdam en 1958), a été montée en langue flamande au Théâtre National de Belgique, à Anvers, par Fred Engelen.

Avec une grande force dramatique, la pièce traite le thème du triangle sexuel dans un monde d'ouvriers agricoles saisonniers qui viennent, de Belgique en France, s'engager chez les betteraviers.

La Grèce a donné aux amateurs de théâtre une des grandes joies de leur vie avec la représentation au Théâtre National des *Revenants*, dans laquelle Katina Paxinou, en Mme Alving — dans la mise en scène de son mari, Alexis Minotis — a été aussi émouvante, aussi inoubliable qu'Hélène Weigel, il y a quelques années, dans *Mère Courage*.

A Belgrade, le Théâtre Dramatique Yougoslave a monté pour la première fois dans ce pays des pièces de Sartre et de Camus, notamment *Caligula* et *Les Séquestrés d'Altona*, et, au Théâtre National, la première mondiale d'*Areteus*, drame philosophique, critique de la société moderne, par le candidat yougoslave au Prix Nobel de Littérature, âgé de 70 ans, Miroslav Krleza.

En Scandinavie, une création remarquable : *Hamlet*, au Théâtre Royal Dramatique de Stockholm, avec Ulf Palme, et dirigé par Alf Sjöberg. Mais ici, à Londres, tout le monde attend la création annoncée pour novembre de la dernière pièce, jamais encore montée, d'Eugène O'Neill, *More Stately Mansions (De plus imposantes demeures)*, mise en scène par Ingmar Bergman.

O. T.



FRANK FINLAY (DANS LE RÔLE DE HARRY KAHN) ET DAVID SAINE (DANS CELUI DE RONNIE, SON FILS) DANS « SOUPE A LA VOLAILLE ET A L'ORGE », DE L'AUTEUR ISRAÉLITE-ANGLAIS ARNOLD WESKER, PRÉSENTÉE AU ROYAL COURT THEATRE DE LONDRES, MISE EN SCÈNE DE JOHN DEXTER AVEC DES DÉCORS DE JOCELYN HERBERT

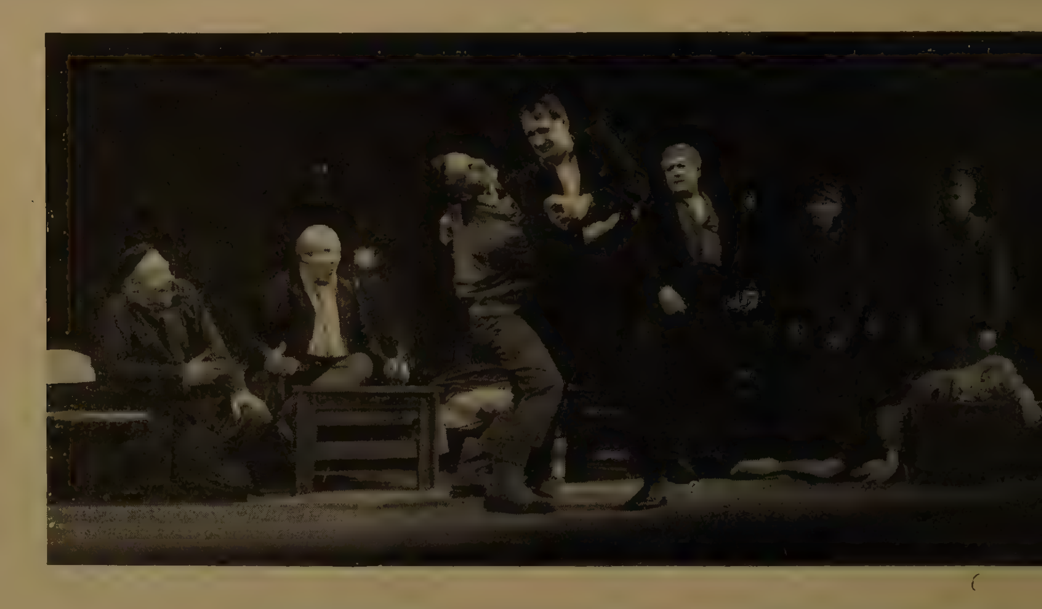
(Ph. Sandra Lousada.)



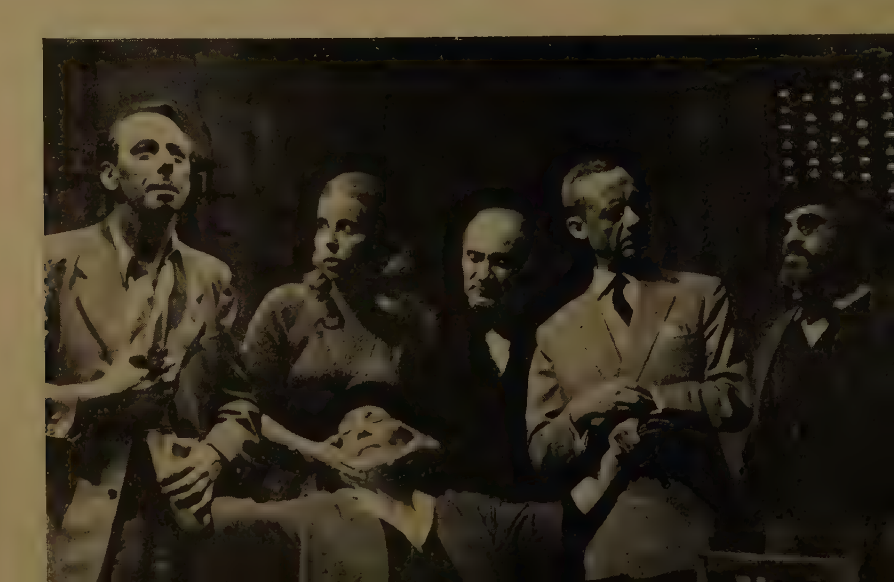
Ci-contre :

SIR ALEC GUINNESS DANS LE RÔLE DU COLONEL LAWRENCE, DANS « ROSS », DRAME HISTORIQUE SUR L'ÉPOPÉE DE LAWRENCE D'ARABIE, DE TERENCE RATTIGAN. MISE EN SCÈNE DE GLEN BYAM SHAW ET DÉCORS DE MOTLEY

M. TOMASOVA DANS « LEUR JOUR », DE JOZEF TOPOL, CRÉÉE A PRAGUE, AU THÉATRE NATIONAL, DANS UNE MISE EN SCÈNE DE OTMAR KREJCA ET DES DÉCORS DE JAN SVOBONA



« SUCRE », LA PLUS RÉCENTE CRÉATION DE HUGO KLAUS, A ÉTÉ REPRÉSENTÉE EN FLAMAND AU THÉATRE NATIONAL DE BELGIQUE, A ANVERS, DANS UNE MISE EN SCÈNE DE FRED ENGELEN ET DES DÉCORS DE WALTER TILLEMANS



« RHINOCÉROS », D'EUGÈNE IONESCO, CRÉÉE AU SCHAUSPIELHAUS DE DUSSELDORF, REMPORTA UN TRÈS GRAND SUCCÈS. MISE EN SCÈNE DE KARL-HEINZ STROUX. DÉCORS DE MARIO CHIARI





« BALANCIER A SENS UNIQUE » (ONE WAY PENDULUM) DE N. F. SIMPSON, CRÉÉE AU ROYAL COURT THEATRE DE LONDRES. MISE EN SCÈNE DE WILLIAM GASKILL. DÉCORS DE STEPHEN DONCASTER



COCK A. DOODLE DANDY (COCORICO COSTAUD), DE SEAN O'CASEY, CRÉÉE AU ROYAL COURT THEATRE DE LONDRES. MISE EN SCÈNE DE GEORGE DEVINE. DÉCORS DE SEAN KENNY

Clichés aimablement prêtés par « Le Théâtre dans le Monde ». (Institut international du Théâtre)

Ci-contre :

« PAQUES », DE STRINDBERG, REMARQUABLEMENT ADAPTÉE PAR C. J. BJURSTROM ET C. A. CICIONE, EST L'UNE DES PREMIÈRES CRÉATIONS DE LA SAISON, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE POCHE-MONTPARNASSE, PAR ANDRÉ CELLIER

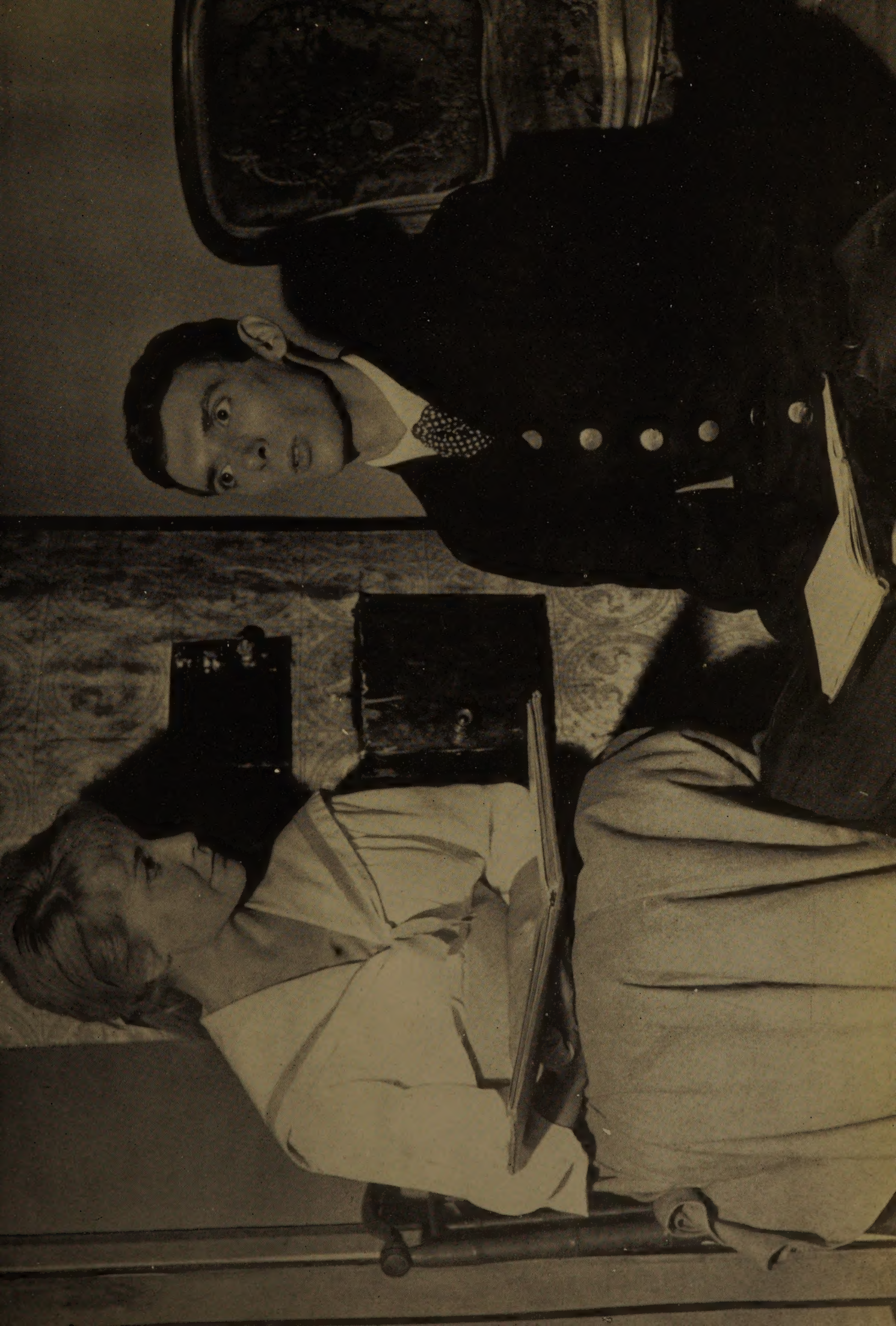
Sur notre photo :
Paulette Annen et Gilles Guillot.

Photo BERNAND.

ROBERT STEPHENS DANS LE RÔLE DE MILLER ET MARGARATE LEIGHTON DANS CELUI DE ELAINE LEE, DANS *Le Mauvais Quartier* (*The Wrong Side of the Park*), DE JOHN MORTIMER, PRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 3 FÉVRIER 1960, AU CAMBRIDGE THEATRE A LONDRES, DANS LA MISE EN SCÈNE DE PETER HALL ET DANS LES DÉCORS DE TANYA MOISEIWITSCH

PEGGY ASHCROFT, REMARQUABLE INTERPRÈTE DE « ROSMERSHOLM », D'IBSEN, DANS UNE ADAPTATION DE ANN JELLICOE, CRÉÉE AU ROYAL COURT THEATRE DE LONDRES





DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES :

L'HOMME A L'OMBRELLE BLANCHE, Charles Charras.
EX-NAPOLEON, Nino Frank - Paul Gilson.
LA MARIEUSE, Thornton Wilder - Louis Ducreux.
LE SEXE ET LE NEANT, Thierry Maulnier.
LA FLEUR DES POIS, Edouard Bourdet.
BLAISE, Claude Magnier.
LA CERISAIE, A.-P. Tchekov - Georges Neveux.
UN GOUT DE MIEL, Shelagh Delaney, G. Arout - F. Mallet-Jorris.
SI LA FOULE NOUS VOIT ENSEMBLE..., Claude Bal.
MOUSSELINE, Louis Velle.
UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE, Ugo Betti - Huguette Hatem.
LONG VOYAGE VERS LA NUIT, Eugène O'Neill - Pol Quentin.
UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE, Geneviève Serreau, Marguerite Duras.
LE VELO DEVANT LA PORTE, Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon.
LA PETITE MOLIERE, Jean Anouilh - Roland Laudenbach.
LE CŒUR LEGER, Samuel Taylor - C. Otis Skinner, C.-A. Puget.
LE JOUEUR, André Charpak - Dostoievski.
MASCARIN, José-André Lacour.
L'EFFET GLAPION, Jacques Audiberti.
VU DU PONT, Arthur Miller - Marcel Aymé.
LA TETE DES AUTRES, Marcel Aymé.
LE TIR CLARA, Jean-Louis Roncoroni.
LA DESCENTE D'ORPHEE, Tennessee William - R. Rouleau.
UNE SAGA, Hjalmar Bergman.
L'ETONNANT PENNYPACKER, Lian O'Brien - Roger Ferdinand.
MAUVAISE SEMENCE, Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas.
LA BAGATELLE, Marcel Achard.
L'ENFANT DU DIMANCHE, Pierre Brasseur.
LE DESSOUS DES CARTES, André Gillois.
TCHIN-TCHIN, François Billetdoux.
LE JOURNAL DE ANNE FRANK, Hackett - Goodrich - Neveux.
LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE, Miguel Mihura - Hélène Duc.
MEURTRES EN FA DIESE, Frédéric Valmain-Boileau Narcejac.
LES PORTES CLAQUENT, Michel Fermaud.
LES TROIS COUPS DE MINUIT, André Obey.
L'ANNEE DU BAC, José-André Lacour.
L'ETRANGERE DANS L'ILE, Georges Soria.
DOUZE HOMMES EN COLERE, Reginald Rose - André Obey.
LA TOUR D'IVOIRE, Robert Ardrey - J. Mercure.
VIRAGE DANGEREUX, J.-B. Priestley - Michel Arnaud.
L'ANNIVERSAIRE, John Withing - C. Robson.
HUMILIES ET OFFENSES, Dostoievski - André Charpak.
PATATE, Marcel Achard.
LADY GODIVA, Jean Canolle.
LOPE DE VEGA, Claude Santelli.
L'AMOUR PARMI NOUS, Morvan Lebesque.
LA BRUNE QUE VOILA, Robert Lamoureux.
OSCAR, Claude Magnier.
PROCES A JESUS, Diego Fabbri - Thierry Maulnier.
PLAINTE CONTRE INCONNU, Georges Neveux.
ROMANOFF ET JULIETTE, Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.
PAPA BON DIEU, Louis Sapin.
CHAMPAGNE ET WHISKY, Max Régnier.
LA MEGERE APPRIVOISEE, Jacques Audiberti.
OURAGAN SUR LE CAINE, Herman Wook - José-André Lacour.
LE CŒUR VOLANT, Claude-André Puget.
HENRI IV, Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.
L'ŒUF, Félicien Marceau.
MADEMOISELLE, Jacques Deval.
L'EQUIPAGE AU COMPLET, Robert Mallet.
LE PAIN BLANC, Claude Spaak.
VIRGINIE, Michel André.
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.
PRINTEMPS PERDUS, Paul Vandenberghe.

Envoi franco contre 2 N F par numéro — Etranger 2,40 N F

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« LA PETITE DATCHA »
DE V. CHKVARKINE
ADAPTATION GEORGES SORIA
(THÉATRE DAUNOU)

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 33
PRIX DU NUMERO :
2 N F — ETRANGER : 2,40 N F